

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach
(1723-1789)

(1768)

La contagion sacrée
OU

Histoire naturelle
de la superstition

OU

**Tableau des effets que les opinions religieuses
ont produit sur la terre.**

TOME SECOND

Un document produit en version numérique par un bénévole
désireux de conserver l'anonymat
Courriel : phosphile@gmail.com

Dans le cadre de : "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

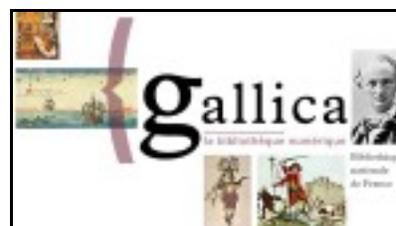
Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par un bénévole désireux de conserver l'anonymat, phosphile@gmail.com, à partir de :

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach (1723-1789)

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre. Tome II.

Paris: Hachette, 1972. Reproduction de l'édition de Londres: [s.n.], 1768. 2 tomes en 1 volume, X-169 p. Reproduction à partir d'un facsimilé de la Bibliothèque nationale de France. Une édition numérique réalisée par un bénévole, professeur d'université à la retraite, qui demande à conserver l'anonymat [[Anonyme 1](#)].



Notice à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84519c.notice>

Fichier image pdf à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84519c>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Chicoutimi, Ville de Saguenay, mardi, le 22 mai 2007.

LA
CONTAGION
SACRÉE
OU
HISTOIRE NATURELLE
DE LA
SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglais.

Prima mali labes.

TOME SECONDE.



LONDRES
MDCCLXVIII

Table des Chapitres

Tome Second

- Chapitre IX** De l'influence de la Religion sur la Morale ; la Religion ne peut en être la base.
- Chapitre X** De la Tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion.
- Chapitre XI** Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations.
- Chapitre XII** Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition.
- Chapitre XIII** La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale.
- Chapitre XIV** De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus ; elle les rend très malheureux.
- Chapitre XV** De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remèdes efficaces que l'on peut lui opposer.

Chapitre IX

De la Tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est, sans doute, personne qui ne soit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de rapporter, & qui ne soit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les suites des opinions religieuses des hommes ; on nous dira, peut-être, que ce n'est point à la Religion elle-même, mais à l'abus de la Religion, que sont dus les excès dont nous avons parlé ; on prétendra que l'abus des choses les plus utiles peut devenir nuisible, & que c'est aux passions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs donc la Religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'est dans les principes de la Religion même, dans le Dieu qui lui sert de base, dans les idées funestes que le genre humain s'en est faites, qu'il faut chercher la source des malheurs qui n'en furent & qui n'en seront jamais que des suites nécessaires. Les hommes qui, comme on l'a déjà remarqué précédemment, éprouvent alternativement des biens & des maux dans leur existence actuelle, & font honneur à la Divinité de tout ce qui leur arrive dans ce monde, ne peuvent, quel qu'effort qu'ils fassent, lui attribuer une bonté permanente ; dès qu'ils souffrent, ils doivent la craindre ; & dès qu'ils la craignent ils doivent la supposer méchante, où du moins ils sont forcés de se défier de ses dispositions, tantôt bonnes, tantôt mauvaises pour eux. Un Dieu qui sait tout, qui peut tout, sans la permission duquel rien ne se fait ici-bas, ne peut être regardé comme

invariablement bon. Le Dieu terrible doit toujours éclipser dans l'esprit des hommes le Dieu favorable. Le Dieu dangereux les occupera bien plus que le Dieu rempli de bonté dont ils n'ont rien à craindre ; ainsi l'idée de Dieu réveillera nécessairement le sentiment de la frayeur, sentiment qui suppose de la méchanceté dans l'objet qui l'excite.

La Religion ramènera toujours les hommes à la crainte ; tout objet vague qui les fait trembler les occupera sans relâche, fera fermenter leurs esprits, excitera des disputes entre eux, & les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute Religion demande pour premier sacrifice un renoncement total à la raison ; dès que les hommes cessent de prendre la raison pour guide dans l'examen de la chose qu'ils croient la plus importante pour eux, ils n'auront garde d'être retenus par elle toutes les fois qu'il s'agira de la Religion ; ainsi leur conduite ne sera jamais qu'une suite d'égarements. Si Dieu est l'auteur de la Religion, elle doit commander à la nature même ; elle doit lui imposer silence lorsqu'elle aura la témérité de contredire ses volontés, ou celles de ses interprètes. Si c'est la volonté divine qui décide du juste & de l'injuste, Dieu est le maître de la vertu ; à sa voix le crime peut devenir vertu & la vertu peut devenir crime. Voilà donc la morale subordonnée aux caprices des interprètes de la Divinité. Dieu est le premier Souverain des nations, il commande aux Rois mêmes, il règle le sort des Empires ; ainsi la Politique doit être soumise à la Religion ; les intérêts passagers & temporels des Gouvernements ne sont point faits pour balancer un instant les intérêts de la Divinité, & de ses Ministres, chargés d'apprendre ses intentions aux hommes. La nature, la raison, la morale, la vertu, le bien-être des Etats sont donc faits pour céder à la Religion, qui, émanée de l'arbitre souverain des hommes & des choses, doit nécessairement triompher de tout ce qui s'opposerait à ses vues.

Toutes ces notions sont des Corollaires tirés des premiers principes sur lesquels toute Religion est fondée. D'où l'on voit que les hommes sont inconséquents toutes les fois qu'ils démentent par leur conduite le

système d'après lequel ils partent ; il ne leur est point permis de déroger à leurs principes, & lorsqu'ils s'écartent de la route nécessaire que la Religion leur trace, ils se rendent sans doute coupables envers Dieu. Lorsqu'ils voudront être conséquents, ils exécuteront sans répliquer les ordres qu'on leur donnera de la part du ciel, ils recevront avec docilité les passions qu'on voudra leur inspirer au nom de Dieu, ils détruiront indistinctement les ennemis de sa gloire, ils serviront les complots de ceux qui connaissent ses profonds desseins ; &, s'il le faut, ils porteront le trouble dans la société, ils risqueront de la dissoudre, lorsque Dieu demandera qu'on lui en fasse le sacrifice.

C'est donc aux principes mêmes de la Religion que nous devons attribuer les folies & les excès dont elle fut toujours la cause ; les hommes trompés sur la Divinité, tirèrent de leurs principes les inductions les plus nuisibles à leur bonheur ici-bas ; leur conduite devint nécessairement une longue chaîne d'extravagances. La Religion, qu'il n'est jamais permis de contredire ou d'examiner, rendra toujours respectables aux peuples les fureurs des ambitieux, des enthousiastes & des fourbes qui mettront habilement sur le compte des Dieux les horreurs enfantées par leurs passions détestables. Quoi de plus odieux qu'un manteau toujours prêt à couvrir les forfaits les plus avérés ! Quoi de plus légitime que de détruire des chimères au nom desquelles la terre fut toujours désolée ! Si la raison reprenait sur l'homme ses droits usurpés par l'erreur, ne sentirait-il pas que tout ce qui par soi-même ou par ses suites nécessaires porte le trouble dans la société ; tout ce qui bannit la concorde entre des êtres destinés à s'aimer, & se secourir mutuellement ; tout ce qui leur soumit des prétextes pour se haïr, se tourmenter & s'égorger ; enfin tout ce qui les asservit & les rend malheureux, ne peut être regardé que comme une intention funeste, une conspiration contre le genre humain, qui peut être légitimement attaquée, justement dénoncée livrée à l'indignation & au mépris.

Une superstition qui aura pour objet de son culte un Dieu redoutable, perfide, cruel & sanguinaire, doit finir tôt ou tard par faire

des fanatiques, des enthousiastes, des mélancoliques, des furieux ; elle sera entre les mains des tyrans & des imposteurs une arme sûre pour ensanglanter le monde & pour le remplir de malheureux, Si des fourbes, détrompés d'une telle Religion, la font servir à leurs vues, si des ambitieux en font usage pour appuyer leur politique, si des âmes vénales & intéressées trouvent en elle des moyens de contenter leur avarice ; si des entêtés s'en servent pour venger leur orgueil, ils ne réussiraient jamais dans leurs indignes projets, si leurs passions n'étaient point secondées par des peuples stupides & dévots qui croient de bonne foi se rendre agréables à leur Dieu, en se prêtant aux crimes ordonnés par ses Ministres, ou utiles aux Tyrans qui commandent en son nom. Avec le cœur le plus droit & l'âme la plus honnête celui qui est pénétré de la crainte de son Dieu ne peut s'empêcher de haïr ceux que sa Religion lui désigne comme des ennemis de ce Dieu ; si ce Dieu est un Monarque jaloux, il doit régner sans partage ; s'il n'y a qu'une seule Religion qui lui plaise, il faut l'établir partout ; quelqu'un s'oppose-t-il à ses progrès, il faut l'exterminer. Est-elle attaquée, il faut prendre son parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une Religion c'est permettre un culte que l'on croit offensant pour son Dieu ; c'est faire céder les intérêts de sa gloire à une politique humaine, abominable à ses yeux ; rien dans le monde n'est plus important que Dieu, c'est de lui que dépend le sort des humains, l'essentiel est de lui plaire, il est assez puissant pour rendre les sociétés heureuses & florissantes sans le secours de l'homme ; ne vaut-il pas mieux qu'un État soit languissant & dépeuplé, que de renfermer un grand nombre de citoyens infidèles qui attireraient infailliblement sur lui la colère des Cieux ?

Il faudra donc que les Princes, Lieutenants & Représentants de la Divinité, chargés de venger ses droits, défenseurs de sa Religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété & l'hérésie de leurs Etats ; qu'ils bannissent, persécutent & détruisent ceux de leurs sujets que le Clergé leur dénoncera comme les ennemis de Dieu, S'ils négligeaient

d'obéir à ses Ministres ; si un Gouvernement trop doux refusait de tremper ses mains dans le sang, si l'intérêt de l'Etat l'engageait à demeurer neutre entre le ciel & la terre ; enfin si les opinions du Prince étaient offensantes pour Dieu ; dès lors il serait indigne de le représenter, & comme tel traité par le Clergé en impie, en rebelle, en tyran, peu fait pour commander à un Peuple fidèle ¹.

Telles sont, & telles doivent être pour un esprit conséquent, les maximes d'une Religion fondée sur les oracles d'un Dieu partial, jaloux de sa gloire, qui veut régner sans partage ; qui s'intéresse aux opinions des hommes ; qui a cent fois ordonné le meurtre & les assassinats. Ceux qui en adoptant une pareille Religion suivent des maximes contraires, sont des raisonneurs peu conséquents bien plus touchés des intérêts futiles de l'Etat, des préceptes d'une morale humaine, qui consultent plutôt la douceur de leur propre caractère, le cri de la nature, que les intérêts de la Religion, que les ordres de leur Dieu, que son caractère emporté : l'homme véritablement dévot doit nécessairement lui sacrifier toutes les autres considérations. Si ce Dieu est terrible, il est un prévaricateur, un insensé toutes les fois qu'il refuse de complaire à son atrocité. Sous un Dieu colère & méchant la tolérance est une lâcheté criminelle, c'est une véritable trahison.

Ainsi, que le Chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conséquent à ses principes. En vain se flatterait-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé son premier père que pour lui tendre un piège, n'est-il donc pas un Dieu dont il faut se défier ? Le Dieu qui commanda le sacrifice de son fils unique à cet Abraham qu'il honora de son alliance, n'est-il pas un Dieu cruel ? Le Dieu qui ne voulut s'apaiser que par la mort de son propre fils, n'est-il donc pas de tous les Dieux le plus implacable ? Le Dieu de ce Moïse, dont le Christianisme révère les oracles, de ce Jephthé qui sacrifia sa fille, de ce cruel David qui fut *un homme selon*

¹ Autrefois le Pape déclarait hérétiques tous les Princes qui lui résistaient ; dès lors ils étaient déchus de la couronne, & les peuples absous du serment de fidélité.

son cœur, de ce Phinées & de ces Lévités qui furent choisis pour le servir en récompense de leurs assassinats, n'est-il pas un Dieu furieux ? Le Dieu qui se dit le Dieu *des armées & des vengeances*, qui ordonne d'exterminer les nations & leurs Divinités, qui fait nager les villes des Cananéens dans le sang, qui veut que l'on massacre les Rois, qui ordonne par ses Prophètes de passer les femmes, les vieillards & les enfants au fil de l'épée, est-il donc un Dieu bien rempli de bonté ? Enfin le Dieu qui veut que ses adorateurs pleurent, gémissent, se mortifient, & qui destine à des flammes éternelles la plus grande partie de ses enfants, est-il un père bien tendre, un Dieu favorable ? Non, le Dieu des Chrétiens est un Dieu de sang ; c'est par le sang qu'il veut être apaisé ; c'est par des flots de sang qu'il faut désarmer sa fureur ; c'est dans le sang qu'il faut éteindre son foudre allumé par les crimes de la terre ; c'est par des torrents de larmes qu'il faut laver ses iniquités ; c'est par des cruautés qu'il faut lui témoigner son zèle ; c'est par la frénésie qu'il faut lui prouver sa soumission. L'esprit du Christianisme est un esprit destructeur : son Dieu ordonna la destruction, ainsi que tout Chrétien détruit ses ennemis ; qu'il détruit son propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il persécute, qu'il combatte, au risque de périr lui-même, & qu'il serve un Dieu vengeur qui récompensera son zèle, & qui punirait son indifférence & sa tiédeur.

On ne manquera pas de nous dire que le Dieu des Chrétiens, si sévère autrefois, s'est radouci, depuis qu'il s'est réconcilié avec le genre humain par la mort de son fils ; que ses préceptes ont changé ; que si dans le temps de sa colère il exerça une justice rigoureuse, désarmé maintenant, il leur recommande l'humanité, la justice, la concorde & la paix. Ainsi donc c'est de la bouche d'un Dieu immuable que nous voyons sortir des ordres si contradictoires ; il condamne aujourd'hui ce qu'il prescrivait autrefois : d'après des volontés si discordantes quelle conduite faudra-t-il donc tenir ? Faut-il aimer ou assassiner ses ennemis ? N'est-il pas aujourd'hui comme alors également irrité des pensées & des actions des hommes ? Ses adorateurs ne sont-ils pas maintenant aussi intéressés qu'autrefois à

lui montrer de l'affection ou du zèle ? Sa cause doit-elle être à présent trahie, abandonnée, méprisée, & si jamais elle eut besoin du bras des hommes pour la défendre, pourquoi n'aurait-elle pas encore besoin de leur secours ? Sous un Dieu vindicatif peut-on avoir trop de zèle, le parti de la douceur ne serait-il pas un parti dangereux ? Quand même il l'aurait recommandée, peut-on supposer qu'il pût savoir mauvais gré à ceux qui transgresseront ses ordres par un excès d'attachement pour lui ?

C'est de la diversité des commandements que le même Dieu donna en différents temps, que résulte la diversité des opinions que les Chrétiens ont adoptées sur la Tolérance ; les uns, plus conséquents sans doute à leurs principes, veulent que l'on persécute, que l'on tourmente, que l'on établisse la Religion & ses dogmes par le feu, par le fer, par les supplices : d'autres veulent qu'on se contente de gémir en silence sur les erreurs de ses frères égarés, & qu'on remette au Tout-Puissant le soin de juger & de se venger lui-même. Les uns ne prêchent que le sang & le carnage ; les autres se contentent de haïr intérieurement ou de mépriser ceux qui ne pensent point comme eux ; car au fond il est impossible au dévot d'aimer sincèrement & son Dieu & ceux qui l'offensent. Les uns préfèrent leur Dieu à la morale, à la vertu, au repos de l'Etat : les autres le sacrifient à la douceur des mœurs, à leur tempérament honnête, à la bonté de leur cœur, à l'équité naturelle, à l'intérêt des nations.

Si le bon sens & la raison avaient à décider entre des opinions si contraires, les hommes sauraient bientôt à quoi s'en tenir ; mais on ne les consulte jamais dès qu'il s'agit de la Religion. Ainsi les adorateurs du même Dieu n'ont pu convenir jusqu'à présent s'il était plus expédient & plus conforme à ses vues de persécuter que de tolérer ses adversaires : les deux partis admettent un Dieu terrible, mais qui se dit néanmoins le *Dieu de la paix* ; chacun des disputants autorise son opinion par des preuves également fortes, par des exemples également décisifs, par des ordres également formels ; au milieu de ces querelles les Chrétiens étonnés ne savent point encore s'ils doivent être bons ou

méchants, cruels ou pacifiques, justes ou injustes, indulgents ou emportés. L'un participe avec joie au sacrifice qu'on fait d'un hérétique que ses inquisiteurs ont condamné aux flammes ; il ne doute pas que son supplice ne soit un sacrifice de bonne odeur, propre à lui attirer les faveurs du ciel ; l'autre détourne avec horreur ses yeux de cette affreuse tragédie, & voudrait arracher du bûcher le malheureux dont le crime est de s'être trompé.

Ne soyons point surpris de cette discordance dans les idées des superstitieux Chrétiens. Leur Dieu dans quelques circonstances ordonna formellement le massacre, l'injustice, le crime & la vengeance ; il approuva le vol, l'usurpation, le meurtre, le Régicide : Il voulut qu'on traitât avec la dernière barbarie tous ceux qui ne connaissaient ni son nom ni sa Loi : dans d'autres occasions, ses intérêts ayant changé, ce même Dieu recommanda la douceur, défendit la violence, ordonna la soumission aux Puissances de la terre, modéra le zèle fougueux de ceux qui s'ingéraient de défendre sa cause, se réserva le soin de se venger, & voulut que ses sectateurs observassent les règles de l'humanité.

Comment régler sa conduite sur les volontés d'un Dieu si visiblement en contradiction avec lui-même ? Ne voit-on pas clairement que ces ordres opposés ont été les effets des intérêts, du tempérament, des passions, des circonstances de ceux qui à différentes reprises ont fait parler la Divinité ? Ne sent-on pas qu'ils ont consulté les dispositions, les besoins, les moeurs & les idées des peuples à qui ils annonçaient ses décrets ? Si un Législateur cruel, assuré de son autorité sur un peuple de brigands & de voleurs, lui ordonna le meurtre & le carnage, un imposteur, dénué de forces, & de pouvoir, fut obligé d'annoncer un Dieu plus modéré, dans un pays où lui-même avait besoin d'indulgence ; il eût été extravagant, il eût révolté les esprits, s'il eût prêché l'intolérance. Moïse maître absolu de ses Israélites sauvages, stupides & indigents, leur parlait selon leurs vues en leur disant d'exterminer & de piller ; le Christ n'eût été qu'un insensé s'il eût tenu le même langage à une poignée de malheureux

qui s'étaient attachés à lui ².

Les Apôtres d'une Religion naissante & opprimée furent donc obligés de recommander, la patience, la tolérance & la douceur ; parvenue au pouvoir elle changea bientôt de ton ; pour lors elle ne prêcha que vengeance, que fureur, & fit du monde entier un vaste cimetière. La conduite ordonnée par la Religion dut changer avec les circonstances de ses Minières ; leur politique versatile fut forcée de s'accommoder aux temps ; humble, rampante, facile dans l'origine, elle ne se permit d'élever sa tête & sa voix, de rendre ses sectateurs turbulents, de semer la discorde, de braver la puissance civile, de ravager la terre, que lorsqu'elle se sentit assez forte pour le faire impunément. Ce furent toujours les intérêts des guides spirituels des peuples qui réglèrent leurs passions ; ils rendirent à volonté leurs sectateurs doux ou emportés, patients ou féroces, soumis ou rebelles, humains ou barbares suivant que les circonstances l'exigeaient. Les Prêtres des Chrétiens ont de tout temps soumis les intérêts publics à leurs propres caprices, la morale à leurs fantaisies, la conduite des hommes à leurs décisions ; ils trouvèrent, quand ils voulurent, dans les oracles du ciel des raisons pour justifier les opinions les plus contraires ; l'ambiguïté & les contradictions de ces oracles les mirent toujours à portée de décider de la manière qui leur convenait le mieux ; des ordres clairs & précis, des lois qui ne se contredirent

² Malgré l'esprit de modération & de douceur que les Chrétiens attribuent à Jésus-Christ, l'Evangile nous le montre quelquefois très emporté & sous les traits d'un perturbateur du repos public. En disant ouvertement des injures aux Prêtres de son pays, & en chassant sans autorité les vendeurs du temple, il ne montra pas assurément cet esprit pacifique que les disciples nous vantent. Il est évident que le Christ fut l'ennemi, juré des Prêtres, de leurs autels, de leurs temples, de leurs sacrifices ; & c'est précisément sous ces traits que nos Prêtres d'aujourd'hui nous dépeignent un impie & un citoyen dangereux. Si plusieurs passages de l'Evangile des Chrétiens semblent recommander la tolérance, beaucoup d'autres ordonnent formellement la haine & la persécution. Jésus dit qu'*il est venu apporter le glaive ; qu'il est venu séparer le fils d'avec son père ; que celui qui n'écouterait pas l'Eglise doit être regardé comme un Païen & un Publicain*. St Paul ordonne d'*éviter un hérétique comme un homme pervers*. St Jean défend de *recevoir & de saluer un hérétique*, etc.

point, des commandements conformes à la raison n'ont pas besoin d'interprètes ; c'est l'autorité qui explique & qui décide toutes les fois que la raison est forcée de se taire.

Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité & de ses Prêtres semble laisser le Chrétien sur le parti qu'il doit prendre dans les questions qui intéressent sa Religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus sûr ; il le sentira s'il fait attention au caractère de son Dieu, & aux traits sous lesquels on le lui montre dans ses livres sacrés. Les adoreurs d'un Dieu qui punit les enfants des fautes de leurs pères ; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles, qui a fait assassiner des Rois & détruire des nations entières, dont les Prophètes ont souvent fait massacrer des milliers d'hommes pour quelque offense ou transgression ³ ; les adoreurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractère ne peuvent être *Tolérants*, & ses Prêtres ne peuvent sans le trahir ou sans nuire à leur cause être sincèrement pacifiques & modérés ; un Prêtre tolérant perdrait bientôt son empire ; son intérêt exige que l'on égorge & que l'on persécute, il faut user de violence pour inculquer des opinions absurdes ; la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce. En vain lui dira-t-on que le Dieu qui s'est montré si terrible, si sanguinaire, est devenu depuis plus humain & plus facile, l'idée de sa férocité primitive est bien plus utile à des imposteurs méchants que celle de sa bonté subséquente ; cette idée est bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique & du zélé ; ils se croiront donc forcés d'être cruels, ils justifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu & des personnages révéérés qui ont eu le bonheur de lui plaire ; leurs Prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande

³ La Bible nous apprend que Moïse (*qui était le plus doux des hommes*) fit égorger plus de quarante mille Israélites, pour avoir désobéi à ses commandements : la tribu de Lévi fut promue au sacerdoce pour avoir exécuté ses ordres sanguinaires. Les Papes ont fait immoler à la Religion (c'est-à-dire à leur intérêt) des millions de Chrétiens. Les Espagnols & les Portugais traitaient les habitants des Indes comme des bêtes ; les premiers ont, dit-on, massacré plus de vingt millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins féroces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophète.

de grands sacrifices ; que ce qu'elle approuve dans un temps peut lui déplaire dans un autre ; ils leur montreront dans des livres saint des révoltes, des assassinats & des soulèvements rapportés avec éloge, & leurs pieux sectateurs croiront ces actions louables & permises toutes les fois que les intérêts du ciel l'exigeront ⁴.

En un mot dès qu'on suppose un Dieu sévère & cruel, la sévérité & la cruauté doivent toujours l'emporter sur la tolérance & la douceur ; la persécution est un devoir ; & quel que soit le dommage que la politique en dût souffrir, le parti le plus sûr, sera d'exterminer tous ceux qui déplaisent à la Divinité. Son caractère moral suffit pour fixer les incertitudes du dévot ; il n'y a que des indifférents, des lâches, des serviteurs peu attachés qui puissent consentir à demeurer tranquilles ou permettre qu'on offense le Monarque céleste. Aussi voyons-nous presque toujours que la Religion eut le pouvoir de diviser les citoyens, de les mettre aux prises, d'exciter des persécutions, & de produire des ravages inouïs. L'esprit de paix ne put rien contre l'emportement des passions que le zèle fit éclore ; le fanatisme victorieux étouffa la voix de la nature, de l'humanité, de la politique ; la douceur ne fut le partage que de quelques âmes honnêtes, trop faibles pour arrêter la fougue des Tyrans, des Prêtres & des peuples forcenés. *Tolérant* ou *impie* furent presque toujours des synonymes pour les Dévots & les Prêtres. Le partisan de la douceur fut regardé comme un fauteur de crime ; il n'osa point montrer ses sentiments odieux & pour le despotisme & pour le sacerdoce, il fut réduit à gémir en secret des maux de sa patrie qu'il voyait la victime d'un zélé destructeur ou

⁴ Josué extermina les peuples de Canaan ; Ahod tua Eglon son Roi, à l'instigation de Samuel. David se souleva contre son maître. Les Prophètes des Hébreux furent toujours des séditieux. Les Rois de Juda ne furent agréables à Dieu que quand ils furent des monstres. Le Pape s'est arrogé le droit de déposer les souverains & de dispenser les sujets du serment de fidélité. Jaques Clément assassina Henri III. Roi de France. Henri IV fut tué par un fanatique élevé par les Jésuites, qui ont toujours prêché le régicide & la persécution. Cette doctrine est très conforme à l'esprit du Christianisme ; un Chrétien ne doit rien préférer à la *cause de Dieu*. Personne n'ignore que ce sont les Jésuites qui ont tramé parmi nous *la conspiration des poudres*.

d'une politique trop aveugle ou trop timide pour contenir les fureurs des Prêtres. Les Gouvernements séduits par eux ou dans la crainte de leur déplaire traitèrent en sujets rebelles tous ceux qui refusaient de se conformer à leurs opinions ; & souvent la persécution força les sectaires de se soulever en effet contre une autorité cruelle qui leur faisait sentir ses coups, sans jamais leur faire éprouver ses bontés.

Il ne faut donc point s'étonner si nous ne voyons nulle part la Tolérance vraiment établie parmi les Chrétiens, ni même dans le monde entier. Partout la différence des Religions met une différence très marquée entre les citoyens du même Etat : dans les pays mêmes qui se vantent d'être les plus libres & les plus dégagés du fanatisme religieux, si l'on y permet l'exercice de quelques Religions différentes de celle qui domine ou de celle du Souverain, c'est toujours à regret, avec beaucoup de restrictions, & ceux qui les professent sont au moins haïs & méprisés par les partisans du culte dominant ; ils sont exclus des places, des récompenses & des grâces ; ils sont forcés de vivre inutiles à la société, & les talents les plus éminents ne peuvent vaincre les obstacles que la Religion oppose à leur avancement. Partout nous voyons les différents sectaires se détester. Le nom seul de la Religion d'un homme diminue l'estime & l'affection de ses concitoyens pour lui, & les Gouvernements n'ont ni assez de sagesse ni assez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs sujets : les sectateurs de la Religion dominante semblent être les seuls enfants de l'Etat, la partialité que le Gouvernement a pour eux doit nécessairement exciter l'envie, la jalousie & la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs ; par cette politique stupide, l'Etat se remplit de sujets, qui dès l'enfance apprennent à s'envier, à se mépriser, à se regarder avec horreur, & qui se persuadent que ceux qui ne pensent point comme eux ou qui suivent un culte différent sont des êtres d'une espèce différente de la leur ⁵. Partout la secte la plus

⁵ En parcourant l'histoire du monde l'on ne trouve une tolérance réelle établie qu'à la Chine, sous la Dynastie des Princes de la race de Gengis kan ; ces Princes admettaient dans leurs conseils des Idolâtres, des Arméniens, des Juifs, des Mahométans & des sectateurs de Confucius. La Religion ne cessera de causer des

puissante, (c'est-à-dire celle qui a pour elle le souverain & ses cohortes) écrase, dédaigne & gêne toutes les autres, & le Gouvernement se règle sur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ses sujets ; partout les Gouvernements ne semblent travailler qu'à se faire des ennemis secrets de tous ceux qui ne pensent point comme eux. L'on ne peut être soldat si l'on ne souscrit aux décisions de la théologie ; l'on ne peut être magistrat ni prendre part à l'administration publique, ni soutenir la puissance civile, si l'on n'est parfaitement soumis à la puissance sacerdotale ; l'on ne peut prétendre être récompensé de ses services si l'on n'admet des formules, des articles de foi, des opinions imaginées par les spéculateurs qui ont fixé la croyance ; l'on ne peut enseigner les arts ou les sciences les plus étrangères à la Religion sans avoir son attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le système dominant de l'Etat ou du Prince sont comme des pestiférés, que l'on séquestre des autres, de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la société perd les secours & ses droits sur la tendresse d'un très grand nombre de ses enfants qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre patrie.

Jusqu'à présent le plus grand effort de la raison humaine & de la politique se borne à permettre à des sectes différentes de vivre dans la société ; malgré cette prétendue tolérance ceux qui n'ont point la théologie du Prince ne laissent pas d'éprouver de continuelles déboires, des injustices marquées, d'essuyer des préférences douloureuses, d'être sans cesse les victimes du mépris & de la partialité. C'est dans les principes du Christianisme même qu'il faut chercher la source d'une conduite si peu morale & si contraire au bien des Etats ; tout homme assez vain pour se croire le favori de son Dieu doit mépriser tous ceux qui ne jouissent point d'un pareil avantage. Tout homme qui croit que son Dieu s'irrite des faux raisonnements ou du culte des autres ne doit point les supporter ; il doit se séparer d'avec eux, ou du

troubles dans les Etats que lorsque les Gouvernements seront assez sensés pour ne pas plus inquiéter les citoyens sur leur façon de penser, que sur les mets qu'ils font servir sur, leurs tables.

moins il ne doit les souffrir que quand il ne peut faire autrement.

Les préjugés des peuples & la conduite des Gouvernements envers les citoyens qui diffèrent de la Religion dominante, se mesurent toujours sur le crédit plus ou moins grand dont le Clergé jouit dans un pays. Toutes les fois que le sacerdoce a du crédit, il tourmente, il persécute, il fait périr quiconque ne pense point comme lui ; la politique forcée de se prêter à ses cruelles fantaisies n'a que le soin d'égorger pour lui.

Partout où le Prêtre domine, l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la déférence aveugle pour ses décisions est la chose la plus importante, l'omission de ses pratiques est une faute impardonnable ; l'hérésie, ou la liberté de penser sont des crimes d'Etat ; une parole indiscrete contre la Religion, ou le refus de se conformer à ses rites, sont des forfaits dignes de mort. Nourri dans ces idées le peuple ne voit un hérétique qu'avec horreur ; il le regarde comme un monstre, il contemple ses tourments avec curiosité, & pousse sa férocité dévote jusqu'à voir sa mort avec édification ; il applaudit à ses bourreaux. En Espagne & en Portugal le jour destiné aux sacrifices humains que l'Etat offre à son Dieu ou à ses Prêtres, est un jour solennel qui nourrit la dévotion d'un peuple empressé de prendre part à une fête si sainte.

Il est très difficile qu'une même Religion, professée par des nations différentes, n'éprouve des altérations ; si les Princes & les Etats sont rivaux en politique, les Prêtres sont rivaux en superstition ; l'intérêt & l'orgueil persuadent à chacun d'eux qu'ils sont les seuls dépositaires d'une foi pure, & chaque peuple est convaincu que ses guides sont les meilleurs. Toutes les sectes modernes qui divisent & l'Europe & l'Asie nous montrent des exemples sans nombre de l'insociabilité religieuse. Le Mahométan sectateur d'Omar déteste le Persan qui suit la secte d'Aly. Un Anglais méprise un François parce que celui-ci est attaché à bien des dogmes que le premier a jugés ridicules ; le François à son tour méprise l'Espagnol & le Portugais qui ne trouvent rien de plus naturel que de brûler tous ceux qui n'ont

pas une Foi aussi implicite que la leur. La Religion plus encore que les bornes des Etats sépare leurs habitants ; l'indifférence totale pour la Religion est un pas essentiel pour rendre les nations plus humaines & sociables. Parmi les artifices dont la politique sacerdotale s'est de tout temps servie pour conserver son empire sur ses esclaves, le plus adroit fut de leur rendre odieux les sectateurs des autres Religions, de rompre toute communication sociale avec eux ; de leur interdire toute alliance, toute liaison avec des hommes qu'elle leur fit regarder comme des ennemis, des méchants, des proscrits. Le peuple se persuade même que son Dieu attache quelque signe de réprobation à quiconque ne le sert point à sa manière ; il a de la peine à regarder un Hérétique, un Idolâtre, un Juif comme un homme ordinaire ; les Prêtres savent très bien que la conversation familière & le commerce de la vie pourraient désabuser leurs disciples, & leur montreraient que cet homme, qu'ils regardent comme odieux, a pourtant souvent des vertus & mérite leur estime ; ces découvertes seraient, sans doute ; nuisibles au sacerdoce, dont l'intérêt fut toujours de séparer son troupeau de celui de ses rivaux, & d'élever entre ses esclaves & ceux des autres un mur de séparation. De là toutes les déclamations contre la tolérance ; de là ces lois si barbares, ces usages si choquants que nous voyons établis dans un grand nombre de pays contre les infortunés que la Religion rejette. Le véritable intérêt du Prêtre est que l'on traite comme un animal immonde & nuisible, tout homme qui a le malheur de n'être pas de son avis ; la Religion rendra toujours les hommes insociables ⁶. L'intérêt du sacerdoce veut que tous ceux qui

⁶ Les Hébreux dans les temps les plus reculés n'admettaient à leur table que ceux qu'ils admettaient à leurs autels. Voyez *Genèse chap. XI. III. vs. 32*. L'intolérance est fort ancienne dans le monde. St Jérôme nous apprend que suivant les traditions Judaïques le Patriarche Abraham pensa être brûlé pour avoir refusé de reconnaître la Divinité du feu adoré par les Chaldéens, dont il avait quitté le culte. *V. Hieronymi traditiones in Genesim 11, 28, 32*. Les Juifs appelaient le temple de Samarie, le *Temple du fumier* & quelque fois *sichar*, le mensonge. Les Samaritains de leur côté appelaient le temple de Jérusalem *Domus stercoris*. Plus les sectes ont de rapports & plus elles se haïssent ; ce sont alors des parents qui se détestent. La grande haine des Chrétiens contre les juifs vient, sans doute, de ce qu'ils ont enlevé le Dieu de ces derniers, qui sont le plus à portée de convaincre leur Religion de fausseté. Il est beaucoup de pays en Europe où l'on maltraite les

ne lui sont pas soumis soient comptés pour des ennemis de l'Etat ; le peuple ignorant ne pourra jamais consentir à montrer de l'amitié à des êtres que sa Religion condamne ; & le Gouvernement ne peut, sans attirer sur lui & sur sa nation le courroux céleste, tolérer les ennemis du Dieu auquel il est soumis lui-même.

Cela suffit pour nous faire sentir la futilité de la distinction que l'on fait de la *Tolérance religieuse* & de la *Tolérance civile* ou *politique* ; la première est impossible ; elle serait incompatible avec tout système religieux, que chacun n'admet que parce qu'il le suppose plus agréable à Dieu que tous les autres. Elle supposerait que la Divinité n'a point fait connaître ses volontés aux hommes, & qu'elle voit d'un oeil égal tous les cultes qu'on lui rend ; ce qui n'accommoderait point la vanité du Clergé qui veut seul avoir rencontré juste. Enfin la Tolérance religieuse ne s'accorderait point avec ses intérêts ; il veut que ses sujets spirituels pour être soumis & réunis aient une même croyance ou la même crédulité & ne puissent jamais briser aucuns des chaînons qui les attachent à lui. L'unité d'aveuglement ou l'accord dans la démence sont nécessaires à une multitude que l'on veut asservir & retenir facilement sous le joug.

La Tolérance civile n'est guère plus possible. Quand bien même le sacerdoce consentirait à s'y prêter (ce que l'on ne doit point espérer) le souverain n'est-il pas sous l'empire de son Dieu ? Lui serait-il permis de temporiser avec ses ennemis ? Ne se rendrait-il pas coupable d'une indifférence criminelle s'il trahissait les intérêts de sa Religion ? Ne doit-il pas s'occuper du bonheur, du salut éternel de ses sujets ? Leur permettra-t-il de s'égarer & de se perdre à jamais ? Ne doit-il pas se servir de son autorité pour les forcer de rentrer dans la bonne voie, & de sauver leurs âmes bien plus importantes que leurs

Juifs & où on leur fait payer le même péage qu'à des porceaux. Ces Juifs étaient si peu sociables que Juvenal dit d'eux :

Non monstrare viam eadem nisi sacra colenti,
 Quaesitum ad fontem solos deducere Verpos.
 V. Satyr. XIV.

corps ? Ne doit-il pas user, s'il le faut, d'une cruauté salutaire pour les obliger de se rendre dignes du plus grand des biens ? ⁷ Ainsi le Gouvernement, s'il est pénétré de l'amour de Dieu & des vérités de sa Religion, ne peut jamais consentir à tolérer l'hérésie, à conniver à l'impiété, à permettre que ses sujets se damnent. Aussi voyons-nous partout que l'intolérance religieuse entraîne nécessairement l'intolérance civile : celui que la Religion proscriit ne jouit nulle part de tous les avantages du citoyen.

Je le répète donc, l'histoire religieuse du genre humain nous montre toujours un esprit d'intolérance & de persécution dans toutes les superstitions du monde. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons les partisans de différents Dieux ennemis les uns des autres. Sans nous arrêter à cet Hébreux dont les ordres exprès de leur Dieu jaloux ou de leurs Prophètes firent des monstres de cruauté & des fléaux pour leurs voisins, nous voyons des guerres sacrées en Egypte entre les adorateurs des Dieux divers de cette contrée si fertile en superstitions ⁸. Le Perse qui adorait *Oromaze* sous l'emblème du feu sacré, fut l'ennemi des Dieux des Grecs & des Egyptiens, & détruisit par zèle tous les temples & les idoles des contrées où il porta ses armes victorieuses. Si les Polythéistes n'eurent point pour l'ordinaire un zèle aussi amer que les adorateurs d'un seul Dieu, cependant la Religion mit quelquefois le trouble entre eux ; le temple de Delphes pillé occasionna, comme on sait, parmi les Grecs la guerre qui fut

⁷ Les Gouvernements qui tyrannisent les consciences couvrent leur infamie du prétexte de *l'intérêt qu'ils prennent au salut des âmes*. On pourrait leur dire de ne point s'inquiéter des *âmes*, qui seront toujours très bien, quand les corps seront contents. Les Princes sont chargés du sort de rendre leurs sujets heureux en ce monde, c'est l'affaire de chacun des citoyens de chercher les moyens d'être heureux dans l'autre.

On prétend que Busiris, qui était un Tyran, dans la vue de diviser ses sujets & de les empêcher de se réunir contre lui, les rendit ennemis les uns des autres en leur donnant des Dieux différents ou différents emblèmes de la Divinité.

Inde furor vulgo, quod numina vicinorum. Odit uterque locus, cum solos credat habendos. Esse deos, quos ipse colit.

JUVENAL

Un Chat tué par un Soldat Romain pensa causer une révolution en Egypte.

nommée sacrée. Si le désir de faire des prosélytes ou d'acquérir de nouveaux sujets à son Dieu fut l'âme de quelques Religions, par une façon différente d'envisager les choses, quelques peuples furent jaloux de leurs Dieux & de leurs cultes, & ne voulurent point, ou du moins difficilement en faire part aux étrangers. Tel paraît avoir été l'esprit de la Religion des Romains mêmes, qui ne permirent jamais qu'à des peuples alliés, amis, favorisés, de faire des offrandes à Jupiter Capitolin. Nous retrouvons le même esprit exclusif dans les Bramines de l'Indostan ; ceux-ci regardent les étrangers comme indignes d'adorer leurs Divinités ou de participer à leurs bienfaits. D'où l'on voit que la Religion rend au moins orgueilleux, jaloux & dédaigneux ceux qu'elle ne rend point intolérants & cruels.

Quoi qu'il en soit de ces diversités, toute Religion, comme on l'a tant prouvé, eut toujours pour objet quelque Dieu cruel dont les Prêtres intéressés à faire trembler les mortels rendirent le culte effrayant, abominable ; les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois donnèrent leurs propres enfants en repas à leur Dieu. Endurcies par la Religion, des femmes sont parvenues à vaincre la tendresse maternelle ; elles assistèrent à ces cruels sacrifices qu'elles furent obligées de contempler d'un œil sec ; elles entendirent sans émotion le cri de ces victimes arrachées de leurs mamelles. Nous voyons presque partout les affreux Ministres des autels transformés en bourreaux, s'armer du couteau sacré & porter un œil curieux sur les entrailles palpitantes de l'homme. Loin de désabuser les peuples de ces rites abominables, ils se crurent intéressés à les entretenir dans une férocité sombre & à rendre la Religion terrible. Le culte de Diane, qui demandait des victimes humaines, nous prouve que la Religion des Grecs, que l'on regarde communément comme remplie de gaieté, fut cruelle & sanguinaire, au moins dans son origine ⁹. Nous trouvons

⁹ C'est à l'occasion de ces cruautés religieuses que Lucrèce s'écrie :

Tantum religio potuit suadere malorum !

Au moins est-on certain que l'on pratiquait des cérémonies cruelles & abominables dans les mystères du Paganisme qui sont appelés *Mystères horribles*. Le magistrat fut souvent obligé de

que les Romains ont immolé des hommes dans les commencements de la République. Chacun sait que les combats des gladiateurs étaient des usages sacrés. Si ces nations se départirent par la suite de ces usages détestables, c'est que peu à peu la raison força la Religion de prendre un ton plus doux. Les hommes, comme on l'a si souvent répété, puisèrent communément dans le sein des malheurs leurs idées sur la Divinité ; il fallut des siècles de prospérités ou le progrès très lent de la raison humaine pour les rendre plus doux & moins religieux ; mais de nouveaux malheurs renouvelèrent souvent les idées noires qu'ils s'étaient formées de la Religion.

L'on ne peut présumer que des Religions souillées de pareilles abominations fondées sur des Divinités si barbares, entretenues par des spectacles si révoltants, pussent être humaines, indulgentes, tolérantes : dès qu'on se suppose l'ouvrage d'un Dieu cruel, il faut lui ressembler, il faut le servir selon son goût, il faut lui immoler des hommes, il faut s'immoler soi-même. Les sacrifices d'Abraham, de Jephté & du Dieu des Chrétiens, & les horribles massacres des Nations de Canaan, supposent, comme on a dit, un Dieu aussi avide de sang, aussi cruel, aussi ennemi du genre humain, & peut-être même plus atroce que les Dieux farouches des Grecs, des Phéniciens, des Mexicains. Il n'est pas un Chrétien qui ne frémissse lorsqu'on lui parle du culte affreux de ces derniers, & qui ne s'efforce de disculper son Dieu des actions abominables qu'il a tant de fois ordonnées.

Toutes les fois qu'il s'agit de la Religion les hommes sont si aveugles que jamais ils ne s'appliquent à eux-mêmes les jugements qu'ils portent sur la conduite des autres. Un Chrétien condamne aujourd'hui les Dieux barbares de l'Antiquité Païenne, les sacrifices qu'on leur faisait ; il est saisi d'indignation contre ces Prêtres infâmes qui leur immolaient des hommes & qui entretenaient les peuples dans d'horribles superstitions dont la nature frémit ; mais ne s'aperçoit-il

les abolir. On remarquera que les mystères furent des folies innocentes, tant que le Magistrat civil y présida ; mais ils devinrent cruels & détestables quand les Prêtres en eurent la direction.

pas que par la même raison il devrait condamner son Dieu, à qui des Prêtres, également odieux, immolent aujourd'hui des hérétiques, au nom duquel ces mêmes Prêtres prêchent la guerre & le carnage, & que les Princes croient servir en tourmentant leurs sujets ? Le même Chrétien qui a le front de blâmer le zèle destructeur du musulman, qu'il voit le glaive & l'Alcoran à la main ravager & l'Asie & l'Afrique, a-t-il donc le courage de blâmer ce Moïse, ce Josué, ce Gédéon qui au nom de Jéhovah vont piller & détruire des nations ? Est-il un Dieu dans les Religions anciennes ou modernes à qui l'on ait sacrifié en tout temps un plus grand nombre de victimes humaines qu'au Dieu des Juifs & des Chrétiens ? Le Dieu du Mexique lui-même fut-il jamais honoré de sacrifices aussi terribles que ceux qu'offrirent au leur les peuples de l'Europe, divisés pendant des siècles par les démêlés superstitieux des Papes & des Empereurs ? ¹⁰ Chaque homme pardonne à son Dieu ou à ses Ministres les actions les plus noires, & les suppose exclusivement en droit de commettre des crimes. Telles sont les suites de l'aveuglement religieux, il suspend dans les hommes l'usage de leur jugement, il les empêche de voir dans leurs Religions, dans leurs usages, dans les choses mêmes qui se passent sous leurs yeux, des infamies & des horreurs qui les révolteraient s'ils n'étaient pas les dupes de leurs préjugés.

Tel spectateur s'attendrit jusqu'aux larmes ou brûle d'indignation & de colère lorsqu'il voit au Théâtre la peinture des effets du fanatisme dans la Tragédie d'Iphigénie : il déteste l'imposteur Calchas, en voyant

¹⁰ Combien de millions d'hommes ont été égorgés en Europe, même depuis la réformation ! Combien l'Eglise Romaine a-t-elle coûté de sang à la France ! Les Français nos voisins malgré leur légèreté naturelle & leur politesse si vantée, ne furent ni moins cruels ni moins opiniâtres que des bêtes féroces toutes les fois qu'il fut question de la Religion. La façon dont ils en usent avec les Protestants nous prouve qu'en fait de fanatisme ils sont encore les mêmes que du temps de leurs guerres de Religion. La fameuse guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la Paix de Westphalie, n'eut pour prétexte & pour cause que le zèle religieux servant de marque à l'ambition de la Maison d'Autriche, toujours unie d'intérêts avec les Prêtres & les Moines contre ses propres sujets & ceux de ses Voisins.

qu'il se sert du nom des Dieux pour forcer un père tendre de consentir au sacrifice révoltant d'une fille chérie : ce même spectateur méconnaît les mêmes crimes dans le sacrifice d'Isaac ordonné par son Dieu ; dans le sacrifice de Jésus-Christ exigé par ce même Dieu. Il ne fait point attention qu'il n'est point de tragédie qui présente des forfaits aussi grands que ceux que ses livres saints attribuent à un Moïse, un Josué, un Samuel, un David, une Judith, etc. Est-ce que la Religion change l'essence des choses ? Est-ce que des noms changés font disparaître le crime ? N'est-ce pas anéantir l'idée d'un Dieu que de supposer qu'il ait pu commander des infamies ?

Cependant tous les Dieux furent toujours peints sous des traits abominables ; tous les cultes furent lugubres & inhumains ; toutes les Religions rendirent les hommes tristes & insociables ; tous les Prêtres ont régné par la terreur, la violence & le crime. Plus les Ministres du Ciel eurent de crédit & de pouvoir, plus les peuples furent stupides & déraisonnables. Partout où le sacerdoce est la maître, les peuples & les Souverains sont intolérants ; la liberté de penser est proscrite, la raison est étouffée, la science est bannie, la superstition triomphe des sentiments de la nature & du bonheur des Etats. Les nations qui se flattent de jouir de la tendresse de leur Dieu & qui donnent le plus de pouvoir à ses Prêtres ne sont pour l'ordinaire ni les plus riches ni les plus peuplées, ni les plus puissantes, ni les plus fortunées. Dans ces contrées où le Prêtre insolent & le Cénobite inutile sont seuls opulents, récompensés, considérés ; le reste des citoyens croupit dans l'inertie, dans l'engourdissement, dans la misère, & languit dans un abrutissement léthargique qui lui ôte le sentiment même de ses maux. Un découragement total s'empare des esprits ; les talents, les arts, les sciences, enfants de la liberté, sont avilis & dégradés, ou n'ont de mobiles que ceux que la superstition leur donne ¹¹. L'agriculture, le

¹¹ Depuis quinze siècles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monuments que des Eglises de mauvais goût, ornées de peintures hideuses & dégoûtantes ; de Monastères richement dotés pour nourrir des Moines fainéants ; des Universités rendues opulentes pour faire pulluler des Prêtres & des superstitieux. Dans les temps où les peuples furent les plus pauvres on trouva le secret d'élever des

commerce, l'industrie reçoivent des entraves continuelles. L'Etat est plongé dans une stagnation fatale ; le peuple dévotement se livre à la paresse, & se croit assez heureux d'avoir une foi pure & la faveur de son Dieu. Le Souverain lui-même est pauvre & débile, & le guerrier qui prodigue son sang dans les combats a la douleur de voir que le Prêtre qui lève ses mains au ciel, ou que le fanatique qui trouble la société, sont mieux récompensés qu'il ne l'est pour avoir défendu la patrie.

C'est ainsi que par les suites nécessaires de l'intolérance, des persécutions & du despotisme temporel & spirituel, nous voyons des nations, autrefois respectables & florissantes, presque totalement anéanties, dépeuplées, engourdies. Les contrées de l'Europe, pour lesquelles la nature semblait avoir épuisé ses bienfaits, sont incultes & languissantes, croupissent dans la misère, gémissent sous un double despotisme, & chérissent lâchement le joug d'une Religion qui les dévore. C'est elle en effet qui a, pour ainsi dire, anéanti le Midi de l'Europe, plus superstitieux que le Septentrion ; les descendants avilis des Romains & des fiers Ibériens, sont aujourd'hui des esclaves sans courage, sans activité, sans mœurs. Partout où le sacerdoce commande, les terres & les esprits demeurent sans culture, la vraie morale est ignorée, la liberté & la science sont bannies, l'industrie est gênée, le nerf des Etats s'affaiblit, & la nation tombe en décadence ; tout est forcé de céder à la superstition victorieuse, à l'ignorance enracinée, à des préjugés invincibles, au despotisme destructeur, à la

Cathédrales & des temples très coûteux. L'entretien de la Divinité fut toujours l'article le plus considérable de la dépense des nations. Que de millions sont possédés en Italie, en Portugal, en Espagne, en France, en Allemagne par les plus inutiles & les plus méchants des hommes ! Notre Ile elle-même n'est-elle pas dévorée par ces sauterelles ? combien les nations seraient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, à l'agriculture, au perfectionnement des arts utiles, les sommes qu'elles ont inutilement dépensées à nourrir des hommes oisifs, à bâtir des Eglises somptueuses, à payer des Théologiens, à enrichir des Prêtres & des Moines ! On assure que l'Eglise Cathédrale de Tolède possède un trésor estimé cinq cents mille livres sterling. Notre-Dame de Lorette est, dit-on, plus riche encore.

paresse érigée en vertu.

Indépendamment de la ligue toujours subsistante que nous avons montrée entre le despotisme & la superstition, la Tyrannie politique est nécessaire à la Tyrannie religieuse ; la première détruit le bien-être des peuples & les force d'être superstitieux ; des nations heureuses, abondantes, libres, instruites, éclairées négligeraient les Prêtres & leurs pratiques pour s'occuper d'objets utiles. C'est sur un peuple malheureux que la Religion a le plus de pouvoir ; le sacerdoce est toujours sûr que l'infortune & les calamités ramèneront à ses pieds des esclaves que le bien-être rendrait audacieux & rebelles à ses ordres. C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent réciproquement les mains ; ils s'unifient pour tout détruire ; l'intolérance leur est nécessaire, & la félicité des peuples ne peut résister à leurs efforts réunis.

Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir que toute Religion est essentiellement intolérante par ses principes & pour ses intérêts ; ainsi tant que l'on regardera le culte comme la chose la plus importante, il faudra tout lui sacrifier jusqu'à la prospérité, à la puissance & au repos des Etats ; le zèle ou l'attachement pour la Religion l'emportera sur les règles de la politique & de la raison. Quand les peuples seront paisibles & tolérants, ils ne devront leur tranquillité momentanée qu'à une heureuse inconséquence, ou à des intérêts présents, qui leur feront perdre de vue des principes naturellement propres à les rendre féroces & cruels. Les intérêts de ce monde triompheront alors pour un temps de l'atrocité des Dieux ; leurs Ministres seront forcés de se contenir, ou de ne point débiter des maximes contraires au bien public ; l'Etat pourra jouir d'un repos passager jusqu'à ce que le fanatisme, renaissant de ses cendres, reprenne de nouvelles forces, ou que favorisé par des circonstances imprévues, il produise de nouveaux embrasements. Le Prêtre n'est indulgent que quand il ne lui est point permis de persécuter ; dès qu'il se sent en forces la cruauté ne lui coûte rien, & il trouve que le crime est nécessaire pour soutenir

l'imposture ¹².

Voilà les funestes avantages que la Religion a procurés & procurera toujours au Gouvernements & aux moeurs qu'elle se vante de soutenir ; utile pour un temps aux seuls Tyrans, elle nuit aux bons Princes & aux nations ; inquiète & turbulente elle produit continuellement des querelles ; arrogante & présomptueuse elle se ferait un crime de céder à la raison. Toujours en délire, ses sectateurs seront toujours disposés à se battre sans savoir pourquoi : toujours en contradiction avec eux-mêmes, ses Prêtres, suivant leurs intérêts présents, prêcheront la tolérance ou la persécution, l'obéissance ou la révolte, la douceur ou les assassinats ; mais ses principes mêmes sont destructeurs ; ils ne sont propres qu'à mettre en fermentation les esprits & à causer des troubles ; la Religion sera toujours implacable, elle ne peut sincèrement pardonner à ses ennemis ; si elle fait une trêve avec eux, elle se fera un devoir de la rompre toutes les fois qu'elle en aura l'occasion, & la Divinité justifiera toujours ses infractions & ses crimes.

Que la raison, que la saine politique jugent après cela de la réalité des avantages qui peuvent résulter des systèmes religieux. Est-il bien vrai que la Religion ou que les préjugés sacrés soient nécessaires au gouvernement des peuples ? Est-il si avantageux de les tromper, de les aveugler, de leur cacher la vérité ? Est-il dangereux de les désabuser de ces chimères qui sont pour eux une source de crimes, de combats &

¹² Plusieurs de nos Théologiens se sont depuis peu hautement déclarés pour la tolérance dans leurs écrits. Je ne les accuse point de manquer de sincérité, ou de chercher à faire leur cour, mais je les accuse d'inconséquence. Un Chrétien tolérant est un homme qui renonce à ses principes ; un Prêtre tolérant est un homme qui renonce à ses intérêts & qui trahit son corps. Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention aux clameurs que les écrits du savant Docteur Hoadley ont excitées parmi ses confrères du Clergé. St Augustin, s'est déclaré pour la tolérance, mais il changea bientôt d'avis. La liberté de l'examen est un article fondamental de Religion Protestante, mais nos Prêtres Protestants persécuteraient & brûleraient très volontiers tous ceux qui d'après leur examen ne pensent pas comme eux.

de fureurs ? Seront-ils donc bien malheureux d'être délivrés des fers de ces Prêtres qui les asservissent à deux jougs également onéreux ?

Les personnes de bonne foi reconnaîtront, sans doute, la vérité du tableau qui vient d'être tracé ; elles avoueront que toutes les Religions imaginées jusqu'à présent & subsistantes aujourd'hui sont inutiles & dangereuses. Mais on nous demandera, peut-être, si la Religion, ayant une influence si marquée sur les hommes & se trouvant si propre à les pervertir, ne pourrait pas entre des mains habiles devenir un mobile très puissant pour les porter à la vertu. On demandera si un Législateur plus honnête & plus éclairé que ceux qui jusqu'ici ont apporté des cultes aux nations, ne pourrait pas introduire un Dieu formé sur le modèle d'un homme vraiment bon, équitable, rempli de sagesse. En un mot on demandera s'il ne serait pas possible de présenter aux mortels une Religion vraiment utile, capable de les rendre bienfaisants, équitables, paisibles & vertueux ?

Nous avons déjà en partie répondu à cette question ¹³. Nous avons fait voir qu'en supposant qu'un Dieu colère est l'auteur de toutes choses, il était impossible de lui attribuer une bienfaisance, une sagesse, une équité, une prévoyance qui ne se démentent jamais. Ainsi ce Dieu ne sera jamais un modèle à proposer aux hommes.

Nous ajouterons encore à cette réponse que toute Religion est nécessairement fondée sur un Dieu qui s'irrite & qui s'apaise ; en effet s'il n'était tantôt courroucé & tantôt favorable, quels rapports pourrait-on supposer entre les hommes & lui ? A quoi serviraient les prières, les cultes, les sacrifices, les Prêtres, dans une Religion qui supposerait un Dieu constamment propice ? Il faut donc nécessairement un Dieu colère dans toute Religion ; il faut qu'on puisse l'apaiser pour le ramener à la bonté. Cela posé, sa sévérité n'en imposera jamais qu'à l'homme de bien, dont souvent elle troublera le cerveau, tandis que sa bonté rassurera le méchant, qui comptera

¹³ V. chapitre I.

toujours pouvoir facilement l'apaiser, La Religion étant l'ouvrage de l'imagination, ne peut jamais avoir de principes assurés, elle détruira toujours d'une main ce qu'elle établira de l'autre ; les expiations anéantiront dans les cœurs les effets de la crainte que pourrait y faire naître l'idée d'un Dieu sévère.

D'ailleurs l'ignorance où les hommes seront toujours sur l'Essence divine, fera de la Divinité un vrai Protée, que chaque homme sera forcé de voir diversement, & de composer à sa manière ; cet être arbitraire fera nécessairement éclore des querelles & des animosités entre ceux qui s'en occuperont, surtout à cause de l'importance qu'ils attacheront à leurs opinions. Ceux mêmes qui annoncent ce Dieu aux hommes & qui se donnent pour les interprètes de ses volontés célestes seront-ils jamais d'accord entre eux ? Ne voyons-nous pas que leurs importantes rêveries ne font que les diviser ? Les nations ne sont-elles pas assez folles pour prendre parti dans leurs querelles sans même y rien comprendre ? Les Ministres de la Divinité ne sont-ils pas en tout pays en droit d'inquiéter les consciences & de tout mettre en combustion ? Dès qu'on suppose un Dieu très irascible, il faut un culte, il faut des expiations, il faut des Prêtres, il faut des penseurs qui s'en occupent, qui en raisonnent, qui en parlent aux autres ; & comme les hommes sont toujours des hommes, ils se tromperont eux-mêmes, ou ils tromperont les autres ; ils auront des passions, des intérêts, des extravagances, & ceux qui les prendront pour guides, en croyant plaire à leur Dieu, ne seront que les instruments des folies ou des impostures de ses Prêtres.

Enfin toute Religion fondée sur une révélation sera toujours fondée sur le mensonge, & ne se soutiendra que par le mensonge & la force. Ceux qui trompent les hommes, toujours méchants eux-mêmes, ne seront jamais disposés à les rendre bons, honnêtes & vertueux ; le plus grand intérêt des imposteurs est de les rendre souples & déraisonnables ; il n'y a que la raison & la vérité qui puissent rendre les hommes solidement heureux ; si le mensonge leur est utile, ce ne peut être que pour des moments passagers ; *ceux qui sèment du vent*

finiront tôt ou tard par recueillir des tempêtes ¹⁴.

Si l'on nous parle de la *Religion naturelle*, dont bien des gens vantent l'utilité, nous dirons qu'il n'existe point de Religion naturelle ; que la nature ne nous apprend rien ni sur les rapports qui subsistent entre elle & les êtres de l'espèce humaine, ni sur les moyens de lui plaire. En un mot la nature ne peut point nous découvrir aucun système religieux, l'expérience & la raison ne peuvent point en produire ; toute Religion est, par son essence, toujours en contradiction & avec la nature & avec elle-même.

¹⁴ V. Osée chap. VIII. vs. 7.

Chapitre X

De l'influence de la Religion sur la Morale ; la Religion ne peut en être la base.

[Retour à la table des matières](#)

Si, comme on vient de le prouver, la Religion par ses principes mêmes & par les conséquences nécessaires que l'on en tire, ne peut être que nuisible à la saine politique, & tend à détruire tôt ou tard la tranquillité des Etats, il est évident que c'est fausement qu'on nous vante les avantages qu'elle procure à la morale, dont on prétend qu'elle est l'appui le plus solide. Ce qui nuit à la société ne peut être avantageux aux membres qui la composent, ce qui est contraire aux vues de tout bon Gouvernement ne peut être utile à des sujets qu'il doit protéger & faire vivre paisibles entre eux ; ce qui bannit la concorde des nations ; ce qui rend l'homme ennemi de son semblable ; ce qui a semé si souvent la discorde entre le Souverain & les sujets ; ce qui met sans cesse les citoyens aux prises ; ce qui se modifie diversement dans les esprits de tous les hommes, ne peut jamais servir de base à la morale, dont le but invariable doit être de rapprocher les mortels, de confondre leurs intérêts, de leur inspirer la justice & l'humanité, de réunir leurs volontés & de les faire travailler de concert à leur bien-être réciproque, toujours lié à celui de la société.

Tels sont les motifs & les devoirs que la morale annonce aux hommes ; si la Religion les fortifiait & les rendait plus sacrés, quelque incompréhensibles que ses dogmes pussent paraître d'ailleurs, on ne devrait point la rejeter pour cela ; il y aurait de la frénésie à vouloir

l'attaquer si elle contribuait réellement à rendre les hommes meilleurs ; chercher à l'anéantir ce serait conspirer contre la société. Mais doit-on des ménagements à des systèmes d'erreurs & de préjugés dont les principes primitifs sont d'interdire l'usage de la raison, de fermer ses yeux à la vérité, de se haïr soi-même, de détester tous ceux qui ne voient pas des chimères des mêmes yeux, d'enivrer les mortels d'espérances frivoles & de craintes désespérantes sans les rendre plus vertueux ? Tout homme qui s'intéresse au bonheur de ses semblables & qui sent ce qu'il doit au genre humain, n'est-il pas autorisé à combattre des fantômes qui depuis tant de siècles servent de prétextes aux passions & aux fureurs des tyrans, des imposteurs, des extravagants, des orgueilleux, des avarés & des fanatiques, qui prétendent guider les nations, & qui se croient intéressés à tromper, à diviser, à rendre leurs esclaves méchants & malheureux ? Détromper ses concitoyens de ce fatal système, en montrer la fausseté, faire sentir le danger de ses principes & leurs conséquences pernicieuses ; lui substituer des vérités, qui en éclairant les hommes les rendront toujours plus humains & plus sensés, ne peut être regardé comme un attentat que par ceux qui recueillent les fruits des égarements du genre humain.

Quand même, comme on vient de voir, on supposerait la possibilité d'imaginer une Religion conforme à l'intérêt des hommes, comme cette Religion serait toujours nécessairement fondée sur des chimères & des faussetés, il faudra nécessairement qu'elle dégénère en abus, en disputes, en fureurs, & qu'elle produise tôt ou tard des excès & des folies, proportionnés à l'importance que les peuples y attacheraient. Quand même dans l'origine le corps sacerdotal serait composé d'hommes les plus vertueux & les mieux intentionnés, il faudra nécessairement que ce corps, en possession de commander à la crédulité, se serve de la Religion & de la Divinité pour autoriser ses passions, pour augmenter son pouvoir, pour multiplier ses richesses, pour favoriser ses vues intéressées. Peu à peu les Prêtres persuaderont à leurs disciples que rien n'est plus essentiel pour eux que de se soumettre aveuglément, d'immoler leur raison & leur propre nature à

la Divinité, qui jamais ne parlera que suivant les intérêts de ceux qui la feront parler. Après les avoir ainsi rendus déraisonnables il sera facile aux Prêtres de les pousser aux plus grands crimes ou de leur faire violer les devoirs les plus sacrés de l'homme, sous prétexte de se conformer aux volontés de Dieu. Ainsi toute Religion qui prétendra soumettre l'homme à l'empire d'un Dieu, le soumettra réellement à des Prêtres. Toute Religion qui lui proposera pour règle de sa conduite la volonté divine, ne lui proposera réellement pour règle que les volontés de l'ordre sacerdotal, seul en possession d'interpréter & d'annoncer les décrets de la Divinité. Ainsi des hommes intéressés deviendront les arbitres des mœurs & de la conduite des peuples, & les rendront injustes & malfaisants quand leurs vils intérêts l'exigeront. Une morale religieuse ne sera jamais qu'une morale accommodée aux vues du sacerdoce, celui-ci ne trouvant rien de plus important que d'aveugler les peuples afin de les faire sans celle travailler à sa propre grandeur en leur persuadant qu'ils rempliront par là tous leurs devoirs envers Dieu.

Voyons d'abord si nous pouvons fonder notre morale & régler nos devoirs sur le caractère moral de la Divinité que l'on nous propose pour modèle. Dira-t-on que Dieu est bon ? Mais il ne l'est point relativement à la race humaine lorsqu'il l'afflige par des calamités ; sa bonté se dément donc & n'est point immuable ; ainsi Dieu est capricieux & changeant il détruit souvent cette harmonie, ce bel ordre que l'on admire dans l'univers. Nous appelons bonté dans un homme la disposition constante où il est de faire du bien à ses semblables dès que cette disposition change en lui ou dès qu'il fait du mal, nous lui retirons notre estime & nous l'appelons méchant. Dira-t-on que Dieu est juste ? Mais cette justice se dément pareillement, si, comme on est forcé de l'avouer, l'innocence & la vertu sont souvent dans l'infortune, & si dans le monde que nous habitons les personnes les plus honnêtes sont souvent les plus malheureuses. Nous disons qu'un homme est juste lorsqu'il est dans une volonté permanente de rendre à ses semblables ce qui leur appartient & de les traiter suivant leurs mérites ; ainsi dès que la vertu souffre sous un Dieu tout-puissant,

nous sommes forcés de l'accuser d'injustice, & il ne peut être le modèle de la vertu que nous appelons Equité. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on détruit aussitôt son caractère moral, il n'est plus un modèle de justice, il n'est plus qu'un Tyran fantasque & déraisonnable ¹⁵.

Si les spéculations Théologiques influaient constamment sur la conduite des hommes, rien ne serait plus propre à détruire en eux toute idée de vertu que les qualités dangereuses que toutes les Religions de la terre ont assignées à leurs Divinités. Les mortels accoutumés à supposer que leur Dieu est un être parfait, dont il n'est point permis de blâmer la conduite, qu'il faut imiter & suivre de loin, doivent chercher à lui plaire en agissant comme lui : qu'en peut-il résulter ? Si l'on m'assure que le Dieu que j'adore est jaloux, vindicatif, prompt à s'irriter, de quel droit pourra-t-on me dire que je ne dois pas être envieux, que je dois m'abstenir de la vengeance, qu'il faut mettre un frein à ma colère, qu'il convient d'étouffer la jalousie dans mon cœur ? Si l'on me montre des ambitieux, des zélés féroces, des assassins, des rebelles, des conquérants, des voleurs, des parricides, des adultères, comme des personnages agréables à ce Dieu, comme des êtres inspirés par lui, comme des hommes selon son cœur ; comment peut-on me dire ensuite qu'il faut s'abstenir du bien des autres, qu'il faut aimer sa patrie, qu'il faut observer le Droit des Gens ? Si l'on me persuade que la Divinité, sensible aux présents, exige une portion de mes biens est l'esclave d'un intérêt sordide, comment pourra-t-on me prouver que le désintéressement est louable ? De quel droit le Paganisme, adorateur d'un *Saturne* qui détrône son père ; d'un *Jupiter* qui mutilé le sien & qui remplit le monde de ses adultères & de ses débauches ; de quel droit, dis-je, une

¹⁵ On fait consister la vertu à ressembler à la Divinité Un Païen qui se serait proposé *Jupiter* pour modèle, eût-il été bien vertueux ? Un Juif ou un Chrétien qui voudraient imiter le Dieu de la Bible, auraient-ils une morale bien pure ? Cependant il est évident que le *Jupiter* des Païens était un Dieu moins méchant que le Dieu des Chrétiens ; si la conduite du premier invitait à la débauche, la conduite du second invite à commettre des assassinats. Les Européens n'ont point gagné à changer les Dieux de leurs ancêtres.

telle Religion pouvait-elle recommander la piété filiale & la décence dans les mœurs ? Si l'on prétend que le Dieu perfide & séducteur que le Chrétien adore se plaît à tendre des embûches à ses faibles créatures, ne doit-il pas en conclure que la trahison, la fourberie sont permises, & que la fausseté est approuvée par la Divinité ? Si l'on assure que ce Dieu, d'un caractère si dangereux, s'offense des pensées, des paroles, des actions & des omissions des hommes, ne doit-il pas conclure que rien ne peut le dispenser de partager ses sentiments, & que pour lui plaire il doit plonger le couteau dans le sein de tout homme qui l'outrage ? D'après ces funestes idées chaque mortel devient nécessairement ennemi de son semblable : chaque nation doit détruire, combattre & troubler celle qui déplaît à son Dieu : la société du genre humain, l'union des familles, seront troublées ; les liens de la patrie, du sang, de l'amitié doivent à chaque instant se relâcher & se briser.

C'est aux idées odieuses, absurdes, informes & contradictoires que les différentes Religions du monde ont données de la Divinité, que l'on peut attribuer l'ignorance & l'incertitude continuelle où la plupart des hommes sont sur les devoirs de la morale. En fondant cette morale sur des Puissances invisibles, dont souvent le genre humain éprouvait les injustices ; en l'établissant sur des révélations incroyables, sur des oracles inintelligibles, sur des préceptes divins perpétuellement contradictoires, & souvent destructeurs des sociétés, nos guides spirituels ont plutôt sapé que fortifié les fondements de toute morale. Le superstitieux ne sait jamais à quoi s'en tenir : un Dieu, qu'on lui représente comme le plus cruel des Tyrans, comme un être captieux, comme un despote insensé, lui ordonne d'être bon, d'être humain & sincère : le même Dieu qui lui défend de voler, lui ordonne de dépouiller l'Egyptien par la fraude, & de s'emparer du pays de ses voisins ; le même Dieu qui lui prescrit la douceur, lui inspire le zèle, le fanatisme & la fureur.

Si nous voulons remonter à la source véritable de la dépravation des mœurs chez un grand nombre de peuples, nous verrons que c'est

aux notions affreuses que la Religion leur a données de leurs Divinités qu'ils en furent redevables. Si dans une nation nous trouvons quelque usage inhumain, abominable, révoltant, nous nous tromperons rarement en présumant que c'est la superstition qui l'a fait adopter dans l'origine. C'est pour plaire à son Dieu que le Phénicien dénaturé lui sacrifiait ses enfants ; c'est pour contenter la jalousie de son Dieu que le Juif zélé portait le fer & la flamme chez ses voisins ; c'est pour satisfaire la passion de son Dieu lubrique que la femme de Babylone allait se prostituer dans son temple ; c'est dans l'idée de servir l'humeur vindicative & jalouse de son Dieu, que le Chrétien depuis tant de siècles se fait un devoir de tourmenter, de gêner, de vexer & de brûler ceux qu'il suppose ses ennemis. C'est pour apaiser la faim de son impitoyable idole que le Mexicain lui immolait à la fois les habitants d'une Province entière.

Les usages les plus étranges, les plus choquants, les plus opposés à la nature ont communément la Religion pour principe ; elle seule a le pouvoir d'étouffer dans les cœurs d'une nation entière les sentiments les plus ordinaires, de transformer les hommes en des bêtes féroces & insensées ¹⁶. Une morale qui ne peut avoir que le bien des humains, que la justice, que la sociabilité pour objet, est forcée de disparaître devant un Dieu cruel, supérieur à la nature & à la raison, dont les ordres ne peuvent être discutés. Il faut être inhumain, injuste, fourbe & de mauvaise foi sous une Divinité à qui l'on attribue ces indignes dispositions ; toute morale est incompatible avec une Religion qui le proposera pour modèle. S'il existe des vertus parmi des hommes imbus de ces horribles notions, c'est que l'intérêt de leur nature les

¹⁶ dans l'île de Formose la Religion ordonne, aux femmes, qui avant un certain âge sont enceintes, de se faire fouler aux pieds de la Prêtresse. La Religion chez les *Jagas*, peuple d'Afrique, voulait que les guerriers pour se rendre invincibles se frottassent le corps avec la graisse de leurs enfants pilés dans un mortier. Dans presque tout l'Indostan la Religion exige que les femmes se brûlent sur les cadavres de leurs maris. Sur la côte de Coromandel la Religion veut que les filles soient déflorées par une Idole. Dans les Pays Catholiques Romains la Religion prétend que des filles malheureuses gémissent toute leur vie dans le chagrin & dans les fers.

force à chaque instant de perdre de vue leur odieux modèle, & triomphe en eux de l'atrocité de leur Dieu. Si ce Dieu changeant ordonne tantôt le crime & tantôt la vertu, sa morale devient incertaine pour ses adorateurs ; chacun d'eux se fera un système de conduite dans lequel il ne suivra d'autre règle que son propre tempérament. En conséquence il sera paisible ou turbulent, humain ou malfaisant, dévot fougueux ou dévot pacifique, juste ou injuste, sincère ou dissimulé ; il trouvera dans son Dieu changeant & dans ses ordres discordants des raisons également fortes pour justifier une conduite, quelconque. En bonne foi, quelle serait donc une morale qui dépendrait du caprice & de l'intérêt de chaque homme, & qui n'aurait d'autre règle que son tempérament ou son organisation particulière, que le mouvement plus ou moins rapide de son sang, que les idées vraies ou fausses qu'on lui aurait inspirées ?

Une morale pour être vraie doit être la même pour tous les individus & pour toutes les nations : elle doit se fonder sur la nature, les besoins, les intérêts des êtres de l'espèce humaine vivants en société. Les hommes, peu d'accord sur leurs Dieux, sur les qualités qu'ils leur donnent, sur les cultes qu'ils leur rendent, sont forcés de s'accorder sur les principes généraux de la morale. Si dans leur conduite ils dérogent quelquefois à ces principes, cela vient de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs passions, de la perversité de leurs institutions religieuses & politiques qui les obligent à devenir sourds au cri de la nature, & qui les empêchent de connaître ce que la raison exige d'eux. L'ignorance dans laquelle les gouvernements, d'accord avec les Prêtres, plongent les nations, est le plus grand obstacle que la morale ait à vaincre ; les hommes ne sont vicieux & méchants que parce qu'ils son ignorants ; ils ne sont ignorants & dominés par des passions dangereuses que parce que leurs Dieux, leurs Souverains, leurs guides spirituels & temporels, leurs instituteurs, aveugles ou méchants eux-mêmes, ne songent point à les éclairer sur leurs devoirs, à leur développer la raison, à leur inspirer le goût de la vertu, à leur montrer les rapports qui les lient à leurs semblables, à leur faire connaître & leur tracer la vraie route du bonheur.

S'il était possible de se figurer un Dieu constamment favorable à l'espèce humaine, c'est-à-dire, dont la bonté, l'équité, la sagesse ne se démentissent jamais ; dont les volontés toujours d'accord avec elles-mêmes ne prescrivissent jamais à ses adorateurs que des actions honnêtes ou utiles à la société ; dont les interprètes parlaient toujours le langage de la raison ; dont les Représentants sur la terre ne fissent que fortifier les ordonnances par l'autorité des lois ; un tel Dieu pourrait servir de base à la morale, son culte serait cher & précieux aux hommes, ses oracles ne seraient que les lois de la nature rendues plus authentiques & plus sacrées ; la Religion n'en ferait que la promulgation, ses instructions les retraceraient perpétuellement au peuple, & le gouvernement les inviterait ou les forcerait de s'y conformer : mais un Dieu, vu diversement par chaque homme ou par chaque peuple, ne peut être la mesure des devoirs de tout le genre humain ; ses volontés exprimées si diversement dans différentes contrées, & si contradictoires dans la même Religion, ne peuvent fournir des règles invariables ; enfin ni les préceptes de ses interprètes, continuellement en disputes, ni les lois des Souverains, presque toujours injustes & partiales, ni les usages, souvent insensés des peuples ignorants & mal gouvernés, ne peuvent être les vraies règles des mœurs, ne peuvent s'accorder avec les intérêts communs des habitants de la terre.

Si je parcours la terre en demandant à chacun de ses habitants ce qu'il pense de la bonté, de la justice, de la douceur, de la sociabilité, de l'humanité, de la bonne foi, de la sincérité, de la fidélité dans ses engagements, de la reconnaissance, de la piété filiale, etc., la réponse ne serait point équivoque, chacun approuvera ces la qualités, il les jugera nécessaires, il en parlera avec éloge : mais si je lui demande ce qu'il pense de son Dieu, ce que prescrivent les ordonnances, ce qu'enseignent ses Prêtres, ce que disent ses lois & ses Souverains, ce que ses usages demandent de lui, jamais nous ne pourrons nous entendre, jamais nous ne tomberons d'accord sur rien. Si je m'adresse aux enfants d'Israël, ils me diront qu'il faut voler & exterminer des Idolâtres réprouvés par leur Dieu ; le Chrétien zélé me dira que tout ce

que son Dieu commande ne peut être que juste, que ses ordres ne sont pas faits pour être examinés, & qu'il faut adorer ses décrets lors même qu'il commande le crime. Un peuple féroce & conquérant me dira qu'on peut sans scrupule piller & ravager ses voisins ; un peuple commerçant m'assurera que tout est légitime pour la prospérité de l'Etat ; le Sauvage prétendra que la vengeance est permise, & doit être cruelle ; le Citoyen policé prétendra qu'elle est : un mal. L'Indien ou le François me diront que l'adultère n'est rien ; l'Espagnol & l'Arabe me diront que c'est un crime affreux ; le Tartare vagabond prétendra que l'on peut tuer son père lorsqu'il n'est plus bon à rien ; le Spartiate assurera que le bien de l'Etat exige que l'on tue ses enfants contrefaits. Si je consulte les sujets d'un Despote, ils me diront que sa volonté fait la loi, que ce qu'il ordonne est toujours juste, & que lui obéir ne peut jamais être un crime. Enfin si je consulte la raison j'apprends à quoi m'en tenir sur toutes ces décisions si discordantes ; elle me dit que tout ce qui est constamment utile au genre humain est un bien, & que tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences nécessaires devient nuisible à la société est un mal très réel ; c'est là-dessus que j'établis une morale, & d'après les idées si différentes que je trouve répandues parmi les hommes, je m'aperçois que ni les Dieux, ni les Prêtres, ni les Gouvernements, ni des Lois informes ne peuvent nous prescrire des devoirs contraires à la nature, à l'essence du genre humain, au bien des sociétés ; j'en conclus que leurs oracles, dictés souvent par la passion, par l'inexpérience & le délire, ne peuvent être Les règles immuables de la conduite de l'homme.

C'est donc sur la nature que la morale doit se fonder. Tant que l'homme sera un être sensible & capable de penser, il sera forcé d'aimer la vertu & de haïr le crime ; il ne se trompera dans ses jugements que lorsque l'ignorance, la passion, la précipitation l'empêcheront de juger sainement. Toutes les fois que nous verrons l'homme méchant, nous trouverons en remontant à la source de ses dispositions, qu'elles sont dues à ses préjugés politiques & religieux, à son éducation, à ses habitudes vicieuses, à des opinions fausses dont son esprit s'est imbu ; le méchant est un homme mal organisé, ou

dépravé par les préjugés.

L'enthousiasme & l'imposture ont inventé les Religions ; les préjugés de chaque peuple ont fait naître son culte, les besoins & les circonstances de chaque nation ont produit & modifié son gouvernement, ses usages & ses lois ; mais c'est l'expérience de l'homme, aidée par des réflexions sur sa propre nature, ce sont les besoins invariables & constants de l'espèce humaine qui fixent pour toujours sa morale.

C'est, comme on l'a dit tant de fois, dans l'ignorance forcée où les hommes sont retenus, dans les préjugés qu'on les oblige de regarder comme sacrés, dans les vices de leurs gouvernements & de leurs Religions que nous devons chercher l'origine de cette dépravation générale que nous trouvons dans les mœurs ; il faudrait les éclairer, leur montrer la vérité, leur apprendre à faire usage de la raison, les gouverner avec équité, les élever dans de bons principes, leur faire sentir leurs véritables intérêts, les contenir par de bonnes lois ; alors on ne serait point dans la nécessité de les tromper. Les hommes sont partout traités comme des enfants, on les effraye par des fantômes ou on les apaise par des chimères, qui jamais ne peuvent tenir lieu d'un bonheur présent & réel. Souverains des nations, voulez-vous des sujets vertueux, éclairez-les, faites-les instruire, invitez-les à bien faire mais surtout rendez-les heureux : l'erreur ne peut être d'une utilité passagère & trompeuse que pour ceux qui sont incapables de leur procurer un bien-être véritable ou qui n'en ont point la volonté.

Vainement en effet s'est-on promis jusqu'ici de remédier à la perversité de l'homme en combinant la Morale avec la Religion ; on s'est faussement imaginé que c'était un chef-d'œuvre de politique de réunir le pouvoir des Dieux à celui de la raison ; cette alliance monstrueuse n'était pas faite pour durer ; par cette association trop inégale la Raison, fille de la Nature & de la Vérité, fut accablée ou éclipsée par la Religion, fille du Merveilleux & de Puissances invisibles à qui la nature est elle-même subordonnée. Partout où la

morale fut unie à la superstition, celle-ci prit l'ascendant sur elle & finit toujours par l'asservir à son caprice ; elle ne put marcher sur la même ligne qu'une compagne enorgueillie de son origine céleste ; elle fut forcée de plier sous elle & de se prêter à ses merveilles, à ses impostures. Insi la morale avilie par la Religion, devint un fanatisme pur, qui uniquement enivré de ses notions abstraites n'eut plus l'homme pour objet. Le Moraliste religieux perdit de vue la terre, son esprit ne fut occupé que des rapports fictifs qu'il supposa entre les faibles mortels & la Divinité dont il n'eut point d'idées. Guidé par les leçons du Prêtre l'homme ne connut point ce qu'il devait à ses semblables, ne s'occupa point de la société, se négligea lui-même, ne regarda la terre que comme un passage, fut absorbé dans ses rêveries inutiles, & se plongea dans une apathie dangereuse ; ou bien lorsqu'il eut de la chaleur dans le sang & de l'enthousiasme, il ne devint actif que pour tourmenter ses associés ou pour se nuire à lui-même ; ses yeux perpétuellement fixés sur un point éblouissant ne virent rien autour de lui, toute sa morale se borna à ne point détourner un instant ses regards des fantômes qui l'aveuglaient. Ainsi la morale religieuse ne fit jamais que des hommes engourdis, des frénétiques, des visionnaires sans jamais faire des êtres raisonnables ni de vrais citoyens.

Un homme instruit par la raison, formé par une éducation honnête, retenu par de bonnes lois, est saisi d'horreur à la vue ou au récit de toute action criminelle & nuisible ; celui qui est guidé par la Religion, ayant eu dès l'enfance l'esprit corrompu par des préjugés, ne suppose jamais de mal que dans ce qu'on lui dit de contraire aux ordonnances de la Religion, & de nuisible à ses intérêts ; il ne voit rien au delà. Des pratiques négligées, des cérémonies omises, de pieuses minuties, des fautes imaginaires, lui font bien plus de peur & lui donnent plus de scrupules que des fautes réelles, que des crimes avérés. Persuadé que toute offense contre sa Religion est le plus grand des attentats, il se fait des monstres des omissions les plus légères, il éprouve des remords pour des transgressions puériles, & se pardonne aisément les choses les plus graves. Le dévot stupidement effrayé des menaces de

ses Prêtres, ne voit rien de plus important que leurs ordres ; ébloui de leurs promesses tout le reste lui devient indifférent ; il est sûr par leurs secours de se remettre en grâce avec la Divinité, qu'il suppose plus facile sur le mal qu'on fait à les créatures que sur le mépris de ses prétendues Lois. Fier de ses petitesesses, qui le mettent bien avec son Dieu, il méprise la terre & se croit un modèle de vertu, même en se permettant des injustices, des vices, & souvent des forfaits.

C'est ainsi que la Religion, subrogée trop souvent à la morale, l'anéantit tout à fait & ne produit que des dévots sans vertu. Les hommes les plus religieux sont rarement les plus honnêtes & les plus sociables ; quant au plus grand nombre des hommes, la Religion les laisse tels qu'ils sont, ils persistent malgré elle dans les habitudes qu'elle condamne ; elle ne peut rien contre les passions violentes & habituelles ; elle est moins forte que l'usage, que l'opinion, que l'intérêt présent ¹⁷ ; & quand les intérêts des hommes les échauffent elle ne peut résister au torrent qui les entraîne ; dès que la Religion leur paraît incommode ; ils la rejettent, ils la méprisent, ils se débarrassent de son joug, sans suivre pour cela les règles de la morale, sans recourir à la raison qui les gênerait encore bien plus que la Religion ; alors à la tyrannie religieuse succède quelquefois la licence la plus complète ; accoutumé à voir la morale uniquement fondée sur la Religion, le méchant se flatte que celle-ci une fois bannie, il n'existera plus de frein pour lui & qu'il pourra se livrer impunément au torrent de ses désirs ; il a discuté bien ou mal, mais toujours avec, partialité, le système qui le gêne ; & après avoir entrevu que sa

¹⁷ La même Religion qui permettait & approuvait autrefois les combats singuliers, les défend aujourd'hui, sous peine de damnation éternelle ; cependant dans les pays les plus superstitieux nous voyons des duels, parce que l'opinion publique, plus forte que la Religion, fait regarder ceux qui refusent de se venger d'une injure, comme des lâches & comme des personnes déshonorées : D'où nous devons conclure que l'idée de l'opinion publique est plus forte que la Religion. Les Courtisans sont communément les plus corrompus des hommes & les plus disposés à sacrifier leur honneur & leur conscience à leur avancement ; ils disent comme les grands du Royaume d'Achem, *Dieu est bien loin, mais le Roi est tout près.*

Religion n'est qu'une sottise, il en conclut fort imprudemment que la morale n'est pas mieux fondée qu'elle.

D'autres incapables de discuter ne peuvent bannir de leur esprit les idées religieuses dont ils ont été nourris dès leur enfance, ils font alors un pacte avec la superstition, ils la concilient avec leurs dérèglements ; s'ils se séparent d'elle pour quelque temps, c'est en se promettant néanmoins tôt ou tard de s'en rapprocher par la suite, & de recourir aux moyens qu'elle est toujours prête à fournir aux transfuges qui lui reviennent. C'est ainsi que la plupart des hommes, quoique persuadés que la rapine, l'injustice, la violence, la ébauche déplaisent à leur Dieu, ne laissent pas de s'y livrer dans la ferme confiance qu'ils pourront un jour se réconcilier avec le ciel qu'ils outragent sciemment ¹⁸ ou bien dans les intervalles de raison que les passions, la dissipation & les plaisirs leur laissent, ils demandent pardon à la Divinité des fautes qu'ils ont commises, & qu'ils commettront de nouveau toutes les fois qu'ils y seront sollicités. Les nations sont remplies d'hommes vicieux qui savent allier la superstition avec le crime, qui périodiquement offensent & apaisent le ciel, ou qui se promettent d'expier dans la vieillesse ou à la mort les forfaits d'une vie remplie d'iniquités. Ils se flattent que leur attachement peu raisonné pour la Religion, pour ses dogmes étonnants, pour ses pratiques puériles, leur tiendra lieu de ce qu'ils doivent aux hommes, & leur rendra toujours la Divinité propice.

Ainsi la Morale n'a qu'à perdre lorsqu'elle est associée avec la Religion ; celle-ci fut toujours prête à pardonner, à expier les outrages qu'on faisait à cette morale : d'ailleurs la Religion veut occuper l'homme sans partage ; elle montre de l'indulgence pour les crimes

¹⁸ Le Christ dit dans l'Évangile : faites-vous des ??? dans le ciel avec les richesses injustement acquises. Ces paroles ne sont-elles pas bien consolantes pour tous ceux qui pillent les peuples, & qui sont assurés d'obtenir le pardon de leurs vols en faisant des largesses aux pauvres ? C'est peut-être en conséquence de ce principe que l'on voit tant de voleurs publics & particuliers chez les Chrétiens. Les Princes pillent les peuples, occupés à se piller les uns les autres. Les marchands les plus dévots se permettent des fraudes & des supercheries.

qui ne regardent que les hommes, mais elle exagère & traite avec rigueur les fautes qu'elle invente, les moindres violations de ses règles, les omissions de ses pratiques, en un mot, l'infraction des devoirs fictifs qu'elle impose. Quand le Prêtre tient la balance pour peser les actions humaines, il la fait toujours pencher du côté de son propre intérêt ; il trouve que les crimes les plus affreux, les plus dignes du courroux céleste & des châtimens des hommes, sont ceux qui nuisent à son propre empire ; il change en fautes impardonnables des actions totalement indifférentes à la société ; il accoutume ses disciples à regarder avec horreur les personnes peu soumises à ses dogmes, réfractaires à ses caprices, dédaigneux pour ses mystères & ses leçons, peu pénétrés d'un saint respect pour ses rêveries & pour les objets qu'il propose à la vénération ; les peuples nourris dans ces préjugés sont bien plus révoltés d'une foule de crimes imaginaires que de ceux qui sont réellement pernicieux ou qui portent le désordre dans la société ; les mots vagues de *profanation*, d'*hérésie*, d'*impiété*, de *sacrilège*, font sur les esprits une impression bien plus forte que l'assassinat, la trahison, l'injustice, le vol, l'adultère ¹⁹. Le vulgaire imbécile s'accoutume à regarder un homme qui n'a pas la même croyance que son Prêtre, ou qui n'est pas soumis à ses décisions, comme bien plus criminel que celui qui outrage la nature & la raison ou qui fait un tort évident à ses semblables. Si ces préjugés sont avantageux à la Religion & à ses Ministres, ils sont propres à éteindre dans les peuples toute idée de morale : par là les nations deviennent superstitieuses sans avoir la moindre idée de vertu.

D'après de semblables principes il ne faut point être surpris si nous trouvons une ignorance profonde de la morale, une honteuse dépravation dans la conduite, un oubli total des lois les plus simples

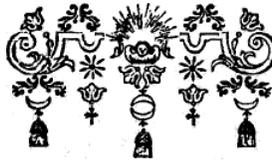
¹⁹ Quand on vient à examiner de près le sens des mots terribles sous lesquels les peuples croient communément désigner les crimes les plus affreux, on trouve que réellement ces mots ne désignent que des choses déplorables pour les Prêtres, & très peu intéressantes pour le reste des hommes. L'*hérésie* n'est qu'une façon de penser différente de celle du Clergé ; il en est de même de l'*impiété*, des *blasphèmes*, des *sacrilèges* qui n'ont jamais pour objet que des choses que l'intérêt du Clergé voudrait faire passer pour vénérables & saintes.

de la raison & de l'humanité dans les pays les plus soumis à la superstition & à ses Ministres ; là les devoirs prétendus de la Religion absorbent tous les autres ; les actions les plus atroces trouvent de l'indulgence & de la faveur dans les Prêtres ; les temples sont ouverts aux meurtriers, aux voleurs, aux scélérats ; ils y trouvent des asiles contre la sévérité des lois ; ainsi le sacerdoce rend son Dieu le protecteur & le complice du crime, tandis que pour des opinions, souvent cachées, il a le front de faire égorger ou brûler des citoyens vertueux.

Quelles peuvent être les idées de morale d'un Espagnol, d'un Portugais ou d'un Italien, qui voit la puissance temporelle & spirituelle se réunir pour faire souffrir les tourments les plus recherchés à un malheureux Hérétique, à un Juif, à un homme qui par légèreté aura tenu quelques discours un peu libres sur la Religion, ou qui aura violé quelque ordonnance de l'Eglise, tandis qu'il voit le temple de son Dieu fournir une retraite sûre à un assassin dont les mains fument encore du sang de son semblable ? A la vue de cette conduite si favorable à l'ennemi réel de la société, & si cruelle pour celui qui a péché contre la Religion, l'homme qui en est le témoin ne doit-il pas se convaincre que le meurtre, le vol, la trahison sont des fautes très légères en comparaison de celles que la Religion punit avec tant de rigueur ? ²⁰ D'un autre côté dans les pays où l'ordre sacerdotal jouit d'un grand pouvoir, d'une autorité non disputée, d'une entière impunité ; où la Puissance temporelle n'a point le droit de réprimer les excès des Prêtres, où ceux-ci nagent dans l'opulence & vivent dans une honteuse oisiveté, leurs mœurs ne tardent point à se corrompre ; le vice impuni devient bientôt effronté ; le sacerdoce insolent de ses forces renonce à toute pudeur, il se permet toutes sortes d'attentats, &

²⁰ En Espagne & en Portugal le peuple fait, dit-on, des efforts pour soustraire un meurtrier aux poursuites de la justice ; il favorise son évasion & sa retraite dans une Eglise ou dans un couvent. D'un autre côté lorsque l'Inquisition poursuit quelqu'un, chacun s'empresse de prêter main forte & de le faire saisir : le Père est forcé de livrer son fils, le Mari de livrer sa femme, sous peine d'être punis comme auteurs d'hérétiques.

le peuple accoutumé à ne point critiquer la conduite de ses guides, à les imiter, à les justifier, se corrompt d'après leurs exemples ; des Prêtres ignorants, étrangers à la morale, dissolus & criminels eux-mêmes, le laissent croupir dans une ignorance complète de ses vrais devoirs, lui montrent de l'indulgence pour les vices dont ils sont eux-mêmes souillés, se prêtent facilement à remettre des fautes dont ils sont eux-mêmes coupables, & dont l'expiation devient toujours très lucrative pour eux ²¹.



²¹ Tout le monde sait à quel point la débauche, la dissolution & la lubricité sont portées par les Prêtres & les Moines Espagnols & Portugais : soustraits au pouvoir temporel, qui les craint & les respecte, ils le livrent impunément à leurs vices & à leurs passions criminelles ; l'Autorité séculière ne peut les punir même pour les crimes les plus noirs que de concert avec la Puissance Ecclésiastique, qui rarement consent que l'on punisse ses sujets, dans la crainte sans douce du scandale. L'on sait d'un autre côté que ces nations les plus dévotes de l'Europe sont les plus dissolues, les plus vindicatives, & celles où les assassinats sont les plus fréquents, où la vraie morale est la plus ignorée, où le peuple est le plus malheureux & le Clergé le plus puissant. Il est de l'intérêt des Prêtres que le peuple soit sans moeurs, ils ont alors l'occasion de faire des expiations plus fréquentes.

Chapitre XI

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations.

[Retour à la table des matières](#)

Tels sont les importants services que la superstition rend à la morale ; voyons maintenant l'utilité que la science des mœurs peut retirer des devoirs & des pratiques que la Religion enseigne aux hommes ; analysons ces vertus sublimes auxquelles le sacerdoce attache le plus haut prix, dont il fait dépendre la bienveillance du ciel, dont l'omission lui paraît le plus affreux des crimes.

Si les idées que les prétendus interprètes de la Divinité se formèrent & donnèrent de l'Être suprême ne purent être que fâcheuses & contradictoires ; si leurs systèmes théologiques & leurs spéculations mystiques ne furent jamais que des amas d'absurdités, les cultes qu'ils prescrivirent & les devoirs qu'ils imposèrent ne furent ni moins inconcevables ni moins déraisonnables que les Divinités qui les enseignaient. Rien de plus étrange que les caprices de la superstition ; rien de plus incompréhensible & de plus ridicule que les actions qu'elle ordonne ; rien de plus extravagant & de plus inutile que les vertus desquelles ses Ministres font dépendre la faveur du Très-Haut. La raison est forcée de rougir dès qu'elle entend les préceptes bizarres qui sortent de la bouche de ces législateurs inspirés par le ciel. L'un crie à son peuple de retrancher le prépuce de ses enfants, de se laver fréquemment, de s'abstenir de certaines chairs abominables aux yeux du Seigneur, de renoncer à tout travail en certains jours, d'offrir de fréquents sacrifices, d'observer avec le dernier scrupule quelques

cérémonies futiles. Un autre prescrit comme une chose importante au salut éternel que l'enfant, coupable avant même de naître, soit lavé & régénéré dans les eaux, qu'il s'abstienne de viande à des jours marqués ; qu'il s'acquitte fidèlement des cérémonies mystiques auxquelles les grâces d'en-haut sont attachées, qu'il se soumette périodiquement à des rites sacrés devenus les canaux des grâces de son Dieu ; que par des génuflexions & des mouvements fréquents & du corps & des lèvres, par des formules invariables, il fasse descendre les faveurs du Tout-Puissant. Le Bramine dit à ses disciples de se laver dans les eaux du Gange ; il leur persuade que cette eau possède la faculté merveilleuse de purifier les âmes de leurs souillures ; il leur recommande surtout de respecter la vie de tout animal ou insecte, dont la mort attirerait infailliblement le courroux céleste sur lui.

On ne finirait point si l'on voulait rapporter toutes les pratiques & les inventions puériles auxquelles la Religion a dans différents pays attaché la complaisance ou la colère des Dieux. Le bon sens est dérouté en voyant les devoirs ridicules que la superstition capricieuse imposa toujours aux hommes ; l'esprit ne peut point deviner les motifs des bizarreries que le sacerdoce a inventées pour apaiser le ciel ou pour mériter ses bontés. La Religion se plut toujours à mettre la raison en défaut ; elle se crut intéressée à ne montrer au vulgaire que des symboles, des emblèmes, des énigmes, des mystères, des cérémonies qu'il adopta sans examen, auxquels sa crédulité le soumit, avec lesquels l'habitude le familiarisa, dont il ne sentit jamais le ridicule, & qu'il retint avec opiniâtreté parce que leur obscurité même les lui rendit plus chers. Les peuples ne furent jamais que des enfants qui se laissèrent guider par leurs Prêtres ; ceux-ci les tinrent pour toujours en tutelle au moyen de l'aversion qu'ils leur inspirèrent de bonne heure contre la raison. Il fut évidemment de l'intérêt de ceux qui voulurent asservir les hommes de les jeter dans des embarras continuels ; de mettre très souvent leur obéissance à l'épreuve, de les habituer à plier sous leurs caprices afin de les façonner au joug ; de multiplier leurs fautes, leurs scrupules & leurs expiations. Voilà sans doute pourquoi les Ministres de la Divinité sont parvenus en tout pays à lier presque

toutes les actions de la vie au système religieux ; ils augmentent par là leur influence & leur pouvoir, ils se rendent nécessaires, ils trouvent dans la crédulité des peuples une source intarissable de richesses ²².

Les pratiques & les devoirs prétendus que la superstition prescrit aux hommes seraient indifférents en eux-mêmes s'ils n'avaient partout pris la place des vrais devoirs que la nature leur impose ; mais le superstitieux pénétré de l'importance de la Religion, persuadé que rien de ce qu'elle ordonne ne peut être inutile ou méprisable, convaincu que rien n'est plus essentiel que de se conformer aux ordres de son Dieu, s'imagine avoir rempli tous les devoirs en suivant servilement les règles établies par ses prêtres, en montrant une exactitude scrupuleuse dans les pratiques futiles dont jamais il ne pénétra les motifs ; il crut avoir des vertus & être quitte envers la terre en adhérant aux dogmes inintelligibles qu'on lui annonçait, en faisant plier la raison sous l'autorité, en n'omettant jamais la moindre chose dans les lois sacerdotales que le préjugé lui montrait comme', sacrées. Les expiations, les ablutions, les sacrifices, les cérémonies religieuses de toute espèce ne sont que des inventions funestes, par lesquelles l'homme substitue des mouvements physiques de son corps à des mouvements honnêtes & réglés de son cœur, à des habitudes utiles à la société. Toute Religion où l'on expie, invite à se rendre criminel. Or toute Religion suppose des moyens corporels & faciles d'apaiser la Divinité, d'où il suit que toute Religion est une source seconde de

²² Dans le Papisme le Prêtre ne perd pas son disciple un instant de vue. Il le baptise, il l'élève, il le marie, il le réconcilie, il le guérit de ses scrupules, il apaise ses remords ; la mort même ne le garantit pas de la tyrannie & des exactions des Prêtres ; dans quelques sectes Chrétiennes le Clergé tire un plus grand parti de ses Esclaves morts que de ses Esclaves vivants. Un habitant de l'Indostan n'est pas moins que le Chrétien infesté par ses Prêtres ; ceux-ci sont perpétuellement occupés à le purifier de ses fautes & à lui tirer son argent. Pour peu que l'un réfléchisse on demeurera convaincu que ce que l'on nomme le culte de Dieu n'est au vrai que le culte des Prêtres, qui n'ont imaginé des Religions en tout pays que pour leur propre utilité. Le seul malheur qui résulterait pour un Etat de la suppression du culte & des systèmes Théologiques, serait de forcer une foule d'hommes oisifs & méchants à chercher une façon de subsister plus honnête que l'imposture.

dépravations, dont le Clergé tout seul peut recueillir les fruits.

Si la Religion & ses Prêtres eurent tout à gagner en représentant la Divinité comme intéressée, comme envieuse des biens des hommes, comme avide de la chair des animaux, comme flattée de la fumée des sacrifices, la morale eut tout à perdre par l'indigne trafic qui s'établit entre le ciel & la terre ²³. Les expiations, comme on a vu, doivent enhardir au crime, le méchant devient plus téméraire dès qu'il se persuade qu'il existe des moyens d'apaiser son Dieu : jouit-il de l'opulence, il se tient assuré de pouvoir acheter de lui le droit de nuire à ses semblables, ; il entre en composition avec lui, il se conduit à son égard comme ces Ministres des Tyrans de l'Asie, qui achètent de leurs avides Maîtres la permission d'opprimer & de piller impunément leurs sujets, ou qui à force d'argent obtiennent d'eux le pardon des injustices, des vexations & des rapines qu'ils leur font éprouver, Socrate observe avec raison que *celui qui donne à ceux qui n'ont besoin de rien, entend bien peu l'art de donner ; & Platon demande ce que les Dieux doivent penser des présents des méchants, puisqu'un homme honnête rougirait de recevoir les dons d'un scélérat.*

Mais les passions des hommes, leurs habitudes vicieuses, leurs penchants déréglés, leurs fantaisies criminelles & momentanées, font qu'ils sont bien plus disposés à écouter la superstition facile que la sagesse austère ou que la saine morale. Celle-ci condamne avec rigueur les actions déshonnêtes, & montre au méchant toute l'horreur de sa conduite ; l'autre le console par l'espoir de se réconcilier avec le ciel, & calme ainsi ses craintes & ses remords. L'homme vicieux & criminel trouve dans la Religion des ressources infinies contre les reproches de sa conscience : il lui est bien aisé d'acquiescer du bout

²³ Lucien observe que les sacrifices supposent les Dieux gourmands, avides, intéressés, & semblables à des mouches, toujours prêts à dévorer les pauvres animaux & à sucer leur sang. V. *Lucian. Jupit. Tragic, V. dans Platon le Dialogue d'Eutyphon*. Le même Platon dans sa *République Livre II* ne veut pas que les riches aient dans leurs maisons des chapelles particulières, il exige qu'ils sacrifient en public, afin de leur ôter la faculté d'expier en secret leurs crimes avec trop de facilité.

des lèvres à des dogmes qu'il n'entend point, d'adhérer à des systèmes qu'il ne se donne point la peine d'examiner, que de consulter une morale gênante ; il préfère sans peine des pratiques qui le dispensent de changer de conduite, de combattre ses penchants, de renoncer à ses habitudes : disposé à se tromper lui-même & de moitié avec son Prêtre, il se promet que des prières, des mouvements du corps, des sacrifices, des offrandes, quelques regrets stériles & passagers le remettront en faveur avec son Dieu, qui, touché de ses présents & de les bassesses, lui pardonnera les outrages qu'il a faits à ses semblables : il trouve bien plus commode d'égorger des agneaux, de bâtir des temples, de faire des largesses aux Prêtres, de leur confesser ses crimes, de répéter quelques prières, de se mettre dans une posture humiliante, que de sacrifier son ambition, son avarice, que de résister à des habitudes criminelles, que de briser les liens qui l'attachent au vice. Si frappé des instructions & des menaces de sa Religion l'homme corrompu renonce pour quelque temps à sa conduite déréglée, il ne tarde point à la reprendre, assuré que cette Religion le recevra toujours à bras ouverts, que l'on Dieu intéressé & fléchi par ses soumissions lui pardonnera ses écarts, & que son Prêtre lui fournira des moyens de le débarrasser du fardeau des remords. Une pente facile conduit au crime ; on n'oppose qu'une faible résistance à ses désirs dès qu'on se promet de pouvoir à volonté se réconcilier avec son Dieu. « Vas au Temple, dit la superstition ; immole des victimes ; humilie-toi en présence de la Divinité ; adresse-lui tes prières ; accuse-toi devant ses Prêtres, & tes péchés te sont remis ». Ainsi par la lâche complaisance de la Religion la vie du criminel devient un cercle de crimes & d'expiations ; un Dieu sévère cède aux instances de ses Ministres & leur donne le pouvoir de remettre en son nom les outrages que l'on a faits, & que l'on continuera de faire à ses créatures. Un repentir qui n'aura point de suites suffit pour calmer la conscience, & le méchant est pardonné tandis que son cœur est toujours le même ²⁴. C'est ainsi que quelques formules, quelques

²⁴ Philippe II. Roi d'Espagne fut, ainsi que Louis XIV Roi de France, un débauché & un Tyran très dévot. Jovien, qui succéda à l'Empereur Julien, tout crapuleux qu'il était, préférait sa foi à l'Empire, qu'il ne voulut accepter qu'à condition de

regrets périodiques & passagers, quelques prières suffisent pour rétablir la paix dans l'âme injuste d'un Prince, dont la vie est marquée par des oppressions continuelles ; d'un courtisan avide, vindicatif & fourbe ; d'un Concussionnaire qui s'engraisse de la substance du pauvre, de la veuve, de l'orphelin ; d'un juge qui tient une balance inégale ; d'une femme infidèle qui souille la couche de son mari.

Ces sons donc d'être surpris si les hommes les plus pervers, les plus livrés à la débauche, à des habitudes criminelles, à des vices honteux, sont souvent attachés à la Religion qu'ils outragent par leur conduite ; ils la regardent comme une ressource ; ils sont sûrs qu'elle les recevra lorsqu'ils voudront recourir à elle, ils savent qu'indulgente elle sera toujours prête à les laver de leurs iniquités ; ils croient que leur Dieu facile ne peut manquer de leur pardonner lorsqu'ils fléchiront le genou devant ses Ministres. Voilà pourquoi nous trouvons du zèle dans ceux mêmes que leurs mœurs corrompues sembleraient devoir rendre les ennemis de la Religion ; ils ne peuvent souffrir qu'on leur ôte la perspective des ressources dont ils espèrent tôt ou tard se servir ; ils craignent qu'on ne les prive des moyens commodes qui, sans gêner leurs passions, en diminuent les remords. Que le méchant qui refuse obstinément de renoncer à ses dérèglements, à ses crimes, soit dévoré de honte & de remords, qu'il en soit déchiré ; c'est trahir la société que de le soulager ; qu'il ne trouve du repos que dans une conduite honnête ; qu'il ne se pardonne à lui-même que lorsqu'il aura réparé le mal qu'il aura commis, & que des Prêtres impudents ne s'arrogent point le droit de remettre au nom des Dieux des fautes dont les hommes sont les victimes.

Les Prêtres en tout pays ont réduit en tarif les délits des mortels. Ainsi les Ministres du Très-Haut ont prétendu mesurer jusqu'à quel

ne point régner sur des Païens. Louis XI demandait à la Vierge Marie la permission de commettre ses assassinats, qu'il expiait ensuite par des présents à l'Eglise, des confessions, & des communions. La confession chez les Papistes est un grand encouragement au crime ; si elle retient quelques hommes, l'*absolution* qu'elle procure en pervertit bien d'autres.

point il était permis de l'outrager ! La vraie morale n'a qu'une mesure invariable pour fixer la grandeur des fautes ; les plus nuisibles à la société sont les plus grandes à ses yeux ; elle nous ordonne de ne point agir tant que nous sommes dans l'incertitude sur les effets de nos actions ; elle blâme indistinctement tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences éloignées produit sur nous-mêmes & sur les autres des effets destructeurs ; elle ne trouve permis que ce que la raison approuve ; & la raison n'approuve que ce qui est conforme à notre nature propre & à l'intérêt de la société où nous vivons. Quelles que soient les décisions de la Religion, de la loi, de l'usage, de l'opinion, la saine morale ne peut regarder comme vertueuses que les actions vraiment utiles, & comme criminelles que les actions nuisibles au genre humain ; enfin elle décidera sans hésiter que tout ce qui nous nuit à nous-mêmes est une folie, & que tout ce qui tend à troubler la paix des hommes, à les opprimer, à les rendre malheureux, est un crime, que l'autorité du ciel & de la terre ne peut jamais justifier.

Sur quoi tombent pour l'ordinaire les scrupules & les remords que la Religion fait naître ? Quels sont les crimes que ses Ministres reprochent avec le plus d'aigreur ? Quelles sont ces transgressions qui, selon eux y allument toute la colère divine ? Hélas ! les fautes que la Religion condamne avec le plus de sévérité ont, comme on a vu, rarement le bien public pour objet ; elle nous apprend à frémir devant des mots, à éviter avec horreur des crimes fictifs, par lesquels elle prétend qu'un Dieu impassible est vivement offensé. Ainsi des actions indifférentes, des paroles peu considérées, des opinions involontaires, irritent le Tout-Puissant contre ses faibles créatures. Aux yeux de la droite raison, l'injustice, la rapine, la médisance, la calomnie, la fraude, l'ingratitude, la dureté, sont des crimes plus réels & plus graves que ces fautes prétendues qui ont pour objet un Dieu, à la gloire ou à la puissance duquel on devrait supposer que l'homme est incapable de nuire, d'après les idées mêmes que la Religion s'efforce de nous en donner. Les fautes que la superstition nous exagère, & que suivant ses idées les hommes punissent avec le plus de rigueur, sont communément des choses qui n'intéressent aucunement le repos de la

société.

Est-il rien de plus propre à confondre nos idées sur la morale que le droit que le sacerdoce s'arroge de forger des crimes & des vertus ? Quelles sont en effet ces vertus si vantées auxquelles la superstition attache exclusivement la complaisance du ciel ? La première de ces vertus consiste dans une soumission aveugle aux dogmes & aux opinions que le sacerdoce nous propose, vertu à laquelle on met un si haut prix que quelques Docteurs ont eu le front d'enseigner qu'elle suffisait pour sauver les hommes sans les œuvres. Il faut convenir en effet que cette prétendue vertu est la plus utile à la Religion & à ses Ministres ; elle doit être bien chère aux méchants, qui, en acquiescant sur parole aux systèmes qu'on leur prescrit, ou en se dispensant de l'embarras de les examiner, se trouvent assurés des bontés de leur Dieu, même sans rien changer à leur conduite criminelle, ou sans montrer aucune vertu aux êtres de leur espèce. Cette foi, ce pieux aveuglement, ce renoncement total à la raison est une disposition si nécessaire dans les principes de la Religion moderne des Européens qu'elle a le front de proscrire les vertus les plus avantageuses au genre humain, dans ceux qui d'ailleurs ne sont pas soumis à ses décisions, à son culte, à ses Mystères ; elle traite insolemment de vertus *fausses* toutes celles qui n'ont point sa croyance pour base ²⁵. Est-il donc rien de plus destructeur pour la morale que de faire mépriser ou de montrer comme des crimes les actions les plus honnêtes, les plus héroïques, les plus nécessaires à la race humaine ? La modération d'un Aristide ; la sagesse d'un Socrate ; l'inflexible équité d'un Caton ; les rares vertus d'un Antonin ne sont donc que des péchés aux yeux des hommes qui prétendent enseigner la morale ! La tempérance, la bienfaisance, l'humanité, l'équité, la modération d'un Infidèle, d'un Idolâtre, d'un Philosophe, sont-elles donc des qualités moins estimables que l'injustice, la férocité, la barbarie d'un dévot ou d'un Prêtre ?

²⁵ Sénèque de vita beata cap. III dit : rerum naturae adsentior ; ab illa non deerrare, ad illius legem exemplumque formari, sapientia est. Il dit ailleurs (chap. II) Habeo melius certiusque lumen quo a falsis vera dijudicem : animi bonum animus inveniatur.

Gardons-nous de le penser ; la vertu ne dépend ni du caprice, ni des rêveries théologiques ; l'homme qui est bon & vertueux à Pékin ne peut être un méchant ni à Rome, ni à Paris, ni à Londres. Il n'y a que la superstition qui puisse fasciner l'esprit au point de croire qu'un homme ne puisse être honnête sans ajouter foi à ses fictions absurdes.

Cependant l'intérêt du Clergé voulut que des opinions si ridicules s'établissent ; tous ceux qui lui résistent lui deviennent inutiles, & pour les rendre odieux à la société, il les défère comme des hommes sans mœurs & sans vertus ; en conséquence le dévot se figure que ceux qui ne sont point soumis à sa Religion sont de mauvais citoyens, & qu'il n'est de vertus réelles que celles que prescrit le caprice de son Prêtre : celui-ci ne règle la morale que sur son intérêt. Les espérances que le sacerdoce donne pour une autre vie ne sont destinées que pour ceux qui lui auront été bien soumis dans la vie présente, qui lui auront humblement sacrifié leur raison, qui auront aveuglément adhéré à ses dogmes, qui auront été soigneux à remplir les devoirs qu'il a fixés, qui lui auront fait des largesses, qui se seront montré zélés pour ses intérêts, qui auront marqué beaucoup d'amour à une Divinité, que dans toutes les Religions du monde ses Ministres ont représentée sous les traits les plus propres à repousser les coeurs. Comment en effet aimer sincèrement un être inconnu par sa nature, mais que ses Prêtres pour leur intérêt ne laissent pas de peindre en tout pays comme le plus terrible & le plus malin des Tyrans ? Par quelle fatalité la raison est-elle forcée de méconnaître les vertus que la théologie nous recommande ? Par quel délire la superstition proscrit-elle les vertus que la raison approuve ? Nous offensoons les Dieux lorsque nous refusons de regarder comme des vertus le zèle farouche, la cruauté, la persécution qui sont des suites de l'amour divin ; nous offensoons la nature & la raison & nous devenons très nuisibles à nous-mêmes & à nos semblables dès que nous tendons aux perfections fanatiques que la Religion nous propose.

La nature nous dit de nous conserver, de jouir, de travailler à notre bonheur, de rendre notre existence agréable : la raison nous apprend

que pour faire partager aux autres les sentiments de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour obtenir leur estime, leur reconnaissance & leurs secours, nous devons leur faire du bien ou leur montrer des vertus : quels motifs aurons- nous pour faire le bien si la Religion nous ordonne de nous haïr nous-mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous avilir à nos propres yeux, de n'agir qu'en vue d'un Dieu que nous ne connaissons point, de renoncer pour lui plaire aux douceurs que la nature nous présente, de nous détacher des objets nécessaires à notre félicité ? En nous vantant cette abjection d'âme qu'elle nomme humilité, la Religion ne brise-t-elle pas l'unique mobile qui dans ce monde pervers pousse l'homme à bien faire, la seule récompense qui reste à la vertu ? Comment veut-on que celui qui s'est rendu insensible à l'estime de lui-même, ou à qui l'on fait un crime de s'aimer, soit jaloux de mériter la tendresse & l'estime de ceux avec lesquels le Destin le fait vivre ? ²⁶

²⁶ Les Prêtres disent toujours que c'est l'orgueil qui fait des incrédules, & que c'est aux humbles que Dieu se fait connaître. L'*humilité* n'est tant recommandée par les Prêtres Chrétiens que parce qu'ils sentent le besoin qu'ils ont de disciples bien stupides qui ferment volontairement les yeux à toutes leurs absurdités.

Chapitre XII

Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition.

[Retour à la table des matières](#)

Renoncer à la raison, s'aveugler volontairement, fermer obstinément l'oreille à la vérité, s'occuper uniquement de chimères effrayantes, sans jamais les concevoir ; immoler à des rêveries les penchants les plus légitimes de son cœur ; combattre avec zèle & détruire avec fureur ceux qui refusent de rêver comme nous ; sacrifier aux caprices de nos Prêtres notre bien-être & le repos de la société ; vivre dans les soupirs & les larmes ; renoncer aux bienfaits que l'on croit néanmoins partir des mains de la Divinité ; mortifier ses sens, se rendre la vie insupportable ; défendre avec chaleur des préjugés que l'on n'a point examinés ; sceller, s'il le faut, son opiniâtreté de son sang ; telles sont les vertus étranges que la Religion appelle surnaturelles & divines, sans doute parce qu'elles sont contraires à la nature, parce que la raison n'en devine pas les motifs, ou serait forcée, si elle les pesait de les désapprouver. Ce sont ces vertus qu'elle préfère à celles que par dédain elle nomme *humaines* ou *fausses*, parce qu'elles sont fondées sur l'essence de l'homme, utiles à son bonheur, nécessaires au soutien des sociétés ²⁷. Elle fait bien plus de cas de ces

²⁷ Rien de plus désavantageux à la Religion Chrétienne que le parallèle qu'on pourrait faire des Saints, des Héros, des Demi-Dieux, des grands Hommes, des Sages du Paganisme, avec les Saints & les Sages du Christianisme. Dans les premiers nous voyons des hommes courageux, remplis de grandeur d'âme, de bienfaisance, d'équité, & toujours occupés à rendre des services au genre humain. Dans les grands personnages que l'on propose aux Chrétiens pour modèles on ne voit que des Solitaires & des Moines abjects, des Martyrs enthousiastes, des Prêtres fanatiques & séditieux, des Docteurs embrouillés, des Pénitents inutiles au

vertus fictives que de l'humanité, de la justice, de la concorde, de la grandeur d'âme, de l'activité. Sois cruel, méchant, inhumain, mais crédule, nous crie la superstition ; sois doux, bienfaisant, modéré, & pense comme tu voudras, nous dit la vraie sagesse. Vis inutile sur la terre, rends-toi volontairement malheureux dans ce monde périssable, ne songe qu'à l'avenir, nous dit l'une ; sois magnanime, actif, laborieux, nous dit l'autre ; travaille à ton bonheur présent, rends-toi cher à tes concitoyens, mérite leur estime par tes services & tes vertus.

Depuis un grand nombre de siècles, il semble que la politique complice de la superstition n'ait cherché qu'à détruire dans les cœurs des hommes les seuls mobiles qui pouvaient les rendre vertueux en les rendant utiles à l'Etat. Les gouvernements ont abandonné la morale aux ministres de la Religion, dont l'intérêt ne fut jamais que de faire des rêveurs inutiles, des citoyens abjects, des fanatiques dangereux disposés à les servir aveuglément. La théologie indifférente sur les mœurs réelles ne s'est occupée que de subtilités, d'hypothèses gratuites, de commentaires sur les oracles de son Dieu ; la soumission à ses décisions lui fut bien plus avantageuse que la raison, que la recherche de la vérité, que la vraie science, que la morale ; les gouvernements persuadés que la Religion leur suffisait pour conduire les peuples & les rendre soumis, & pour leur inspirer le goût de la vertu, ou, peut-être, contents de commander à des âmes avilies, ignorantes, vicieuses & sans mœurs, se bornèrent à les forcer d'être orthodoxes & religieux, sans jamais songer à les faire instruire de leurs véritables devoirs. La théologie polémique infecta & désola le monde ; on n'entretint les mortels que de dogmes, de mystères, de mythologies, de commentaires sur des livres obscurs ; on obligea les

monde. Quelle comparaison entre Socrate & St Dunstan ; Cicéron & St Augustin ; entre Caton & Thomas Becket ; entre Marc-Aurèle & David ! Un Saint, chez les Païens, était un Citoyen plein de courage & d'énergie. Un Saint chez les Chrétiens est ou un lâche sans âme, ou un scélérat turbulent, ou un persécuteur inhumain, ou un Martyr frénétique, ou un Théologien en délire. Pour peu que l'on considère les principes de la morale Chrétienne, on sera forcé d'avouer qu'elle ne tend qu'à séparer les hommes les uns des autres ou bien à le mettre aux prises par le saint zèle qu'elle leur inspire.

sujets à croire ce qu'ils n'entendirent jamais, à se conformer à des cérémonies, à s'asservir à des usages arbitraires ; les Souverains ne pensèrent ni à faire de bonnes lois, ni à récompenser la vertu & les talents, ni à punir & décourager le vice & l'incapacité ; la façon de penser en matière de Religion fut seule consultée ; à ce prix il fut permis d'être sans mœurs & sans vertus. Plus nous considérerons la Religion & plus nous verrons qu'elle détruit la morale & qu'elle détourne l'homme des objets vraiment dignes de l'occuper.

Quels sont les importants avantages que les Nations recueillent des hommes que la Religion leur forme ? Le dévot croit-il avoir rempli tous ses devoirs, croit-il être bon Citoyen, bon Epoux, bon Père ; en un mot croit-il être bien utile, parce qu'il a mis dans sa mémoire des dogmes qu'il n'entend pas ; parce qu'il fréquente les temples assidûment ; parce qu'il répète mille fois de vaines formules de prières ; parce qu'il assiste fidèlement aux cérémonies de son culte, parce qu'il écoute attentivement les instructions de ses Prêtres ; parce qu'il s'abstient avec scrupule de certains aliments, parce qu'il fuit le monde & vit dans la retraite où il se repaît de spéculations stériles, parce qu'il partage son bien avec des Prêtres & des Moines, & leur rend ce qu'il a pris à la société ? Est-ce être citoyen que de ne rien faire pour son pays ? Est-ce être un bon Père que de négliger sa fortune ? Est-ce être bien utile que de perdre tout son temps en prières ? Cependant quiconque se conduit de la sorte paraît un homme réglé & de bonnes mœurs aux yeux de la Religion, tandis que la société n'en retire aucun fruit ²⁸.

Elle en retire encore bien moins de ces perfections prétendues que nous proposent des Religions, qui se vantent pourtant d'être utiles &

²⁸ Des Docteurs ont enseigné qu'un Chrétien ne pouvait être ni Magistrat, ni Soldat, ni Marchand. Les Prêtres de l'Eglise Romaine attachent une très grande vertu au célibat : cette perfection sublime a du moins l'avantage de les détacher de la société. Nous voyons dans notre histoire que l'idée de perfection attachée à la continence fut cause de l'extinction successive de toutes les maisons royales de l'*Heptarchie*.

nécessaires au genre humain. En effet en quoi consistent ces perfections merveilleuses ? Ceux qui veulent y parvenir se vouent à un célibat volontaire qui dépeuple la société, qui brise les liens du citoyen avec sa patrie, qui anéantit la tendresse pour ses proches, qui fait souffrir la nature, forcée de réclamer contre un enthousiasme dont elle est affligée. D'autres se refusent aux plaisirs les plus légitimes, ils croiraient irriter leur Dieu s'ils jouissaient de ses bienfaits ; ils s'imaginent plaire à l'auteur en détestant ses ouvrages ; ils pleurent, ils gémissent, ils se tourmentent, ils se mortifient, enfin ils se croient parvenus au comble de la perfection en se détachant de tout ce qui les entoure, en se haïssant eux-mêmes, en remplissant leurs jours d'amertumes & de douleurs, en détruisant peu à peu l'existence que la nature leur ordonne de chérir & de conserver. C'est ainsi que presque toutes les Religions de la terre nous montrent une foule d'insensés qui dans leur folie regardent comme des vertus la haine & le mépris de soi, l'esclavage volontaire, la mélancolie, l'oisiveté, les soupirs, la cruauté contre soi-même ; en un mot des outrages perpétuels faits à la nature, sans profit réel ni pour la société, ni pour soi.

C'est néanmoins sur ces idées absurdes que se fonde la conduite étrange de tant de pieux forcenés que la superstition nous montre partout comme des modèles achevés de la perfection. Quelles vertus réelles le bon sens peut-il démêler dans ces malheureux pénitents, pour avoir inventé mille manières de se tourmenter en cette vie afin de mériter les joies ineffables de l'autre ? Quel mérite un homme sensé peut-il trouver dans ces enthousiastes qui croyant soutenir les intérêts d'un Dieu dont ils n'ont point eu d'idées certaines & d'une Religion qu'ils avaient adoptée sur parole, ont souffert la mort avec un courage digne d'une meilleure cause, ont affronté mille dangers pour répandre leurs préjugés merveilleux, ont cru se rendre chers à la Divinité en montrant une opiniâtreté plus forte que les Tyrans, les supplices & les bourreaux ? Dans toutes les Religions du monde il s'est trouvé des hommes d'une imagination embrasée, d'un entêtement invincible, d'un courage à toute épreuve, qui ont cru que leur Dieu demandait le sacrifice de la vie qu'ils avaient reçue de lui & qui par leur constance

dans les tourments ont donné des spectacles mémorables dont l'humanité gémit, dont la raison rougit, mais dans lesquels la Religion trouve des preuves de sa bonté.

Elle ne s'enorgueillit pas moins de ces Pénitents fameux qui semblent s'être disputé à qui découvrirait les façons les plus rares de se tourmenter eux-mêmes. Quels avantages les sociétés ont-elles recueillis de tant de Solitaires, d'inutiles Anachorètes, de Cénobites austères, de Fakirs frénétiques, de Talapoins insensés que la crédulité révère partout & que la superstition admire comme des chefs-d'oeuvre de vertu ? Que verrons-nous dans ces désespérés & dans leur conduite étrange, sinon une profonde mélancolie nourrie par l'idée d'un Dieu barbare, & peut-être une vanité flattée de l'idée de se distinguer du commun des mortels & d'arracher leur admiration ? Pénitents insensés ! Est-ce donc un Dieu bon que vous croyez servir en devenant les ennemis de vous-mêmes ? Avouez votre démente, c'est un mauvais génie, c'est un Démon que vous adorez : c'est d'un Père bizarre qui se plaît à voir ses enfants affamés & dans les pleurs que vous êtes les enfants : c'est d'un Tyran furieux qui aime à voir régner la désolation autour de lui que vous croyez dépendre. Si votre Religion n'était pas à tout moment en contradiction avec elle-même, ne vous dirait-elle pas qu'un Dieu bon ne peut être flatté de vos tourments ; qu'un Dieu qui sait tout, connaît ce qu'il vous faut sans que vous le fatigiez par d'éternelles demandes ? Ne sentiriez-vous pas vous-mêmes que jouir de ses bienfaits c'est entrer dans ses vues, c'est lui rendre vos hommages ? S'il chérit ses créatures, n'est-ce pas le servir que de leur être utile ? Aimer les ouvrages de ses mains n'est-ce pas l'aimer lui-même ? En jouir n'est-ce pas s'exciter à la reconnaissance envers lui ?

Mais sous un Dieu que l'on croit bien moins l'ami que l'ennemi du genre humain, les esprits sont forcés de s'égarer à force d'idées lugubres ; & par une conséquence nécessaire c'est par la tristesse & les gémissements que l'on s'imagine le servir & désarmer sa colère. Ce fut là, sans doute, le point de vue qui frappa une foule

d'extravagants ; par un maintien grave, par une conduite austère, par de la misanthropie, par de la mauvaise humeur, par des privations cruelles & par mille supplices étudiés, ils n'ont paru vouloir annoncer aux hommes que le méchant caractère du maître qu'ils servaient. Un Dieu plein de rigueur doit faire disparaître la gaieté : il faut se conformer à son humeur sombre & sauvage : voilà pourquoi le superstitieux en tout pays se crut obligé de vivre séquestré, de faire divorce avec les plaisirs, de se séparer des objets qui pouvaient le détourner de ses sombres idées.

L'orgueil, comme on l'a fait entendre, eut, sans doute, beaucoup de part à l'étrange conduite de ces personnages dont la Religion fait ses héros ²⁹. La singularité attire les regards du vulgaire ; un genre de vie pénible lui en impose ; les tours de force l'éblouissent, il finit par regarder comme des favoris du ciel, comme des hommes divins & surnaturels, ceux qui paraissent avoir triomphé de la nature, & s'être mis au dessus de ses besoins. Si nous regardons sans prévention les motifs de la conduite de la plupart des enthousiastes que la superstition admire, nous trouverons qu'une imagination impétueuse ou bien une mélancolie profonde leur font entreprendre leur genre de vie pénible ; des espérances vagues, & plus souvent encore l'orgueil les y soutiennent ; la vénération des peuples les paye avec usure des maux volontaires qu'ils se font : ceux-ci s'imaginent follement que leur Dieu ne peut sans injustice le dispenser de récompenser & de chérir des mortels qui ont eu le courage de souffrir, de renoncer aux plaisirs de tout quitter pour lui ; ils le croient obligé de faire part de sa gloire à des fous qui lui font ces inutiles sacrifices ; ils ne doutent pas que ces hypocondriaques sacrés n'aient du crédit à sa Cour, & que leurs prières ne soient très efficaces auprès de lui. Enfin le Pénitent se persuade à lui-même qu'il a bien mérité de son Dieu, qu'il est obligé de lui savoir gré & de l'estimer de sa pusillanimité, de sa mélancolie, de son fanatisme, & même de sa vanité puérile.

²⁹ On peut appliquer aux Pénitents & aux Cyniques de toutes les Religions ce que Quintilien disait aux Cyniques de son temps. *Vos vero, novo genere ambitus, adorationem miseria captatis.*

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette vertu inquiète & turbulente, de cette fièvre sacrée que la Religion a nommée zèle ; elle est fondée sur un attachement aveugle à la cause prétendue de son Dieu & sur la nécessité d'étendre son empire. Cette vertu si vantée & souvent si destructive non seulement porte le désordre dans une nation, mais encore ceux qui la possèdent sont poussés à des entreprises hasardeuses dont ils deviennent communément les premières victimes : c'est au zèle que plusieurs sectes sont redevables de ces enthousiastes infatigables qu'on voit aller an bout du monde porter les oracles & le culte de leur Dieu : ils se figurent que, semblable aux Souverains ambitieux de la terre, il aime à voir augmenter son Domaine ; en conséquence ils traversent les déserts & les mers pour lui former des Colonies ; ils vont aux dépens de leur sang lui acquérir de nouveaux sujets. Cependant leur zèle est souvent mal récompensé dans ce monde ; les Dieux qu'une possession antérieure a rendu maîtres du pays punissent les téméraires qui viennent les y troubler.

De toutes les passions il n'en est point que la Religion flatte & rende plus indomptable que la vanité, c'est un sang bouillant, une bile très âcre, un tempérament colère qui forment les zélés : joignez à ces dispositions beaucoup d'ignorance, d'orgueil & de présomption, ce zèle deviendra d'une opiniâtreté invincible. Rien n'est plus opiniâtre qu'un homme dont la Religion a dépravé la conscience ; rien de plus inflexible qu'un ignorant qui se croit instruit & se flatte d'avoir son Dieu pour lui, de combattre pour sa cause, de l'avoir pour témoin de son courage & de son zèle. Lors même que les hommes le blâment, il n'en devient que plus obstiné dans son délire ; son orgueil le soutient contre tout l'univers, il regarde son entêtement comme l'effet des secours divins, il ne lui vient aucun doute sur la bonté de son jugement, il abonde dans son propre sens, il n'examine rien, il regarde son aveuglement comme sacré, & sans envisager les conséquences il se jette tête baissée dans les plus grands dangers. Le fanatique ignorant & de bonne foi est souvent plus à craindre que l'imposteur & l'hypocrite. Ce sont des personnages de cette trempe que nous voyons

dans ces champions qui portent souvent le trouble au sein des nations, & qui pénétrés de la bonté de leur cause ne cèdent jamais à des considérations humaine. Il n'est point de désordres que l'on n'excite sans scrupule dès qu'on le persuade que l'on défend son Dieu, tandis que l'on ne défend que sa vanité propre, son ignorance présomptueuse, ses préjugés imbéciles ; l'univers dût-il en périr on rirait au milieu de ses ruines ; l'opiniâtreté religieuse sera toujours capable d'ébranler les États ³⁰.

Tels font les hauts faits & les vertus fatales des différents héros dont la Religion orne ses fastes ; telles sont les qualités merveilleuses auxquelles elle décerne des palmes & des triomphes, ce sont-là les perfections vers lesquelles le fanatisme ordonne à ses victimes de tendre sans relâche. La contemplation, la prière, la retraite, l'oisiveté, le renoncement au monde & à ses plaisirs, le mépris de la raison, de l'expérience, de la science, les austérités, des tours de force, enfin le courage d'affronter la mort en troublant la société ; telles sont les éminentes vertus par lesquelles les fondateurs & les soutiens d'un grand nombre de sectes se sont distingués aux yeux du vulgaire.

Les peuples imbéciles demeurent stupéfaits à la vue de ces personnages inimitables ; mais leur admiration n'est point stérile ; on comble bientôt de richesses, d'honneurs, & de présents ces favoris des Dieux : le renoncement aux choses de la terre leur vaut peu à peu la plus grande opulence. Les nations séduites par l'humilité fastueuse de ces grands personnages se dépouillent pour enrichir ceux qui s'étaient

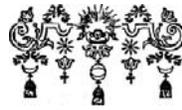
³⁰ Un grand zélé suppose toujours très peu de lumières & de jugement. Les Juifs, parmi les quatre choses, qui suivant leurs Rabbins détruiront l'univers ou amèneront le Jugement universel, comptent *un homme bien religieux & bien sot*. L'Eglise Chrétienne a eu beaucoup d'hommes de cette trempe : les plus grands Héros du Christianisme ont été ou des ambitieux intrigants & turbulents, ou des imbéciles fortement attachés à leurs préjugés, & qui les soutenaient avec opiniâtreté. St Athanase. St Cyrille & notre Thomas Becket de Canterbury, etc. ont été visiblement des séditieux, ou des fous, que l'intérêt ou la sottise animaient à troubler l'Etat pour l'acquit de leur conscience. L'ignorance est la mère de la dévotion ; l'ignorance obstinée & bouillante est la mère du zèle.

d'abord voués à la pauvreté ; elles s'empresstent d'élever & de distinguer des hommes qui font gloire de mépriser les grandeurs ; on fait nager dans le luxe ceux qui s'étaient d'abord refusé le nécessaire. Ce fut ainsi que les successeurs des enthousiastes indigents qui fondèrent la Religion Chrétienne, sont devenus peu à peu des Princes puissants qui marchèrent égaux aux Rois & qui souvent les forcèrent de leur céder le pas ³¹. Un respect héréditaire les rendit vénérables aux yeux des peuples prévenus lors même qu'on ne trouva plus en eux la moindre trace des vertus ridicules qui faisaient admirer leurs prédécesseurs.

La vertu, on ne peut trop le répéter, est l'utilité du genre humain ; l'oisiveté ne peut être utile ; la contemplation, la prière, la retraite ne peuvent être avantageuses ; des macérations, des tourments gratuits, la misanthropie, la bile, le fanatisme & l'opiniâtreté ne peuvent être mis au nombre des vertus. Ainsi la superstition par ses fausses vertus, par la supériorité qu'elle leur donne sur les véritables, par les devoirs extravagants qu'elle substitue à celles-ci, loin d'être l'appui de la morale ne paraît inventée que pour l'affaiblir ou la détruire. Enfin les dogmes & les principes fondamentaux d'une Religion qui sert un Dieu revêtu de qualités, sont incompatibles avec la droite raison. Les principes deviendront incertains & chancelants, même en supposant un Dieu bon, dès que l'on prétendra que ce modèle de nos devoirs n'est point astreint aux règles ordinaires, ou qu'il a pu se départir un instant de l'équité, de la bienfaisance & de la bonté. Comment allier une morale assurée avec une Religion dont le premier dogme est que la Divinité a pu permettre que l'homme la plus chérie de les créatures

³¹ En Angleterre, sous nos Rois Saxons l'on expiait, un meurtre par une amende. Une Loi d'Alfred fixait un prix à la vie du Roi même ; mais la composition pour la vie de l'Archevêque-Primat, était plus forte que pour celle du Souverain. Dans le Droit Canonique de l'Eglise Romaine le Pape est comparé au Soleil & l'Empereur à la Lune : celui-ci doit être soumis au Pape qui ne l'est à personne. Le Pape a deux glaives, l'un *spirituel* & l'autre *matériel* ; ce dernier est entre les mains des Rois, mais doit être employé sous le bon plaisir du Pontife. L'Empereur est une *Lime* qui ne peut agir si le Pape ne la tient dans sa main. *V. les Décrets de Gratien.*

succombât à une tentation qu'elle avait elle-même placée sur son chemin, & s'est prévalu de sa faute pour le punir & envelopper dans sa disgrâce toute sa race innocente ? Est-il bien possible de concilier la morale avec une Religion qui nous apprend qu'un Dieu, ayant trompé les hommes, les punit injustement, & en fait les jouets de ses cruelles fantaisies ? Si l'on voulait combiner une Religion si monstrueuse avec la saine morale, celle-ci subordonnée à la première ou serait renversée, ou ne serait jamais sûre de rien.



Chapitre XIII

La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale.

[Retour à la table des matières](#)

De la contradiction si palpable qui se trouve très souvent entre les dogmes fondamentaux que toute Religion nous enseigne & les vrais principes de la morale, il en résulte des inconvénients marqués pour la dernière ; la morale est toujours combattue par le dogme, & par ce choc elle est presque toujours affaiblie ou anéantie. Le dogme vient du ciel, il sert de base à la Religion, par conséquent il doit l'emporter sur la morale, qui vient des hommes, & qui n'a que le genre humain pour objet. Le dogme ne peut changer, la foi est invariable ; les faits que l'on raconte de la Divinité étant supposés indubitables par l'homme religieux, doivent régler sa conduite, il doit imiter son Dieu, & si ce Dieu a commis souvent les actions les plus atroces & les plus noires, c'est en vain que la raison voudra l'en détourner, le dogme plus respectable qu'elle lui apprendra ce qu'il doit faire. Dans une Religion qui enseigne que la Divinité a pu être dans mille occasions l'auteur ou le fauteur du crime, du massacre, de l'injustice, de la persécution, de l'intolérance, on ne voit pas de quel droit la morale s'ingérerait de dire aux hommes de s'abstenir de la violence, de vivre en paix, de suivre invariablement les règles de la justice & de l'humanité. Si l'on nous réplique que ce même Dieu a donné des preuves de sa bonté, il en résultera que celui qui l'adore & l'imité peut être bon & méchant, suivant que son tempérament & les circonstances l'exigeront.

Ainsi la morale enseignée par toute Religion, qui suppose

nécessairement un Dieu changeant, ne sera jamais que douteuse ; elle dépendra de l'intérêt & du caprice de chaque superstitieux, & du point de vue sous lequel il envisagera son céleste modèle, qui tantôt se montre à lui sous les traits de la bonté & tantôt sous ceux de la méchanceté ; ç'est à lui de choisir à quel Dieu il lui convient de ressembler. Demandez à la Religion Chrétienne si l'humanité, la concorde, & l'amour du prochain sont des vertus ; elle vous répondra sans hésiter que son fondateur recommande ces dispositions comme les plus essentielles pour plaire à la Divinité : demandez aux Ministres de cette même Religion si le féroce Moïse, si le barbare David, si tant de Rois sanguinaires & zélés qui ont égorgé, persécuté tourmenté des hérétiques, ont été agréables à leur Dieu ? Ils vous diront qu'ils ont été dévorés d'un saint zèle qui doit l'emporter sur l'humanité, la douceur & l'amour du prochain.

L'on ne peut cependant disconvenir que la Religion ne soit quelquefois d'accord avec la raison. Pour bien tromper les mortels, il est important d'allier le mensonge avec la vérité ; il faut leur persuader qu'on veut les rendre heureux ; il faut les séduire & les éblouir ; ils seraient infailliblement révoltés d'une Religion visiblement contraire en tout point aux intérêts de leur nature, & qui leur déclarerait qu'elle vient anéantir la morale. Ainsi la Religion est forcée d'emprunter le langage de cette raison, qu'elle défend néanmoins de consulter & d'exercer ; elle est obligée de se servir de la morale pour attirer les mortels ; ses Apôtres & ses Missionnaires les séduisent par une conduite modérée, par des vertus, au moins apparentes, par des mœurs rigides, par une conduite réglée, par des leçons utiles dont ils entremêlent leurs folies. Ainsi la morale est un marchepied dont la Religion s'est quelquefois servie pour s'élever sur le Trône ; dès qu'elle y est parvenue elle la méprise, elle la néglige, elle la force de céder le premier rang à cette morale fictive qui n'a que l'imagination pour base, & l'intérêt des Prêtres pour objet. Alors les vertus fondées sur les rapports subsistants entre les chétives créatures, sont des vertus secondaires ; la Religion ne souffre point qu'on les compare avec celles qu'elle fonde sur des rapports imaginaires.

Partout où le système religieux domine, les intérêts de la terre doivent être nécessairement subordonnés à ceux du ciel ; & si Dieu nous commande d'être cruels, fanatiques & rebellés, c'est en vain que la morale & la politique nous diront d'être humains, indulgents & soumis. Dès que la superstition est la plus forte, la raison est forcée de se taire ; la morale devient sa servante, elle n'est écoutée qu'autant qu'elle parle conformément aux vues de sa maîtresse impérieuse, & presque toujours en délire. La Religion a seule l'oreille du maître de toutes choses ; elle est seule dépositaire de ses intentions cachées ; elle jouit exclusivement du pouvoir d'attirer ou de désarmer son courroux ; ainsi c'est elle seule qu'il faut suivre, & ses préceptes tiennent lieu de tout aux yeux de ses sectateurs.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnaître l'inefficacité des notions religieuses pour rendre les hommes meilleurs ; les idées d'un Dieu vengeur & rémunérateur ne peuvent rien contre les passions de ceux qui en paraissent le plus fortement convaincus ; les Tyrans & les Prêtres même qui fondent tous leurs droits sur la Religion, n'en sont ni plus justes, ni plus réglés dans leurs mœurs, ni plus vertueux : que dis-je !, nous avons montré que les nations les plus religieuses & les plus orthodoxes sont communément les plus plongées dans l'ignorance de la saine morale ; n'en soyons point surpris ; la Religion persuade aux hommes qu'elle leur suffit ; elle leur fait une morale accommodée aux intérêts de ses Ministres ; elle expie tous les forfaits, elle calme tous les remords, elle réconcilie avec Dieu ; par son crédit puissant, elle procure les récompenses éternelles à ceux mêmes qui les ont le moins méritées ; ces avantages peuvent-ils être mis dans la balance avec ceux que la morale procure ? D'ailleurs rien de plus aisé que d'être religieux, tandis que, dans la présente constitution des choses, rien de plus difficile que d'être vertueux. L'univers est rempli d'hommes religieux ; il est des nations entières chez lesquelles personne n'a jamais douté des dogmes qu'on leur annonce, la vertu y est-elle plus commune pour cela ? Les sociétés en sont-elles plus heureuses de ce que les Tyrans qui les oppriment observent scrupuleusement des pratiques religieuses ? Une nation en est-elle

moins vexée parce que son Despote ; dévot, accompagné d'une foule de courtisans hypocrites, va au temple implorer la clémence du ciel sur un peuple que ses oppressions, ses injustices & ses folies retiennent dans la misère ? Il semble que la Religion ne soit faite que pour jouer les hommes, ou pour leur donner le change sur les auteurs de leurs maux. Qu'importe-t-il aux nations que ceux qui les gouvernent soient religieux ou impies ? Un Tyran crédule est-il moins un Tyran que celui qui ne croit point à la Religion ? Un Ministre, un Courtisan, un Prêtre, qui pillent, qui trompent, qui oppriment les peuples, en sont-ils donc des hommes moins nuisibles parce qu'ils allient l'ignorance & la crédulité à tous leurs crimes ? La Religion, loin de rendre les hommes plus vertueux, leur fournit des moyens de se dispenser de l'être ; elle sanctifie les fraudes du sacerdoce ; elle justifie, elle expie les crimes de la Tyrannie ; elle réconcilie avec Dieu tous ceux qui ont outragé & offensé ses malheureuses créatures. Ainsi, loin de rendre la morale plus respectable, elle invite à violer ses règles, elle émousse les aiguillons de la conscience ; mais jamais d'un scélérat elle ne parvient à faire un homme honnête & vertueux.

Que l'on ne nous parle point de ces changements merveilleux que la Religion opère sur les cœurs des hommes ; de ces *conversions* éclatantes, qui, de l'aveu même de ceux qui les vantent, sont si rares qu'on les regarde comme des effets surnaturels de la grâce divine. En bonne foi la vraie morale gagne-t-elle beaucoup à ces prodigieux changements, à ces révolutions subites qui se font dans le tempérament ou la conduite de quelques hommes, touchés par la Religion ? La société est-elle bien dédommée des vices & des crimes dont elle a longtemps souffert, parce que ceux qui les ont commis ont tout d'un coup pris le parti de fréquenter les Temples, de multiplier leurs prières, de pratiquer des jeûnes & des austérités, de vivre dans la retraite, de fuir le grand monde, de renoncer à ses plaisirs, sans songer à réparer tous les maux qu'ils ont faits ? La Religion osera-t-elle se vanter de rectifier ces penchants habituels qui enchaînent l'homme à ses vices ? Fera-t-elle d'un Conquérant, incommode à ses sujets & à ses voisins, un Monarque paisiblement

occupé du soin de rendre ses Etats heureux ? Amollira-t-elle le cœur inaccessible d'un avare qui toute la vie ne fait que thésauriser ? Déterminera-t-elle un Courtisan hautain, un Ministre injuste à renoncer à leurs vexations, à leur orgueil dédaigneux ? Engagera-t-elle un voleur public à restituer ses biens à la société ou à s'abstenir de ses rapines ? Non, sans doute ; la Religion opère rarement de pareils miracles. Que résulte-t-il donc de ces importants changements, qu'on lui attribue & qu'elle nous montre comme capables de réjouir la Divinité & toute sa cour céleste ? Chacun dans les remèdes que sa Religion lui propose, consulte son propre tempérament, il fait choix de ceux qui sont les plus analogues à ses passions & à ses intérêts & qui lui coûtent le moins. Ainsi l'homme colère, impérieux & d'un sang échauffé, deviendra zélé, persécuteur, intolérant ; l'homme d'une imagination forte deviendra fanatique, l'homme bilieux & mélancolique ira dans la retraite nourrir sa misanthropie ; l'avare consentira à faire de fréquentes abstinences ; le prodigue versera son bien dans le sein des pauvres ; la femme, jadis dissolue, ennuyée de ses galanteries, aimera son Dieu d'après la vivacité de son tempérament, & deviendra peut-être une dévote inspirée.

Ainsi chacun de ceux que la Religion a touchés ne fera que donner un nouveau cours à ses passions habituelles, & croira plaire à son Dieu en se livrant, en vue de lui, à leurs impulsions. Les changements merveilleux que la Religion opère consistent toujours à tourner vers des chimères les passions qui avaient antérieurement d'autres objets ; ses guérisons se bornent à appliquer des remèdes idéaux à côté d'un mal réel. La société ne peut rien gagner à une dévotion, si souvent incommode, à des prières & des jeûnes inutiles, à des austérités insensées, à ces visions extatiques, qui succèdent à des vices dans ceux qui l'ont troublée. Une nation longtemps tyrannisée, dépouillée, réduite à la mendicité, se trouvera-t-elle bien dédommée par les regrets tardifs d'un Monarque pusillanime qui, au lit de la mort & dans l'impuissance de lui nuire désormais, demandera pardon à son Dieu du mal qu'il lui a fait pendant toute sa vie ? Si quelqu'un méritait de mourir dans le désespoir, ce serait, sans doute, ces hommes

de sang, dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes & d'injustices ; la Religion ne devrait point écarter de leur couche les torches des furies ; leurs exemples effrayeraient au moins le crime audacieux & puissant ; leur supplice & leurs remords en imposeraient, peut-être, à ces monstres cruels qui se font un jeu du malheur, des soupirs & des larmes des peuples.

En supposant les changements que les idées religieuses produisent dans les cœurs des hommes, plus utiles, plus réels ou plus fréquents qu'ils ne sont, nous trouverons toujours, en prenant la balance, que les biens que la superstition fait aux hommes ne peuvent se comparer aux maux ; continuels & sans nombre qui en sont les suites immédiates & nécessaires. Si ses terreurs & ses menaces influent quelquefois sur les mœurs de quelques individus, mettent un frein à des passions peu fortes, contiennent quelques hommes timides, que le tempérament, que l'éducation, l'opinion publique & la crainte des lois auraient déjà suffisamment contenus, ces faibles avantages peuvent-ils donc dédommager la race humaine des plaies réitérées que le fanatisme lui fait en tout temps ? Les désordres & les calamités que la Religion produit sont vastes & journaliers, ils se font sentir à chaque instant à des nations entières ; les biens qu'elle peut faire, s'ils existent, sont rares, sont personnels & particuliers, se bornent à quelques individus que leur tempérament n'invite point fortement au mal. Pour un bras que la crainte des Dieux arrête, il en est cent mille qu'elle arme pour la destruction. Les fureurs religieuses sont des épidémies ; lorsqu'elles sont allumées, ni la raison, ni les lois, ni la puissance souveraine ne peuvent plus les arrêter.

En un mot si nous pesons les avantages & les désavantages de la Religion, nous verrons que les maux qu'elle a faits sont immenses comme l'océan, & que les biens qu'elle peut faire sont comme une goutte d'eau. Comparons en effet les guerres, les persécutions, les tyrannies, les troubles, les assassinats, les violences que le nom de Dieu a fait commettre sur notre globe ; avec le bien qui a pu résulter dans chaque siècle de la bonne conduite de quelques hommes qui,

même sans Religion, eussent été d'honnêtes gens. Un remède, justement décrié pour avoir empoisonné des Nations entières, serait-il donc avantageux parce qu'il aurait guéri deux ou trois citoyens, ou parce qu'il n'aurait pas fait périr quelques individus d'un tempérament plus sain & plus robuste que les autres ? Il est sans doute des poisons capables de procurer quelquefois une guérison, ou plutôt des soulagemens momentanés, à des hommes bien constitués, mais ils finissent par détruire & donner la mort au plus grand nombre de ceux qui les emploient.

Plus nous considérerons les choses & plus nous aurons lieu de nous convaincre que la Religion fut en tout temps un flambeau dont la lumière trompeuse ne servit qu'à égarer les mortels & embraser leur séjour. Ce flambeau secoué par le fanatisme, l'imposture & la Tyrannie, ne fit qu'allumer des passions cruelles, des fureurs inextinguibles, des discordes fatales, & produire des révolutions sanglantes. Par les disputes religieuses, toujours suites nécessaires de systèmes qui n'ont de fondement que dans l'imagination des enthousiastes ou l'intérêt des fourbes, qui n'ont que l'ignorance opiniâtre & présomptueuse pour garant, que l'autorité & la violence pour preuves, l'homme fut presque toujours séparé de l'homme ; son cœur fut déchiré par des haines immortelles, ses notions superstitieuses ne le rendirent actif que pour se nuire à lui-même, & incommode aux êtres que la nature devait lui rendre chers. Loin de lui inspirer des vertus, la Religion le rendit essentiellement injuste, inhumain, emporté, malfaisant ; ou si elle le rendit paisible, elle ne fit que le plonger dans le chagrin, la langueur, l'apathie & l'inaction.

Cette Religion qui se vante de fortifier la morale en sape donc réellement les véritables fondements ; elle en fait un édifice flottant en l'air, en l'établissant sur des Dieux incompréhensibles, sur des révélations incroyables, sur des préceptes absurdes & contradictoires, sur des oracles qui si souvent combattent la nature, la raison, les intérêts de l'espèce humaine : les vertus qu'elle recommande & les devoirs qu'elle impose sont non seulement puériles & inutiles, mais

souvent encore sont détestables aux yeux de la sagesse. Enfin tout nous prouve que l'homme religieux ne peut être humain, tolérant, bienfaisant, s'il n'est inconséquent, ou s'il ne renonce dans la pratique aux principes destructeurs de sa Religion, qui veut qu'il sacrifie les intérêts les plus évidents, ceux de la vertu & de la raison même, dès qu'il s'agira des intérêts cachés de la Divinité.

Ainsi distinguons pour toujours la morale, d'une Religion qui ne s'identifie avec elle que pour la détruire : ne confondons plus cette morale évidente avec un amas de chimères, qui depuis tant de siècles la défigurent au point de la rendre totalement méconnaissable ; séparons la vérité de l'alliage impur du mensonge & de l'imposture ; montrons son éclat aux hommes ; que sa lumière les éclaire, & les fasse marcher d'un pas sûr vers l'utilité, vers la vertu réelle, d'où dépend leur bonheur sur la terre. Eteignons les noirs flambeaux de la superstition, qui après avoir obscurci nos yeux ne nous font marcher qu'à tâtons, nous font chanceler à chaque pas, & qui sous prétexte de nous conduire à un bonheur lointain que l'imagination nous montre dans les cieux, ne nous permettent point de regarder à nos pieds, & de jouir de celui que la raison nous présente. Au lieu d'une morale mystique, ténébreuse, surnaturelle, donnons aux hommes une morale claire, sociable, naturelle ; la Religion est fondée sur l'enthousiasme & le merveilleux ; la Morale a pour objet les intérêts de l'homme ; la Religion a pour objet les intérêts des ennemis des hommes ; la Morale a l'expérience, la raison, la vérité pour ses garants ; la Religion n'a pour garants que l'ignorance, l'imposture & la tyrannie. La Morale élève le cœur de l'homme, lui montre sa dignité, lui enseigne ses droits, lui inspire de l'activité, de l'énergie, du courage ; la Religion l'épouvante, le dégrade, ne l'occupe que de sa bassesse, comprime le ressort de son âme, le met au désespoir & finit communément par le rendre furieux. La Morale dit à l'homme de travailler à son bonheur ; la Religion lui prescrit de se priver de tous les objets propres à le rendre heureux, sous peine d'encourir la colère d'un Dieu, dont le plaisir est de voir gémir ses créatures infortunées. La Morale dit à l'homme de chérir les êtres qui l'entourent ; la Religion lui dit d'aimer

par dessus toutes choses un Tyran odieux, qui lui ferait un crime de sa tendresse pour de viles créatures. La Morale lui dit d'être doux, humain, pacifique, indulgent ; la Religion lui fait un devoir d'être zélé, persécuteur, haineux, séditieux, toutes les fois qu'il s'agira de la cause de son Dieu ou de ses Prêtres. La Morale lui dit d'être raisonnable ; la Religion lui fait un crime d'écouter sa raison. Des bornes immobiles doivent donc à jamais séparer l'empire de la Morale & celui de la Religion ; ils ne sont point faits pour s'unir, leurs intérêts ne peuvent se confondre ; leurs sujets ne peuvent s'allier ; ceux de l'une ne peuvent être les amis de ceux de l'autre, ils ne peuvent combattre sous les mêmes étendards.

Que l'on ne nous dise donc plus que la Morale sans le secours de la Religion serait insuffisante pour rendre les hommes bons & vertueux. Serait-il donc plus difficile d'inculquer dès l'enfance à des êtres raisonnables des vérités utiles & palpables, que des rêveries nuisibles & dépourvues de vraisemblance, que des contradictions sensibles, que des mystères & des fables révoltantes pour le bon sens ? Est-il plus aisé de leur faire comprendre ce que c'est qu'un Dieu voilé de nuages, que de leur faire connaître l'homme & sa véritable nature ? Trouve-t-on plus d'embarras à leur faire sentir leurs devoirs véritables, la conduite qu'ils doivent tenir par intérêt pour eux-mêmes, qu'à leur remplir l'esprit d'hypothèses inintelligibles, de dogmes merveilleux, ou qu'à les soumettre à des cérémonies futiles, à des pratiques gênantes, à des rites dont le bon sens ne peut deviner l'utilité ? L'homme serait-il donc plus disposé par sa nature à prendre des opinions fausses & avilissantes, que des vérités propres à élever son âme, à l'ennoblir à ses propres yeux, à le consoler, à lui donner du ressort ? Est-il plus difficile de le convaincre qu'il doit s'aimer & s'estimer lui-même, qu'il est fait pour travailler à son propre bonheur, que de lui persuader de se haïr, de se nuire, de s'affliger ? Trouve-t-on plus de facilité à l'anéantir, à en faire un esclave, à l'abrutir, qu'à lui montrer ses prérogatives & ses droits ? En un mot peut-on de bonne foi prétendre qu'un être doué de sens eût plus de peine à placer dans sa mémoire les leçons si simples, si claires, si évidentes de la vraie

morale, que les préceptes inintelligibles, que les fables bizarres, que les dogmes absurdes, que les mystères & les articles de foi de sa Religion ? La théorie ou la pratique des vrais devoirs de l'homme sont-elles plus difficiles à saisir que les éléments d'un art quelconque, que les principes d'une science, ou même que les connaissances, souvent très compliquées, qu'exige le métier d'un Artisan ?

C'est à la Théologie & à ses vains sophismes qu'il faut s'en prendre, si la morale est devenue une science obscure, remplie d'énigmes & de contradictions, dont l'ensemble fut impossible à saisir même par les penseurs les plus profonds. Par son moyen la science des mœurs, fondée sur des principes immuables, fut soumise aux caprices des Dieux, ou plutôt de ceux qui les firent parler ³². Nous avons fait voir dans tout le cours de cet ouvrage les conséquences fâcheuses qu'eurent les notions affligeantes qu'on inspira aux mortels sur la Divinité, toujours modifiée par l'enthousiasme, l'imposture & l'intérêt ; toujours despotique, injuste, & peu morale ; toujours proposée comme modèle, malgré les traits hideux sous lesquels on se complut à la peindre ; cette Divinité devint le germe second de tous les égarements du genre humain ; la nature disparut auprès d'elle, la raison ne fut plus consultée ; l'homme n'eut plus d'autre morale que celle qui lui fut prescrite par une Théologie effrayante, inconcevable & peu d'accord avec elle-même ; la Religion fut l'unique objet de l'attention des hommes ; ils crurent avoir des mœurs, posséder des vertus, remplir tous leurs devoirs en accomplissant fidèlement les ordonnances inutiles & souvent criminelles qu'on faisait descendre du ciel. En vain la nature & la vérité leur criaient-elles de songer à la terre, de s'occuper de leur bonheur présent, de chercher les moyens de l'obtenir, de cultiver la raison qui leur disait d'être bons, justes, indulgents & paisibles ; ils voulurent du merveilleux, il leur fallut des

³² Il est aisé de voir que Platon & Pythagore ont puisé leur morale mystique chez les Prêtres Egyptiens. La morale est de toutes les sciences la plus claire, la plus simple ; c'est la rendre inutile que de la rendre mystérieuse ; c'est la rendre inconcevable que de la combiner avec la Religion, qui n'est jamais qu'un tissu de fables, d'allégories & de mystères.

oracles divins, surnaturels, énigmatiques ; & ces oracles sublimes les rendirent inquiets, insociables, malheureux, ou les empêchèrent de savoir à quoi s'en tenir.

En un mot la morale de la nature fut écrasée sous l'autorité de la Religion qui lui fut préférée ; la raison simple fut obligée de céder au merveilleux ; sa voix ne fut point écoutée dès qu'on crut entendre la voix redoutable de l'être à qui tout est soumis : la morale devint une science compliquée, obscurcie par la théologie & qui lui fut toujours soumise. Elle fut incertaine & flottante, elle n'eut point de principes assurés, elle heurta souvent de front les lois de la nature ; l'utilité générale, le bien des sociétés furent obligés de céder au fanatisme, ou bien il fallut recourir à des subtilités infinies pour les concilier avec les ordres bizarres & déraisonnables de ce Monarque invisible, qui s'était réservé le droit de gouverner la terre par ses Ministres & ses affreux Représentants. L'amour si naturel que l'homme a pour lui-même, le désir de se conserver & de rendre son existence heureuse, les sentiments d'affection qu'il doit à ses semblables, les intérêts de l'Etat, sa prospérité, son repos furent traversés par des ordres formels de la Divinité qui voulait que l'homme s'étudiât sans relâche à se rendre malheureux dans un monde qu'on ne lui montra que comme un passage pour arriver dans un autre.

Les fondements de la morale ne furent pas moins ébranlés par les Princes que la superstition a partout déifiés. Leurs caprices, leurs passions, leurs délires passèrent pour décrets du ciel ; les peuples furent obligés de s'y soumettre, & les institutions les plus contraires à la saine morale, les préjugés les plus dangereux, les Lois les plus iniques réglèrent souvent la conduite des sujets ; ils n'eurent aucune idée ni du bien ni du mal, ils se crurent autorisés à mal faire dès que le souverain, l'opinion ou l'usage le permirent. C'est ainsi que la guerre, le carnage, l'usurpation, la conquête, la rapine, la mauvaise foi, la fourberie politique parurent des choses honnêtes, légitimes & nécessaires lorsqu'elles furent ordonnées par le Prince, par les prétendus intérêts de l'Etat, dès qu'elles eurent des exemples pour

elles. En conséquence il n'y eut plus de justice sur la terre, la vertu en fut bannie ; c'est ainsi que le vol cessa d'être un crime dès que le Prince y trouva son intérêt. Les outrages les plus sanglants faits à la nature humaine, passèrent dans l'esprit des peuples pour des actions louables, dès qu'ils furent approuvés ou ordonnés par des Souverains que l'on crut en droit de tout rendre licite, & aux volontés desquels la morale fut par conséquent subordonnée comme à celles des Dieux.

A ces causes si puissantes qui corrompirent la morale & qui la rendirent incertaine & chancelante, joignons encore ces usages souvent nuisibles & criminels, ces préjugés fatals qui constituèrent l'opinion publique, qui influèrent sans cesse sur la conduite & les idées des Citoyens & qui autorisèrent ou du moins justifiaient partout les actions les plus contraires à la vertu & aux intérêts du genre humain. Par une suite de ces notions dépravées les vertus les plus réelles furent quelquefois regardées avec mépris, elles devinrent les objets du ridicule, elles attirèrent des châtimens & l'ignominie à ceux qui en dépit des opinions reçues osèrent les pratiquer. C'est ainsi que dans des nations accoutumées à la guerre & à mettre le plus haut prix au carnage, la douceur, la patience, l'oubli des injures furent regardés comme des lâchetés, & ceux qui les exercèrent furent notés d'infamie. C'est ainsi que dans des nations soumises de longue main à des gouvernemens dépravés, l'amour du bien public fut traité de folie, & l'ami de sa nation fut regardé comme un séditieux punissable. C'est ainsi que chez des peuples corrompus, les vices les plus honteux furent souvent approuvés ou justifiés par l'exemple & conduisirent aux honneurs ; la fidélité conjugale, la pudeur, l'innocence des mœurs furent traitées de faiblesses & chargées de ridicules.

Telles sont les vraies causes qui ont anéanti la morale ou qui du moins en ont fait une science conjecturale, remplie d'incertitudes, dont les vrais principes sont devenus si difficiles à démêler. La Religion en fit une science romanesque par les fondemens imaginaires qu'elle prétendit lui donner ; elle la détruisit par ses contradictions, & par les vertus fanatiques & meurtrières qu'elle

prescrivit aux hommes ; elle la rendit obscure par ses subtilités, par les efforts qu'elle fit pour la concilier avec ses rêveries informes, & par les idées révoltantes qu'elle donna de son Dieu. Enfin elle confondit les idées de la morale en faisant regarder des opinions absurdes, des expiations, des cérémonies arbitraires comme des choses plus importantes que la vertu. La politique ne fut pas moins ennemie de la morale par les lois & les usages qu'elle enfanta, par les crimes qu'elle autorisa, par la corruption des mœurs que les souverains introduisirent, par les exemples qu'ils donnèrent, par les vices que des Cours dépravées propagèrent dans les nations. Enfin tout conspira à rendre les hommes ignorants & méchants, & à confondre leurs idées sur la morale.

Il n'est donc pas surprenant si cette science ainsi défigurée devint méconnaissable, & fut un sujet de recherches profondes & de disputes interminables pour ceux qui l'étudièrent. Tout en elle devint problématique, dès le premier pas on fut embarrassé de savoir sur quoi l'établir. Les Prêtres la fondèrent sur la volonté des Dieux, qui ne furent jamais les mêmes pour les habitants de la terre & dont les oracles prétendus furent aussi diversifiés que les idées ou les intérêts de ceux qui les firent parler. D'autres fondèrent la justice sur les lois discordantes admises par les nations, qui ne sont communément que les expressions des passions, des délires & de l'impéritie des chefs, ou des notions absurdes, des préjugés ridicules, des intérêts momentanés, des saillies imprudentes des différents peuples du monde. Par-là l'on vit souvent les crimes les plus atroces, les actions les plus noires, les vices les plus honteux autorisés & légitimés dans un pays & détestés dans un autre ; la morale des peuples fut soumise aux bornes politiques de la convention ; ce qui fut horrible au-delà d'une rivière ou d'une montagne, fut une chose honnête & approuvée en deçà ; les Dieux, les Souverains & les Lois d'un Etat autorisèrent d'un côté ce que les Dieux, les Souverains & les Lois proscrivirent & punirent de l'autre. Le Tartare fut parricide, le Spartiate fit périr ses enfants, le Juif fut un brigand, le Chrétien un monstre de cruauté ; le Romain fut

le fléau des nations ³³ ; l'Indien fut dissolu ; l'Espagnol fut cruel & intolérant. Cependant chacun de ces peuples se crut autorisé dans sa conduite abominable, soit par ses Dieux, soit par l'intérêt de la Patrie, soit par ses usages révévés. Belle morale, sans doute, qui n'a pour base que les idées peu raisonnées des peuples égarés par leurs guides religieux & politiques ! étranges moeurs que celles qui autorisent les crimes les plus affreux, les dérèglements les plus infâmes, les actions les plus révoltantes pour l'humanité !

Un seul soleil luit pour tous les habitants de notre globe, une seule morale doit les guider. Malgré la diversité de leurs opinions, de leurs institutions, de leurs lois, de leurs usages ; malgré la variété presque infinie que le climat & le tempérament mettent entre eux, leur nature est partout la même ; ils ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes désirs ; ils sont forcés d'employer les mêmes moyens pour les satisfaire. Tous les hommes naissent, se nourrissent, se conservent, se détruisent de la même manière ; tous sont épris d'eux-mêmes, tous désirent le bonheur, tous pour y parvenir ; ont besoin d'assistance, tous cherchent ce qui leur paraît désirable, tous fuient ce qui leur semble nuisible ; tous sont susceptibles d'expériences, de réflexions, de plus ou de moins de raison ; ainsi tous sont capables de connaître le prix de la vertu & le danger du vice.

Voilà les seuls principes sur lesquels on doit établir la morale universelle, faite pour tous les individus de l'espèce humaine ; il faut la fonder sur l'essence commune à tous les hommes, sur leur nature, sur leurs besoins constants ; il faut que l'expérience la confirme sans cesse & qu'elle ne soit jamais ni contredite ni démentie ; il faut qu'en tous lieux & en tout temps elle procure le bonheur, qui fait l'objet de nos désirs ; enfin il faut que destinée pour tous elle soit sentie par tous. Une morale fondée sur ces principes immuables est la seule qui

³³ Il est évident que ce fut la Religion qui rendit les Romains conquérants. C'est-à-dire injustes & sanguinaires : des oracles divins leur avaient, comme aux Juifs, promis l'Empire du monde. *Virtus*, chez les Romains, signifiait le courage & la férocité nécessaires à des brigands déterminés à tout envahir.

convienne à des hommes, elle est la seule Religion nécessaire au genre humain ³⁴.

Qu'il nous suffise donc de savoir que la vertu est ce qui est constamment avantageux & le vice ce qui est nuisible à des êtres, qui sentent, qui désirent le plaisir & qui fuient la douleur. La vertu est le plaisir, le vice est la douleur, causés par les actes des volontés humaines. Pour régler nos actions il suffit d'être convaincus que tous les hommes, ainsi que nous-mêmes, cherchent leur propre bien-être, & par conséquent n'aiment que ceux qui secondent leurs désirs & sont forcés de haïr ceux qui les contrarient. La réflexion nous montrera chaque jour que seuls & privés de secours nous ne pouvons efficacement travailler à notre félicité propre ; que l'association nous est utile, & que pour qu'elle nous soit vraiment avantageuse, il faut que nos associés conspirent à nous aider : l'expérience nous apprendra les moyens de nous conserver ; elle nous prouvera la nécessité d'exciter par notre conduite la bienveillance des êtres capables de concourir à notre propre bonheur.

C'est à des principes si simples que se réduit le code de la nature. Les leçons de la morale ne sont donc point abstraites ou réservées à des penseurs profonds ; elles sont toujours proportionnées à l'entendement de l'homme, que dis-je ! de l'enfant même. La morale doit parler une même langue à tous les hommes, elle se fera toujours entendre d'eux quand elle s'expliquera clairement, ou lorsque le préjugé ne leur bouchera point les oreilles. Est-il donc si difficile de prouver à tout homme qu'il ne peut être heureux tout seul, qu'il a besoin pour cela de l'assistance des autres, & que ces secours ne s'accordent qu'au bien qu'on leur procure ? Faut-il des lumières bien étendues pour sentir qu'en nuisant à ceux qui nous entourent nous anéantissons notre propre félicité ? Faut-il un grand effort de génie

³⁴ Cicéron dit avec raison : *Natura duce errari nullo modo potest*. Tertullien, tout fanatique qu'il était, convient que la Loi divine est inutile à la morale. *Quaeres igitur, dit-il, Dei legem, habens communem istam in publico mundi, in naturalibus tabulis.* Vide Tertull. de Corona militis.

pour s'apercevoir qu'un être qui s'aime lui-même & qui s'estime, doit tâcher par sa conduite de faire partager aux autres les sentiments qu'il éprouve ?

Il est vrai que ces préceptes si clairs deviennent obscurs & compliqués lorsqu'ils sont contredits par des systèmes imposants qui nous défendent de nous aimer nous-mêmes, de nous occuper de notre bonheur, de nous attacher aux Créatures, de perdre de vue le ciel qu'on nous montre souvent irrité du bien même que nous faisons, de l'affection que nous avons pour les êtres qui nous entourent, de l'indulgence que nous leur montrons. Ces mêmes préceptes sont pareillement anéantis par des gouvernements qui semblent prendre à tâche de rendre l'homme ennemi de ses associés & qui le forcent de haïr une patrie dont il n'éprouve que des mépris, des injustices & des rigueurs, si pour se rendre heureux lui-même il ne s'occupe à faire des malheureux.

Les hommes n'auront jamais de principes sûrs en morale tant qu'ils la feront dépendre d'une Religion dont les ordres seront plus respectés que ceux de la nature, dont les oracles seront plus écoutés que ceux de la raison, dont les caprices seront l'unique règle du juste & de l'injuste, dont les lois seront préférées à celles de la vertu, dont les prétendus intérêts deviendront bien plus chers que les vrais intérêts de la Société, dont les Ministres avides expieront les forfaits, dont les interprètes, tantôt flatteurs pour les Souverains les diviniseront & les convertiront en Tyrans, & tantôt séditieux, les feront égorger par leurs sujets fanatiques.

Enfin, l'on ne peut trop le répéter, il n'y aura point de morale pour les hommes tant qu'on leur proposera pour modèle un Dieu rempli de vices & d'imperfections. Un Dieu capricieux & changeant, un Dieu dont la conduite est toujours entourée de nuages, tel que celui que toutes les Religions adorent & prescrivent d'imiter, un Dieu sans cesse irrité contre l'homme, un Dieu despotique qui a le droit d'être injuste, parce qu'il est tout-puissant, ne peut servir de base à la morale

ni être proposé à des hommes comme un modèle de la vertu ³⁵.

La morale ne sera qu'une science chimérique & ses leçons seront constamment méprisées tant qu'elle sera contredite par des Gouvernements corrompus aussi despotiques, aussi peu vertueux, aussi fantasques & déraisonnables que les Dieux de la superstition. Elle parlera inutilement aux sujets tant que leurs maîtres abuseront de leurs droits divins pour les empêcher de s'éclairer, pour les rendre vicieux, pour les forcer d'être malheureux, s'ils ne consentent à partager & à servir leurs passions & leurs frénésies.

Cependant la morale est faite pour régler sans partage le sort des hommes ; la vertu est la chose la plus importante pour eux ; elle doit commander aux Princes, régler les Gouvernements, diriger la Législation, maintenir la Société, fixer le droit des Gens, être la vraie boussole des Nations & des individus. Elle suffit pour les rendre heureux, elle a donc seule droit à leurs hommages, à leur culte, à leur obéissance, à leurs respects. Tous ceux qui la contredisent sont des séducteurs, des rebelles, des impies que l'on ne peut écouter sans danger. En un mot, je le répète, la morale est la seule Religion nécessaire à l'homme ; il est religieux dès qu'il est raisonnable, dès qu'il se rend utile, dès qu'il est vertueux ; il jouit de la raison lorsqu'il suit les impulsions de sa propre nature, conciliée avec celle des êtres parmi lesquels le Destin l'a placé.

Telle est la Religion que la nature a destinée pour tout le genre humain. Tout homme connaîtra ses dogmes, quand il voudra rentrer dans le fond de son cœur ; en consultant son être, en examinant ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il désire, il saura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Il n'a donc pas besoin de recourir à

³⁵ Les Théologiens nous disent *que la Justice de Dieu n'est pas la même que la Justice des hommes*. Mais dans ce cas qu'entendent-ils eux-mêmes par la *Justice divine* ? Il nous est impossible de nous faire une autre idée de la Justice que celle que nous voyons reconnue parmi les hommes : si Dieu n'est point juste à leur manière, il leur est impossible de savoir s'il l'est ou comment il peut l'être.

la Religion, ni aux oracles de ses Ministres pour savoir ce qu'il doit faire ; il n'a pas besoin de porter ses vues au delà de son existence actuelle pour trouver des motifs puissants de travailler à son bien-être présent ; il se voit dans ce monde ; il s'y trouve entouré d'êtres semblables à lui, disposés à l'aider s'il leur montre des sentiments qu'ils approuvent, & à le détester dès qu'il contrarie la tendance générale. Il n'a besoin ni des récompenses ni des menaces d'une autre vie pour faire le bien en celle-ci ; l'expérience lui prouve à tout instant, que le méchant est un être haïssable & méprisable, que l'homme de bien est chéri & respecté de ceux mêmes dont la conduite est opposée. Pour peu qu'il ouvre les yeux il voit que les sociétés ainsi que les membres qui les composent ne sont si misérables que parce que les vices des hommes se punissent toujours eux-mêmes. Il voit le Gouvernement puni, par l'indigence & la faiblesse, des maux qu'il fait à sa nation, dont son ambition, ses caprices, son avidité, sa corruption, ont épuisé les ressources, anéanti le courage, détruit l'activité. Une expérience journalière lui prouve invinciblement qu'il ne se permet pas à lui-même un vice, un excès sans en éprouver des remords, sans s'exposer au repentir, sans endommager son être.

Cette Religion si simple & si pure parle un langage uniforme à toutes les nations, elle est intelligible pour tout être sensible ; elle n'est point l'ouvrage de l'imagination, elle est faite par la nature humaine, qui nous est assez connue pour savoir ses vues, sa tendance invariable, ses mobiles & ses ressorts. Elle n'est point environnée des ombres du mystère, elle ne se couvre point du masque des fictions & des allégories. Elle ne se vante point d'être émanée des régions célestes, elle avoue qu'elle est humaine & destinée pour la terre. Elle n'est point réservée par une Divinité partielle à quelques hommes privilégiés, à quelques élus choisis ; elle est la Religion commune de tous les êtres raisonnables ; la nature en leur donnant le jour la destine à tous ses enfants, elle la sème dans tous les cœurs, elle l'y grave en caractères ineffaçables ; elle fonde l'authenticité de ses preuves sur le consentement de tous les hommes, sur le témoignage unanime de tous les peuples de la terre, sur l'amour raisonné que tout mortel a pour lui-

même, sur le besoin constant qu'il a de ses semblables. Ses décrets, à couvert des révolutions de la terre, des injures du temps, des caprices de l'usage, ne peuvent être changés ni abrogés. Le culte qu'elle prescrit n'est point une pompe stérile qui ne parle qu'aux yeux ; ses dogmes ne sont point des spéculations vagues & sujettes à dispute ; il parle au cœur, ses préceptes sont d'agir en consultant la raison ; leur utilité se prouve à chaque instant. Egalemeⁿt éloignée d'un enthousiasme insensé ou d'une ivresse sublime qui ravit l'homme au dessus de sa sphère, ou de cet état d'avilissement où la superstition le précipite, cette Religion, conforme à la nature de l'homme, ne prétend pas le dénaturer ; elle lui laisse ses passions, elle les dirige & les approuve quand elles le rendent véritablement heureux, elle les nomme des vertus quand elles sont utiles à ses semblables, elle les admire quand elles procurent l'avantage de la société. Tout homme vertueux en est le Prêtre, les erreurs & les vices sont ses victimes, l'univers est son Temple, la vertu est sa Divinité.

Chapitre XIV

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus ; elle les rend très malheureux.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons examiné jusqu'ici les effets généraux de la Religion sur la politique & sur la morale ; il nous reste encore à examiner la façon dont elle opère sur les individus les plus soumis à ses lois, ou sur ceux .qui se piquent de lui être le plus inviolablement attachés. Voyons donc si dans chaque société les homme les plus religieux sont les plus heureux ; assurons-nous si les personnes les plus favorisées du ciel, les plus dignes de la complaisance du Très-Haut, jouissent de quelques prérogatives qui les distinguent des autres. Toutes les Religions du monde ont eu pour objet de leur culte quelque Divinité terrible & malfaisante ; si la crainte enfanta les Dieux & leurs cultes au sein des malheurs, ce fut la crainte qui fit durer leur Empire & ce furent des calamités qui ramenèrent aux pieds de leurs autels les hommes que le bien-être en avait éloignés. Une épidémie, une famine, un tremblement de terre, des succès malheureux ont toujours suffi pour replonger les nations dans la superstition ; une maladie, des traverses, la mélancolie ramènent souvent à la Religion les personnes mêmes qui semblaient s'en être détrompées pour toujours.

Cela posé, il est aisé de deviner pourquoi la Religion, qui n'est faite que pour réveiller des idées fâcheuses dans les esprits, & qui parle toujours sur un ton lugubre des tristes objets qu'elle annonce, déplaît communément aux personnes enjouées, ne trouve point de prise sur celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs, ne

rencontre que des sourds dans celles qu'emportent des passions fougueuses ou que lient des habitudes invétérées ; elle ne fait des impressions profondes que sur des mélancoliques mécontents, & malheureux, que le chagrin a mis au ton de ses leçons ; sur des infirmes & des lâches toujours prêts à trembler, & que la raison ne peut point rassurer ; sur des Enthousiastes dont l'imagination trop active se plaît à s'égarer ; enfin sur des ignorants, dont l'esprit faux ne se laisse point redresser par le jugement, & que l'inhabitude de penser par eux-mêmes rend susceptibles de recevoir les passions qu'on veut leur inspirer. Beaucoup de gens d'esprit peuvent être les dupes de la Religion, mais à coup sûr ils manquent de jugement au moins sur cet article ³⁶.

La terreur étant la base de toute superstition, nous devons en retrouver tes symptômes dans tous ceux qui sont infectés de cette dangereuse épidémie : nous voyons qu'elle remplit leur imagination de chimères effrayantes, dont ils sont poursuivis sans relâche, & qui empoisonnent tous leurs plaisirs : nous les trouvons agités de vains scrupules & tourmentés de remords pour les actions les plus indifférentes, dont souvent la Religion leur fait des crimes impardonnables. En un mot le superstitieux peut être comparé à ces hypocondriaques, continuellement alarmés de leurs maux imaginaires, & qui, sans cesse inquiets d'une santé que rien ne semble menacer, voient du danger partout, craignent de rencontrer la mort à chaque pas, & finissent par se rendre véritablement malades à force

³⁶ On est tout surpris de voir un grand nombre de personnes très sensées sur toute autre chose, raisonner très mal ou plutôt ne point raisonner du tout dès qu'il s'agit de la Religion : on les voit même pour l'ordinaire refuser d'écouter les raisons qu'on veut leur proposer. Cependant ce phénomène s'explique par la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Comment veut-on que des gens à qui l'on a dit dès l'enfance que la Religion est *au-dessus de la raison*, qu'elle n'est point de son ressort, que c'est un crime d'en douter ou de la citer au tribunal d'une raison que l'on prétend *corrompue* ; comment, dis-je, veut-on qu'ils se servent de la raison en matière de Religion ? Le savant homme qui parmi nous a fait *le Christianisme raisonnable*, a été forcé, de le dénaturer ; le délire & la raison ne sont pas faits pour s'accorder.

d'inquiétudes, de mélancolie & de remèdes.

De tout temps le superstitieux fut à peu près le même : les Dieux ont changé, leurs cultes se sont diversifiés, mais toujours le superstitieux a tremblé, toujours il fut ingénieux à se tourmenter, toujours il fit des efforts pour se rendre malheureux dans l'idée de plaire aux Puissances invisibles qu'il voulut honorer. « Celui, dit Plutarque, qui craint les Dieux, craint toutes choses ; il craint la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténèbres & la lumière, le bruit & le silence, les songes, etc. : les esclaves, quand ils dorment, oublient la dureté de leurs maîtres ; le sommeil soulage les chagrins & les ennemis de ceux qui sont dans les prisons & dans les fers ; les plaies les plus envenimées, les ulcères les plus malins qui dévorent cruellement les membres donnent quelque relâche à ceux qui souffrent pendant qu'ils sont endormis [.....] la superstition ne permet point au superstitieux de respirer ; elle seule ne fait point de trêve avec le sommeil ; elle ne permet à l'âme de prendre aucun repos, ni de se rassurer en se débarrassant des idées funestes qu'elle a conçues de son Dieu. Bien plus, comme si le sommeil des superstitieux était un enfer & le séjour des damnés, il leur suscite des imaginations horribles, des visions effrayantes & monstrueuses ; il leur montre des Démons & des Furies qui tourmentent leurs âmes infortunées & les privent de leur repos par leurs propres songes, dont le superstitieux n'a point le courage de se moquer, même quand il est éveillé [.....] la mort, dit-il plus loin, est la fin de la vie pour tous les hommes, mais elle ne met point fin à la superstition ; elle étend son empire au delà même du trépas ; ses craintes sont plus longues que la vie, puisqu'elle attache à la mort l'idée de malheurs éternels [.....] les superstitieux craignent les Dieux, & néanmoins ils recourent à eux ; ils les flattent & les accusent, ils les prient & les outragent [.....] d'où il suit qu'ils les haïssent ; ils ne peuvent avoir d'autres sentiments pour ces Dieux, vu qu'ils se persuadent qu'ils leur sont redevables des plus grands maux qu'ils aient enduré déjà, ou qu'ils s'attendent à souffrir dans la

suite. » 37.

L'on ne peut rien ajouter aux traits vigoureux sous lesquels un des plus grands peintres de l'antiquité nous montre le superstitieux ; nous y retrouvons ceux des superstitieux de notre temps, ou de toutes ces malheureuses victimes de l'enthousiasme, de l'ignorance & de la crainte, que la Religion rend les ennemis d'eux-mêmes. Lorsqu'ils ont une fois placé dans les cieus des êtres malfaisants, par lesquels ils supposent la nature gouvernée ; dès qu'ils en font dépendre leurs destinées dans cette vie & dans une autre, il faut nécessairement que leur esprit se remplisse de troubles & de terreurs ; il faut qu'ils s'occupent sans cesse de ces objets importants ; ils rechercheront continuellement leur propre conduite, ils se feront peur à eux-mêmes ; leur conscience alarmée sans cause, leur formera des scrupules ; à leurs yeux prévenus les actions les plus naturelles & les plus innocentes se changeront en crimes, & leur imagination leur montrera les bûchers éternels déjà préparés pour les expier. Ainsi le superstitieux, s'il est conséquent à ses principes religieux ou aux notions funestes qu'il s'est faites de la Divinité, doit vivre dans l'amertume & dans les larmes ; il saisit avec transport les pratiques les plus insensées qu'on lui propose pour apaiser son Dieu ; ses tristes jours se passent à expier des fautes souvent imaginaires ; uniquement absorbé par ses devoirs religieux, il ne peut vaquer à ce qu'il doit à ses semblables, il se ferait un crime de perdre son Tyran un instant de vue 38. Perpétuellement occupé d'un objet désagréable, non seulement

37 V. *Plutarch. De Superstitiones.* Les Grecs nommaient la superstition $\text{),4}\Phi\text{4}*\forall\text{4}:\Xi<.: \forall$ ou *crainte des génies malfaisants*. Les hommes tant qu'ils sont heureux ne se livrent guère à la superstition. C'est le malheur qui les y dispose. Quinte-Curce remarque qu'Alexandre, depuis la défaite de Darius, ne consultait plus les devins, mais quand il vit les Bactriens révoltés, les Scythes inondant ses Etats, & la blessure qui le tenait au lit, il dit à Aristander de faire des sacrifices. V. *Quint., Curt. Lib. VII.* Cléomène Roi de Sparte devint fort superstitieux à la suite d'une longue maladie, tandis que pendant toute sa vie il avait négligé la Religion ; quelqu'un lui en ayant montré sa surprise, de quoi vous étonnez-vous ? lui dit-il, je ne suis plus ce que j'étais alors, & n'étant plus le même, je ne suis plus du même avis. V. *Erasmii Apophtegmata.*

38 Un Empereur Chrétien se croyait obligé de demander pardon à Dieu de tout le

il devient inutile, mais encore sa mélancolie habituelle le rend farouche, insociable : toujours mécontent de lui-même, comment serait-il content des autres ? Obligé par devoir de se refuser tous les plaisirs & les douceurs de la vie, comment s'occuperait-il de procurer à ceux dont il est entouré des amusements qui déplairaient à son Dieu ? Enfin forcé de se haïr lui-même, aurait-il de l'affection, de l'indulgence, de la douceur pour ses semblables, & leur pardonnerait-il des fautes qui les rendent les objets de la colère divine ? Non ; le superstitieux toujours malheureux au dedans de lui-même, ne peut souffrir le spectacle du bien-être ; les plaisirs l'importunent ; la sérénité des autres doit elle-même l'offenser, & pour se rendre agréable à son Tyran céleste, il travaille sans relâche à se rendre insupportable à tous ceux qui l'approchent.

Tels sont communément, & tels devraient être toujours, les effets de la Religion sur ceux qui, pénétrés de ses notions terribles, veulent être conséquents à leurs principes. Il est impossible qu'un homme qui croit son Dieu susceptible de colère, de vengeance & de jalousie ; qui l'a toujours présent à l'esprit ; qui voit ses yeux étincelants perpétuellement ouverts sur sa conduite ; qui s'imagine que l'on peut l'offenser, même à son insu & contre son intention ; qui pense que ce Dieu jaloux ne veut point que le cœur se partage entre lui & ses créatures ; il est, dis-je, impossible qu'un tel homme se livre à la gaieté, se permette d'aimer ceux qui l'entourent, & s'occupe d'autre chose quel du redoutable *Argus* aux regards duquel rien ne peut le soustraire : tout plaisir est interdit à un mortel, qui ne voit ce monde que comme un séjour d'épreuves, où il vit sous les lois d'un Maître rigoureux, prêt à le rendre éternellement malheureux, pour avoir transgressé ses volontés captieuses & souvent inintelligibles ; se livrer à la joie en pareil cas, serait le comble de la folie ; le rire est insensé

temps qu'il ôtait à ses prières pour le donner au gouvernement de l'Etat. Une secte de Chrétiens appelés EYXITAI ou Messaliens faisait consister la perfection à toujours prier. Les Prêtres & les Moines Papistes, Japonais, Chinois, Indiens, Mahométans ne font que prier, ce qui suppose un Dieu qui ne sait pas ce qu'il leur faut, ou qui est assez malin pour ne point vouloir l'accorder facilement.

sous un Dieu lugubre, chagrin, capricieux ; il s'offenserait, sans doute, de la gaieté de ses esclaves, qu'il peut à chaque instant envoyer au supplice ; un Dieu triste & un Dévot gai sont des choses incompatibles 39.

Il ne faut donc point être surpris de l'extérieur sombre & sévère, ni de l'humeur atrabilaire que nous trouvons dans la plupart des hommes profondément infectés du venin de la superstition ; une Religion affligeante est faite pour anéantir la paix de l'âme & pour déclarer la guerre aux plaisirs ; il faut gémir, souffrir & prier sous un Dieu qui lui-même a donné l'exemple des souffrances. De quel droit en effet la créature coupable se dispenserait-elle de souffrir quand son Dieu innocent a consenti à s'immoler lui-même ? C'est, sans doute, d'après ces principes que tous ceux qui se sont servis de la Religion pour prendre de l'ascendant sur les peuples, ont communément affecté une grande sévérité & beaucoup de mauvaise humeur, que l'on regarda toujours comme une véritable perfection. Plus une Secte est rigide, plus une superstition est triste, plus elles en imposent au vulgaire, qui les juge, avec raison, plus conformes aux intentions de son Dieu. Un enthousiaste, dont tout l'extérieur annonce l'austérité, dont le visage pâle & décharné porte l'empreinte de la pénitence, dont les yeux creusés paraissent mouillés de larmes, dont la voix plaintive fait retentir sourdement les voûtes d'un temple obscur, est très propre à remuer les esprits ; sa présence seule vaut un discours éloquent 40.

39 Les Chrétiens les plus dévots sont ordinairement chagrins & mélancoliques ; tout doit continuellement les ramener à la tristesse. Est-il permis d'être gai quand on adore un Dieu flagellé, couronné d'épines, crucifié ? Apulée reproche aux Egyptiens leurs chants & leurs cérémonies lugubres ; leur *Osiris* fut, comme le Christ, un Dieu très malheureux & qui avait essuyé bien des traverses. L'*Adonis* des Syriens fut encore un Dieu malheureux, dont les tristes adorateurs se mutilaient & se déchiraient comme les Prêtres de Cybèle ou comme les Yogis indiens, ou comme les Moines Chrétiens du Papisme.

L'idée de Dieu doit perpétuellement affliger celui qui le médite ; ce Dieu est pour lui un *Lutin Domestique*, (?46,4≡<)∇4:≡<4≡<) dont il ne peut se débarrasser.

40 Les fanatiques qui ont causé les plus grands ravages sur la terre, en ont

L'on se tromperait néanmoins si l'on s'imaginait que la Religion dût agir de la même manière sur tous ceux qu'elle soumet à son joug ; ses effets sont aussi variés que les tempéraments des hommes ; une organisation heureuse l'empêche souvent de faire des impressions également profondes. D'ailleurs cette chimère se montre sous différents aspects, & chacun s'arrête à celui qu'il trouve le plus analogue à son propre caractère. C'est, sans doute, un bonheur pour les nations superstitieuses, qui ne rassembleraient qu'un amas de citoyens inutiles, sans énergie, haïssables les uns pour les autres, si leurs spéculations religieuses influaient sur tous de la même façon. Quoique les mortels, pour la plupart, n'envisagent la Divinité que du côté de la terreur & de la sévérité, il en est, comme on a vu, qui ferment les yeux sur ces qualités effrayantes pour ne fixer leurs regards que sur sa bonté, sa clémence, sa douceur ; tous les Dieux sont des JANUS, ils nous montrent deux faces ; ainsi chacun choisit la face qui lui convient le mieux, & c'est toujours celle qu'il trouve la plus conforme à sa propre façon d'être. Un homme sensible & tendre ne se persuadera jamais que son Dieu soit inhumain ; il l'aimera comme un père, il ne le verra point régner avec un sceptre de fer, ou muni d'un cœur d'airain ; il sentira pour cet être, qu'il se peint sous des traits aimables, des accès de tendresse, de ferveur, de dévotion : si à ces dispositions il joint une âme douce & honnête, ses idées religieuses ne le rendront point l'ennemi de ses semblables ; il aura de l'indulgence pour eux ; en gémissant de leurs fautes, il ne se croira point en droit de les en punir ou de les reprendre avec aigreur. Un autre, pourvu d'une imagination vive, d'un tempérament échauffé & d'organes faibles, aura des extases, des visions, des inspirations d'en-haut ; il croira de bonne foi aux chimères produites par les mouvements déréglés de son cerveau. Toutes ces différentes nuances font les dévots & les

communément imposé au vulgaire par une grande rigidité. Nos *Puritains* n'ont acquis tant de pouvoir dans le siècle passé que parce qu'ils affectaient des mœurs austères & qu'ils prêchaient en parlant du nez. A l'aide de ces grimaces ces fripons enthousiastes se persuadaient qu'ils étaient parfaits, & les Chrétiens parfaits ne sont point disposés à laisser en repos ceux qu'ils jugent moins parfaits qu'eux. Les plus grands libertins sont moins à craindre pour un Etat que des saints.

enthousiastes. C'est surtout chez les femmes que la ferveur religieuse agit avec le plus de force ; la faiblesse de leur organisation, leur timidité naturelle, leur peu d'expérience les disposent à la dévotion, & la vivacité d'une imagination que la réflexion refroidit rarement, les expose plus souvent que les hommes aux délires religieux ⁴¹ : Si la Religion s'empare de l'esprit d'un homme ardent ou d'un sang bouillant, elle en fait un zéléteur ; si elle opère sur celui d'un homme bilieux, sombre, mélancolique, tels que sont pour l'ordinaire les méchants tourmentés de remords, elle le rendra lâche & cruel ; la trahison & le crime ne lui coûteront plus rien dès qu'on lui promettra l'expiation des forfaits dont l'idée l'importune, ou dès qu'on lui montrera la grâce écrite au ciel. Ce sont ces dispositions qui forment des fanatiques, des persécuteurs, des assassins ; par de nouveaux crimes ils espèrent obtenir le pardon de ceux dont le souvenir vient troubler leur repos.

La Religion n'a pas le même pouvoir sur les hommes d'un tempérament flegmatique, ceux-ci sont trop tièdes pour elle, il lui faut des sectateurs zélés ; ce n'est que sur des âmes ardentes & susceptibles de passions fortes qu'elle agit fortement. Les détails de la superstition sont infiniment variés, le merveilleux qui lui sert de base fournit une pâture continuelle à l'imagination ; voilà, sans doute, pourquoi la dévotion remplace si souvent les passions frustrées & malheureuses ; elle s'empare pour l'ordinaire de tous ceux que leurs passions assouviées plongent dans le vide, dans le chagrin, dans

⁴¹ C'est surtout parmi les femmes que l'on voit des Inspirées, des dévotes, des illuminées. Les révolutions fréquentes qu'éprouve leur machine les rendent susceptibles d'extases, de visions, de mouvements convulsifs que l'on prend pour surnaturels. C'était une femme qui rendait les oracles à Delphes. *Velleda*, selon Tacite, réglait les entreprises des Germains, qui respectaient beaucoup les femmes, parce qu'ils leur supposaient le don de Prophétie. Bien des Chrétiens ont eu les mêmes idées ; ils ont fait des Saintes & des Prophétesses d'un grand nombre de femmes hystériques, mélancoliques & visionnaires, qui souvent se sont crû des inspirées, & l'ont fait croire à d'autres. Il est bon de remarquer que ce fut à l'instigation des femmes que presque tous les Rois du Nord & de l'Occident ont embrassé la Religion Chrétienne. Dans les querelles religieuses les femmes sont les plus Acres & les plus obstinées, parce que ce sont elles qui sont le moins au fait de la question.

l'ennui ; elle donne des protecteurs & des consolateurs dans le ciel à ceux qui se sont attiré des mépris, des disgrâces sur la terre ; les malheurs, les dégoûts, la honte, les remords, l'impuissance de jouir, la satiété, la vieillesse ramènent souvent les hommes aux pieds de la Religion ; la dévotion dédommage leur imagination du rang, de la fortune, de la réputation, de l'amour même.

L'homme du peuple est communément attaché à sa Religion parce qu'il est ignorant & malheureux ; le pauvre croit y trouver de la consolation à ses peines, il l'aime parce qu'elle lui fait entrevoir un meilleur sort ; le riche s'y livre parce que souvent au milieu de son opulence il éprouve des chagrins qui le rendent misérable ; le soldat en est susceptible parce qu'il vit au sein des dangers ; les Princes, les Grands, les Courtisans la jugent utile, non seulement pour pouvoir opprimer impunément, mais encore parce qu'ils la trouvent toujours disposée à calmer leurs remords : L'homme éclairé est quelquefois la dupe de la superstition parce qu'elle met son imagination en travail ; le sage a souvent de la peine à s'en défendre ; on le voit très fréquemment céder à ses attaques lorsque le chagrin l'abat & confond son jugement, ou lorsque la maladie, lui ôtant l'usage de ses facultés, le livre aux mains d'un Prêtre qui le sollicite, qui le trompe par des sophismes, & vient porter le trouble dans ses derniers moments. Voilà d'où viennent les triomphes si fréquents que la Religion remporte au lit de la mort sur ceux mêmes qui l'avaient méprisée ou négligée pendant toute leur vie. Cependant c'est l'homme sain & jouissant de sa raison qui seul est en état de juger⁴² ; il n'y a que l'imposture qui puisse se prévaloir du témoignage d'un mourant.

⁴² Le Docteur Burnet nous a donné de grands détails sur la mort édifiante du Comte de Rochester, qui après avoir vécu en libertin, se convertit à la mort ; il en tire des preuves en faveur de sa Religion, mais cette conversion ne prouve rien, sinon qu'un débauché, qui a fort peu raisonné toute sa vie, peut encore moins raisonner à la mort.

Chapitre XV

De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remèdes efficaces que l'on peut lui opposer.

[Retour à la table des matières](#)

De tous les liens qui attachent les hommes à la Religion, l'habitude est le plus fort ; l'éducation identifie avec nous les opinions les plus étranges, nos premières idées nous restent communément toute la vie : elles ne nous choquent point dès que nous les avons reçues dans notre enfance, dès que nous les voyons autorisées par l'exemple, par l'opinion publique, par les lois, & surtout lorsque nous les voyons munies du sceau de l'antiquité⁴³. Ainsi tout concourt à rendre la superstition chère aux hommes, ou à les maintenir dans une honteuse inertie qui les empêche de rien examiner. En matière de Religion presque tout le monde est peuple ; les grands & les riches occupés de

⁴³ Est-il un homme parmi nous à qui dans l'âge de raison l'on pût persuader que trois ne font qu'un & qu'un fait trois ; que Dieu a pu mourir pour s'apaiser lui-même ; que ce Dieu peut se changer en pain, etc. ? Cependant l'éducation parvient tous les jours à mettre de pareilles idées dans l'esprit des personnes les plus raisonnables d'ailleurs ; & si elles ont de l'enthousiasme, elles se feront égorger pour les défendre : à leur avis c'est celui qui refuse de croire ces dogmes merveilleux, qui passe pour un insensé. Il y a pourtant ; une raison qui rend les opinions les plus folles très durables, c'est qu'on ne les examine point & que lors même qu'on les examine l'esprit n'y trouve jamais que des mots vides de sens ou des idées qui ne présentent aucun côté direct par où l'on puisse les attaquer Les mystères & les dogmes de la Religion sont d'une nature aussi fugitive que les Dieux ou les fantômes qui leur servent de base ; des Dieux inintelligibles, de purs Esprits ; des chimères doivent enfanter des chimères. Comme les Dieux exigent des sacrifices, on a cru qu'on ne pouvait leur en faire un plus grand que celui de la raison & du bon sens ; ou bien chacun a dit : *que sait-on si des Dieux que je ne conçois pas, ne peuvent point agir d'une façon dont je n'ai nulle idée ?* Voila, je crois, comme on penche à croire tous les mystères.

leurs affaires ou de leurs plaisirs, ne songent plus que le vulgaire à examiner les fondements de leurs opinions ; presque personne d'entre eux ne se trouve assez gêné par sa Religion pour se révolter contre elle ; on la quitte & on la reprend suivant que les passions l'ordonnent ; ses spéculations paraissent sacrées à tout le monde, mais l'intérêt le plus faible l'emporte sur elles dans la pratique ; elles n'influent sur la conduite que lorsqu'elles s'accordent avec les passions ou lorsqu'elles les justifient. C'est ainsi que la Religion devient une arme sûre pour nuire aux hommes, sans jamais leur fournir des remèdes utiles. Le Dieu bon les invite à mal faire, le Dieu vengeur & méchant les rend insensés & cruels sans les rendre meilleurs.

Bien des gens sont convaincus de l'utilité & de la nécessité d'une Religion, très peu en connaissent les dangers : les souverains, ou superstitieux ou tyrans, la regardent comme l'appui de leur pouvoir, sans vouloir s'apercevoir qu'elle devient leur ennemie dès qu'ils refusent de se rendre ses esclaves. Les personnes les plus détrompées d'ailleurs des préjugés religieux ne laissent pas de se persuader que la Religion est nécessaire pour contenir le peuple : cependant ce peuple sans avoir rien examiné est toujours prêt à se soulever à la voix de ses Prêtres dès qu'on lui dit en gros que sa Religion est attaquée. En un mot les erreurs religieuses acquièrent une solidité inébranlable, parce que jamais on ne peut les attaquer sans péril, tandis que ceux qui les défendent sont applaudis, honorés, récompensés.

Tout semble donc conspirer à donner à la Religion des défenseurs ardents & à décourager ses adversaires ; toute innovation, toute opinion hasardée, toute cérémonie changée devient un monstre aux yeux des peuples ; ils se figurent que les foudres du ciel vont tomber en éclats sur eux pour les punir des blasphèmes de quelques spéculateurs. Si quelquefois une nation s'aperçoit des malheurs dans lesquels la superstition l'a plongée, jamais elle n'a ni assez de lumières ni de courage pour remonter jusqu'à leur source & pour détruire le levain qui tôt ou tard produira de nouvelles fermentations.

Les hommes ne font que diversifier leurs folies religieuses ; ils ne quittent une superstition dont les abus les dégoûtent que pour en adopter une nouvelle, qu'il faut toujours acheter au prix du sang, & qui souvent devient encore plus funeste que la première. Ce sont des Dieux atroces & déraisonnables, formés sur le modèle des plus méchants des hommes, ce sont leurs attributs insensés & contradictoires, ce sont leurs oracles trompeurs, annoncés par le fanatisme & l'imposture, qui ont inondé l'univers de crimes & de misères : c'est le trône de ces idoles malfaisantes, ce sont ces fantômes dangereux qu'il faut renverser & détruire, si l'on veut tarir la source des maux dont le genre humain est inondé.

En effet les mortels ont-ils beaucoup gagné aux changements successifs que leurs Religions ont éprouvés ? Hélas ! ils n'ont fait que changer de délire, ils n'ont été ni moins esclaves, ni moins insensés, ni moins disposés à se nuire. Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même & de procurer pour toujours la liberté, le calme & la concorde. Les ouvrages décousus du mensonge & de l'enthousiasme se détruisent d'eux-mêmes : le temps n'a point respecté ces Dieux, qui pendant une longue suite de siècles ont fait trembler les nations & usurpé leur encens. Les *Osiris*, les *Bélus*, les *Jupiter*, autrefois si redoutés, sont aujourd'hui la risée de quelques peuples bien fiers de s'être détrompés de ces Divinités futiles ; ils les ont néanmoins remplacées par d'autres plus ridicules encore. Notre Europe a-t-elle donc lieu de se vanter d'avoir quitté les Dieux des Celtes & des Romains pour un vil artisan de Judée, mis à mort sur une croix, qui mille fois fut le signe de la révolte & du carnage pour ses disciples forcenés ?

Que les mortels ne nous parlent point de l'antiquité de leurs cultes ; ils n'ont adoré dans tous les temps que les mêmes fantômes, habillés diversement, suivant leurs besoins, leurs caprices, les fantaisies de leurs modes, de leurs opinions, de leurs folies. Toujours leurs vaines idoles régnèrent par les mêmes voies ; leur trône fut établi sur la crainte & sur la crédulité. D'ailleurs l'ancienneté d'une erreur ne sera

jamais un titre valable aux yeux de là raison : les témoignages successifs & multipliés de la crédulité & de l'imposture ; les traditions du mensonge ; des fables & des merveilles racontées de père en fils pendant des milliers de siècles, ne pourront jamais rendre des folies respectables. Le Philosophe verra toujours dans les Dieux des nations des génies malfaisants, qui, semblables à ces lueurs trompeuses que le voyageur égaré a l'imprudence de suivre, n'ont servi qu'à faire quitter aux hommes la route de la félicité.

En effet ces systèmes religieux apportés aux nations par leurs législateurs, les ont-elles rendues plus heureuses ? Ces révélations merveilleuses que l'on a fait descendre du ciel, ont-elles soulagé les peuples des maux dont ils étaient accablés ? Ces changements successifs, que leurs circonstances ont obligé de faire à leurs Religions, ont-ils amélioré leur sort ? Non, sans doute ; tous ces pompeux mensonges, toutes ces rêveries diversifiées, loin de les guérir, n'ont fait que multiplier & diversifier leurs infortunes, combiner des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes ⁴⁴. L'homme qui se crut instruit par la Divinité même n'en fut que plus malheureux ; l'importance qu'il fut obligé de mettre à des opinions & à de prétendus devoirs en fit souvent un être très dangereux pour lui-même & pour d'autres. Les Dieux ne semblent s'être révélés à la terre

⁴⁴ Toutes les Religions du monde sont des amas confus de dogmes, de mystères, de rites anciens, amalgamés avec des inventions modernes. En remontant à la source de la plupart des usages & des opinions du Christianisme, on les retrouvera chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains & les Celtes. Cette Religion est un chaos dans lequel on aperçoit des vestiges de toutes les extravagances anciennes. Les nouvelles révélations qu'on annonce aux hommes sont toujours greffées sur des révélations antérieures ; les cultes se fondent les uns sur les autres comme les langues, & sont, comme elles, sujets à des variations continuelles. La plupart des Dogmes & des Mystères des Chrétiens sont évidemment empruntés de Pythagore & de Platon, qui ont été puiser leur Doctrine chez les Prêtres Egyptiens : d'où l'on voit que les opinions les plus respectées parmi nous ne sont que des rêveries de quelques Païens enthousiastes ou trompeurs. Pallavicini convient que sans Aristote l'Eglise n'aurait point eu plusieurs de ses articles de Foi. V. Diction. De Bayle art. ARISTOTE.

que pour rendre plus fâcheux le sort de ses habitants ; ils se montrèrent partout comme des Conquérants, qui ne laissent sur leur passage que les signes de la désolation, ou comme ces météores terribles, dont le souvenir ne se perpétue que par les traces des ravages qu'ils ont causés.

Les sociétés humaines furent communément sauvages, ignorantes, dépourvues de lumières & de connaissances dans les temps où leurs Législateurs leur donnèrent des Dieux, des cultes & des lois : à mesure que les mœurs, les circonstances & les besoins des nations changèrent, leurs idées religieuses durent aussi souffrir des changements; le Dieu de l'homme social, policé, plus raisonnable, ne peut être le même que celui de l'homme errant, stupide & féroce : ainsi l'homme civilisé & plus éclairé sur ses intérêts doit peu à peu se dégoûter de la Religion, lorsqu'elle est devenue trop contraire à ses mœurs adoucies, aux idées qu'il a pu acquérir, à sa raison plus cultivée. Voilà pourquoi l'on voit souvent les peuples secouer le joug de leurs Dieux surannés pour en adopter d'autres dont ils attendent plus de bonheur : fatigués de leur tyrannie ou de celle de leurs Prêtres, détrompés des erreurs & des fables qu'on leur débite, ils adoptent quelquefois des nouveautés avec empressement, ou du moins ils prêtent l'oreille à ceux qui leur présentent leur ancienne Religion sous une forme nouvelle, moins contraire à leurs idées présentes.

Cependant les changements dans la Religion ne se font point tranquillement ; c'est toujours par des guerres, des révolutions, des massacres que les hommes sont forcés d'apprendre ce qu'ils ont à penser sur cette matière. La Religion ancienne, ayant communément pour elle la possession, le grand nombre & le pouvoir, opprime & persécute les Novateurs qui lui disputent ses titres ; à force de mauvais traitements elle irrite leur opiniâtreté & les oblige de s'armer pour repousser les violences qu'elle leur fait. Ainsi la guerre s'allume, & la force décide de la secte qui demeurera maîtresse du champ de bataille. Chez les hommes ce ne sont jamais que des passions & des folies, qui combattent d'autres passions & d'autres folies ; le délire le plus

impétueux oblige le plus faible à lui céder la place. Au milieu de ces tumultes la raison ne peut se faire entendre ; des combattants également acharnés ne sont point en état de l'écouter ; vainement cette raison, d'accord avec leurs intérêts véritables, leur crierait-elle qu'ils se battent pour des chimères indignes de les occuper ; vainement leur montrerait-elle la futilité des objets qui les divisent & de cette Religion qui donne lieu à leurs disputes ; les fanatiques sont sourds, ils s'obstinent à se détruire pour soutenir la cause de leur entêtement.

Dans les disputes religieuses jamais on ne songe à discuter le fond, personne ne doute de sa bonté ; c'est toujours de la forme dont les combattants sont occupés ⁴⁵. Après que des sectes fougueuses se sont fatiguées à force de combats, se sont tourmentées tour à tour, ont fait couler des flots de sang, les nations n'en sont pas plus guéries de leurs folies ; elles laissent toujours subsister la racine d'un mal qui tôt ou tard produira de nouvelles calamités. Ce sont les idées funestes de la Divinité qu'il faut éteindre chez les hommes, si l'on veut leur ôter pour toujours le prétexte de se nuire : la raison ne pourra jamais se faire entendre d'eux tant qu'on leur dira de la soumettre à l'autorité de ces Dieux qui n'est que celle des interprètes de leurs décrets ; ceux-ci ne leur font parler que le langage de leur propre délire ou de leur propre intérêt.

Ce n'est pas non plus la raison ni l'amour de la vérité, ni le désir sincère de soulager les peuples & de leur procurer le bien-être, qui arment quelquefois les Princes contre la Religion : s'ils font divorce

⁴⁵ Rien de plus utile à l'Eglise que des hérésies, un Apôtre l'a dit ; les querelles des Novateurs absorbent communément les plus grands génies d'un pays, qui prennent parti pour ou contre. Ainsi les hommes les plus capables d'attaquer les erreurs de l'esprit humain & de la superstition, au lieu d'être utiles, deviennent des chefs de parti & perdent leur temps en disputes futiles. Quels biens n'auraient pas fait nos *Réformateurs*, si au lieu d'attaquer quelques dogmes ridicules de l'Eglise Romaine, ils eussent employé leur génie à démolir le Christianisme, qui depuis tant de siècles fait le malheur des nations Européennes ! Quels services n'auraient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Melancthon, Erasme, etc. !

avec elle c'est lorsqu'elle s'oppose à leurs passions, à leurs intérêts, à leurs caprices. Ce ne fut pas l'idée de rendre plus heureux nos ancêtres qu'il tyrannisait qui détermina Henri VIII. à secouer le joug de la Religion Romaine, devenue depuis tant de siècles si fatigante pour eux. Ce fut le désir de jouir d'une femme que cette Religion lui défendait d'épouser. La Nation Britannique débarrassée d'une superstition onéreuse crut en vain respirer en faisant des changements à ses opinions religieuses toujours entées sur le système ancien ; la Religion parmi nous se partagea en des sectes différentes, qui donnèrent lieu par la suite à de nouvelles guerres, & qui nous coûtèrent des torrents de larmes & de sang. C'est par le Dieu jaloux & dévorant que l'on doit commencer la réforme de la Religion ; tant que les hommes regarderont un tel Dieu comme l'arbitre de leur sort, ils s'en occuperont nécessairement, leur esprit fermentera sur son compte, ils en disputeront sans fin, ils se battront pour leurs opinions, qu'ils croiront importantes.

On conviendra, peut-être, que dans toutes les Religions les Prêtres n'ont donné que des idées absurdes & fausses de la Divinité ; mais qui peut se flatter d'en avoir des idées véritables ? Qui pourra se vanter de connaître son essence ? Le parti le plus sage ne ferait-il donc pas de n'en jamais parler ? Ne voit-on pas que les hommes ne cesseront jamais de se quereller sur un objet dont ils n'auront jamais des idées ni précises ni uniformes ? Que sera-ce s'ils se persuadent qu'un Dieu s'intéresse à leurs arguments ridicules, & se fâche contre ceux qui raisonnent mal de ce qu'il ne leur est point donné de savoir ?

La Théologie sera toujours une science de conjectures, sur lesquelles les mortels ne peuvent être d'accord ; s'ils veulent parler des Dieux, ils devraient au moins les supposer assez sages pour ne point se mêler de leurs disputes insensées, assez grands pour ne point s'alarmer de leurs opinions enfantines, assez justes pour ne point leur savoir mauvais gré d'avoir déraisonné sur des objets impossibles à

comprendre ⁴⁶.

Faute de sentir la nécessité des maux que le Dieu bizarre de notre superstition moderne devait nécessairement produire, les spéculateurs, qui en des temps différents ont prétendu la réformer ou la rapprocher du bon sens, n'ont fait qu'élaguer & rajeunir un vieil arbre, prêt à reproduire en tout temps des rejetons funestes & des fruits empoisonnés ; ils ont greffé sur des mensonges un petit nombre de vérités stériles. D'accord sur les dogmes fondamentaux d'un système nuisible, les Prêtres des différentes sectes disputèrent sur des abus & des questions accessoires, sur des sophismes, des cérémonies, des détails ridicules. Dominés eux-mêmes par des passions & des intérêts étrangers à ceux de la société, ou trop aveugles pour s'élever jusqu'à la vérité, ils n'eurent communément pour objet que de nuire à leurs adversaires, de s'élever sur leurs ruines, de faire valoir leurs propres opinions, & de décrier celles des Théologiens qui ne pensaient pas comme eux. Le sacerdoce, sous quelque forme qu'il se soit montré, n'eut jamais que ses intérêts en vue. L'orgueil, la jalousie, l'avarice & l'ambition diviseront toujours les membres d'un corps dont l'existence ne se fonde que sur l'aveuglement des nations, dont ils disputent les dépouilles.

Ainsi les différentes réformes que l'on fit dans la Religion ne firent que multiplier les querelles, les combats & les misères des peuples : les prétendus *réformateurs*, fiers d'avoir découvert quelques abus, quelques erreurs, quelques fraudes grossières, les retranchèrent & bâtirent des systèmes nouveaux sur des fondements ruineux. Au lieu d'examiner des révélations mensongères, au lieu de rejeter avec mépris des livres sacrés ou ces recueils de fables révérees, de dogmes contradictoires, de mystères incompréhensibles, d'ordonnances opposées à la nature & à la raison, ces vains spéculateurs ne

⁴⁶ « C'est assez, dit Théophraste, de permettre au peuple d'être sot sans souffrir qu'il devienne une bête féroce... que l'on donne cours à sa folie mais qu'on s'oppose à sa fureur ». Dans toutes les révolutions & les séditions causées par la Religion, on ne voit que des dévots imbéciles conduits par des fripons hypocrites.

s'occupèrent que de commentaires, de distinctions, de subtilités ; & les nations n'en furent que plus malheureuses par les dissensions nouvelles, les persécutions, les tyrannies auxquelles ces idées discordantes donnèrent lieu à chaque pas. Quelles que fussent ses opinions, le Prêtre trouva toujours, soit dans les souverains, soit dans les sujets, des esprits disposés à entrer dans sa querelle ; ses décisions importantes furent toujours soutenues par le fer & par le feu. Se trouva-t-il opprimé, faible, persécuté ? Il prêcha la tolérance, la douceur, la liberté de conscience. Devint-il le plus fort pour avoir mis les puissances de son côté ? Il ne parla que de zèle, de vengeance & d'exterminer les ennemis du Seigneur ⁴⁷. Par un aveuglement qui tient du prodige, ses inconséquences les plus marquées ne furent jamais senties ; ses passions furent toujours écoutées, le repos des nations lui fut toujours sacrifié.

Si dans ces combats des sectes les unes contre les autres le masque de l'imposture fut quelquefois forcé de tomber, les peuples ne s'en aperçurent jamais. Le bandeau de l'opinion recouvrit bientôt leurs paupières, parce que jamais l'on n'eut le courage de l'écarter tout à fait. Malgré les révolutions continuelles dont la Religion fut le germe, elle fut toujours *militante & triomphante*, elle eut toujours le crédit de faire immoler ses ennemis à son Dieu ou à sa propre sûreté ; elle infecta les Rois ; elle enivra les sujets, elle porta l'incendie & le trouble dans le sein des Etats. Si les nations rougissent quelquefois des frénésies de leurs ancêtres, elles ne voient pas qu'à chaque instant elles sont elles-mêmes prêtes à tomber dans des excès également dangereux : elles ne sentent pas que l'éducation fanatique qu'on leur donne, l'aveuglement & l'ignorance de la morale où on les tient, les préjugés qu'on leur inspire, les haines religieuses dans lesquelles on les nourrit contre tous ceux qui ne se conforment point à leurs cultes,

⁴⁷ Dans tous les schismes & démêlés sur la Religion les parties disputantes ont communément le secret d'avoir tort de part & d'autre. Toute secte est rampante quand elle est faible, & quand elle est forte elle veut tout envahir. Les Anabaptistes, qui ont été les devanciers de nos paisibles *Quakers*, ont mis autrefois l'Europe en combustion.

les injustices & les mépris que l'on fait éprouver aux sectaires, les richesses & le pouvoir immense qu'on accorde partout à des Imposteurs autorisés à infecter les peuples & à dominer les consciences, enfin les passions toujours indomptées des Prêtres, peuvent à tout moment faire éclore de nouvelles extravagances & de nouvelles tragédies.

Il s'est trouvé de tout temps des hommes qui ont réclamé plus ou moins fortement contre les abus & les excès de la superstition, mais très peu ont osé l'attaquer dans la source ; & d'ailleurs que pouvait leur faible voix contre les cris du sacerdoce, les menaces de la Tyrannie, les préventions de la multitude toujours esclave de l'habitude & du préjugé. Comment proposer des remèdes à des malades parvenus à chérir leurs maux, à les regarder comme utiles & nécessaires, & prêts à détruire leurs médecins ? Les prisons, la ciguë, les bûchers furent communément les récompenses dont on paya le zèle de ceux qui voulurent rompre le charme : leurs concitoyens, semblables à ces oiseaux de nuit pour qui le jour est incommode, s'élançèrent avec furie sur les mortels bienfaisants qui leur présentaient des lumières peu faites pour des yeux accoutumés aux ténèbres.

L'Autorité souveraine fut elle-même obligée de reculer cent fois devant les forces de la superstition. Les Princes éclairés qui lui ont marqué de l'indifférence & du mépris, en furent communément punis par le fanatisme irrité qui ne veut point qu'on dédaigne les objets de sa vénération. C'est en vain que des Rois sages, fatigués des excès de la superstition, ont voulu réprimer & dompter ce monstre, il trouva le moyen d'é luder leurs coups, l'hydre montra toujours des têtes renaissantes ; semblable à cet insecte étonnant qu'on voit se multiplier sous le couteau qui le divise, la chimère mutilée produit de nouvelles chimères. Cela devait, sans doute, arriver ; temporiser avec le mal ce n'est point le détruire. Il n'est qu'un remède contre l'erreur, c'est la vérité. Mais les Tyrans, ainsi que les Prêtres, en furent toujours les ennemis ; les Souverains les mieux intentionnés crurent cette vérité

dangereuse à leurs peuples, ils ne s'aperçurent point qu'elle ne peut nuire à leur pouvoir quand ils voudront ne l'employer qu'à faire des heureux ; l'erreur sacrée & ses prestiges ne sont nécessaires qu'aux imposteurs ou aux Princes ignorants & pervers qui veulent tromper les hommes & les asservir à leurs passions ; mais ces passions deviennent tôt ou tard fatales à des inconsidérés, qui sont communément les premières victimes de la stupidité des peuples. Nul Prince n'est intéressé à devenir Tyran ⁴⁸.

Souverains des Nations ! Réglez par la justice, la morale, & les lois, & vous régnerez sans les Prêtres. Vous n'aurez pas besoin des secours du mensonge pour gouverner des hommes, que vos soins vigilants rendront véritablement heureux. Vous n'aurez point à craindre que la vérité soulève des sujets, à qui la raison fera sentir le prix de vos bienfaits. Soyez grands, actifs, bienfaisants, équitables ; respectez la liberté & les possessions du citoyen ; ne souffrez point qu'on l'opprime en votre nom ; donnez-lui des lois utiles & sages ; faites qu'on lui forme le cœur ; qu'on lui inspire de bonne heure des talents & des vertus réelles ; récompensez fidèlement ces talents & ces vertus ; que le vice soit déshonoré & le crime puni partout où ils se trouveront, & bientôt votre Empire, fondé sur des idées véritables, sera plus solide que celui qui se fonde sur des mensonges & sur de vains préjugés. Princes ! Soyez Citoyens. Citoyens, choisis par les autres pour les guider, que votre cœur soit plus flatté de la gloire si douce de commander à des amis, à des hommes libres, à des patriotes actifs, industrieux, éclairés & vraiment vertueux, qu'à des ennemis, aigris par la captivité, engourdis, par la misère, dépourvus de lumières & de mœurs, dont l'unique vertu est : d'obéir aveuglément à des Prêtres, rivaux de votre pouvoir. Armez-vous enfin d'une juste défiance contre des hommes altiers dont les intérêts ténébreux ne seront jamais les vôtres. Tremblez à la vue des avantages inouïs dont jouissent des Citoyens qui ont le droit de se révolter & de nuire au

⁴⁸ Ad generum Cereris sine caede & vulnere pauci Descendunt Reges, & sicca morte Tyranni. JUVENAL. SATYR. X.

nom du ciel ; arrachez de leurs mains ces armes si souvent dangereuses à vos pareils ; faites rentrer les Nations dans ces possessions depuis tant de siècles usurpées par la fraude ; que les richesses de l'imposture si longtemps employées à payer l'ignorance, l'orgueil, l'oisiveté, soient enfin appliquées à l'instruction des peuples. Que vos sujets n'apprennent plus à se haïr, à s'égorger, à se soulever pour des opinions. Qu'ils apprennent à être justes, humains, bienfaisants, modérés ; qu'ils apprennent à servir la Patrie & les chefs qui la rendront heureuse. Qu'ils apprennent de bonne heure à respecter la raison & la nature qui jamais ne leur conseilleront d'être séditieux & méchants.

Si la force de l'habitude a rendu les illusions chères à vos peuples, permettez à la science de saper l'empire du fanatisme ; tenez une balance égale entre les sectes ; n'entrez jamais dans leurs querelles indifférentes, que le poids de l'autorité rendrait trop sérieuses. Souffrez que chaque Citoyen spécule à sa manière pourvu qu'il agisse toujours conformément à la raison. Ainsi les Gouvernements seront les vrais guides des peuples ; ces peuples seront soumis pour leurs propres intérêts à un pouvoir que tout leur prouvera nécessaire à leur bonheur. Législateurs ! Gouvernez bien des hommes, heureux & libres, & les Dieux seront toujours propices à vos sujets : quelles que soient leurs opinions, elles ne seront dangereuses que lorsqu'on voudra les gêner ⁴⁹.

Pour vous, Tyrans aveugles & méchants ! qui dépourvus de raison, d'énergie, de vertu, ne vous sentez point capables de régner sans le

⁴⁹ Un Gouvernement sensé ne peut pas se proposer de guérir tout d'un coup toute une Nation de ses préjugés religieux, mais il peut, & il doit empêcher que ces préjugés ne deviennent nuisibles ; il y parviendra sûrement en ne se mêlant jamais ni des disputes des Prêtres ni des opinions des citoyens, & en punissant quiconque troublera le repos des autres sous prétexte de leurs opinions. Quand la façon de penser sur la Religion sera aussi libre que la façon de penser sur les sciences, telles que la Physique ou la Géométrie, l'on n'aura point à craindre que la Théologie excite dans l'Etat des secousses plus dangereuses que les disputes sur ces objets, qui jamais n'intéressent la tranquillité publique.

secours des Prêtres, & de leurs illusions : vous ! dont le lâche cœur ne fait commander qu'à des esclaves abrutis ; vous ! dont la puissance, ainsi que celle de la superstition, n'est fondée que sur là crainte, l'opinion & le prestige ; gardez-vous de permettre que le moindre rayon de lumière vienne éclairer vos Etats engourdis : tenez vos peuples ensevelis dans de profondes ténèbres, dans une léthargie perpétuelle ; redoublez, s'il se peut, la nuit de leurs préjugés ; que la liberté soit bannie même de leur pensée ; que la vérité, toujours funeste pour vous & désolante pour eux, ne leur soit jamais montrée ; que la raison enchaînée, que la Science proscrite, que la sagesse persécutée, n'élèvent point leurs importunes voix pour troubler le silence de vos tristes contrées. Réprimez un courage qui ose discuter les droits de vos Dieux ; craignez qu'il ne respecte pas plus vos titres usurpés. Appelez donc la Religion à votre secours ; que ses Prêtres ordonnent à vos sujets de plier sous votre joug & de baiser vos chaînes ; mais songez que les oracles de leurs Dieux seront toujours plus forts que vos lois arbitraires. Cette Religion, dont vous empruntez l'assistance, tournera quelque jour contre vous-mêmes ses armes terribles & sacrées ; vous n'aurez du pouvoir qu'autant qu'elle le voudra ; vos sujets, rendus vos ennemis par vos vexations, n'hésiteront point entre elle & vous ; ses Prêtres vous précipiteront du trône auquel ils vous auront élevés, dès que vous refuserez d'être leurs premiers esclaves...

La Tyrannie & la Superstition sont deux monstres auxquels la félicité de nul Empire ne peut jamais résister quand ils combinent leurs efforts ; mais si leurs intérêts se séparent, la superstition triomphera tôt ou tard du Tyran son ouvrage. Régente impérieuse elle ne permet aux Princes d'être méchants, qu'à condition de les tenir en tutelle & de diriger leurs coups : sans cela bientôt marâtre elle méconnaît ses enfants.

Les Tyrans sont des enfants capricieux, gâtés par la superstition : uniquement occupés des vains jouets de leur enfance, ils sacrifient à leurs fantaisies passagères leur vraie gloire, leur bonheur solide, leur

propre sûreté. Ils veulent que leurs sujets aveuglés soient guidés par des Prêtres aveugles, qui conduiront toujours & le Souverain & le Peuple dans des abîmes dangereux.

C'est pour se rendre heureux dans le monde actuel que les hommes se sont mis en société ; c'est pour y vivre tranquilles & sûrs qu'ils ont choisi des chefs, formé des Gouvernements, reconnu l'autorité des Lois qui les forçaient de conformer leur conduite à la raison, à l'intérêt général de leurs Associés. Ils n'ont jamais pu ni voulu soumettre leur pensée à l'autorité de personne ; vouloir l'enchaîner ou la rendre uniforme, c'est de tous les attentats le plus extravagant : la pensée sera toujours aussi libre que l'air, aussi incoercible que les vents.

La justice, la raison, la vertu, les talents peuvent seuls affermir les trônes des Souverains & la prospérité des Empires. Sans justice, point de sûreté pour les Gouvernements ni de liberté pour les citoyens : sans liberté, point de raison, ni de lumières, ni d'activité ; sans raison, point de mœurs ; sans lumières & sans mœurs un Etat ne peut être ni heureux ni puissant.